

LE BANQUIER

DE BRISTOL.

SCEAUX, IMPR. E. DÉPÉE.

LE BANQUIER
DE BRISTOL,

PAR

JULES LACROIX.

Horresco referens!
VIRGILE.

2

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.
1840.

I

Il faut maintenant retourner un peu sur nos pas.

A peine M. Walthon quittait-il l'appartement de sa femme, que celle-ci, dont le cœur avait pour ainsi dire cessé de battre à force d'épouvante, courut vers le cabinet où Henri se trouvait caché.

Elle en ouvrit la porte d'une main trem-

blante, avec une extrême précaution, comme si elle eût craint que son mari ne fût encore là et ne pût l'entendre.

Henri était lui-même, depuis quelques heures, dans une angoisse inexprimable; mais, ce qui le faisait par moment frissonner, ce n'était point le péril qu'il pouvait courir : dans cette perplexité douloureuse et poignante, il ne songeait pas à lui-même, il ne songeait qu'à la malheureuse femme dont il avait si imprudemment compromis, tout ensemble, et l'honneur et la vie. Une mince porte vitrée était la seule barrière qui le séparât de M. Walthon. Celui-ci, que la chaleur incommodait sans doute, avait éloigné son fauteuil de la cheminée, pour aller s'asseoir à quelque distance du cabinet de toilette : aussi le jeune de Cormon pouvait-il entendre et suivre mot à mot la conversa-

tion saccadée et contrainte qui s'interrompait et reprenait à chaque instant. L'accent plein de défiance et les paroles équivoques de M. Walthon prouvaient clairement à Henri que le banquier soupçonnait quelque chose, et qu'un hasard peut-être, une circonstance quelconque, avait donné l'éveil à cette âme ombrageuse.

Mais, quand la pendule sonna minuit, quand on vint annoncer à M. Walthon l'arrivée de la chaise de poste, Henri, l'entendant se lever et prendre congé d'Élisa, sentit presque aussitôt son cœur soulagé d'un poids accablant.

Lorsqu'Élisa eut ouvert la porte du cabinet, elle saisit vivement, d'une main frémissante, la main d'Henri, et, de son autre main, elle lui fit signe de ne pas sortir encore et de garder le silence. Mais

Henri ne put se taire; il avait le cœur trop plein.

— Élisa! murmura-t-il à voix basse. Pauvre ange, oh! qu'ai-je fait?... j'ai manqué de vous perdre!...

— Silence! au nom du ciel!...

— Mais il est parti!... vous n'avez plus rien à craindre...

— Oh! je crains toujours!... continua-t-elle d'une voix si faible et si éteinte, qu'Henri eut peine à l'entendre.

— Élisa, mon amie, soyez raisonnable... ne tremblez pas ainsi... Dites, n'avez-vous pas entendu la chaise de poste s'éloigner?...

— Oui... mais s'il n'était pas parti!... qui sait? Oh! cet homme est impénétrable!... son cœur est un abîme... Henri, je suis folle peut-être; mais je frissonne : je prévois quelque chose d'horrible!...

En même temps ses jambes ployaient

sous elle, et tout son corps grelottait comme dans un grand froid. Henri la soutenait contre sa poitrine; il s'efforçait de réchauffer les mains d'Élisa dans les siennes, et ses lèvres aspiraient avec amour le souffle d'une femme adorée.

— Henri, dit-elle en étendant une main vers la porte qui menait au salon, pas un mot!.. je viens d'entendre quelque bruit... Oui... l'on marche dans le salon...

— Je n'entends rien... répondit à voix basse Henri, en prêtant l'oreille avec une profonde attention.

— Chut!.... on s'arrête... Oh! j'entends bien, moi!... Quelqu'un s'avance avec précaution... oui... je ne me trompe pas... On marche encore, mais tout doucement... le tapis étouffe le bruit des pas. Oh! je vous en conjure, restez dans ce cabinet... quelqu'un nous épie... Oui, sans doute, un do-

mestique : M. Walthon l'aura chargé de me surveiller...

— Non, c'est impossible, Élisa... disait Henri en la pressant contre son cœur avec une douloureuse étreinte. Votre mari n'a aucun soupçon... et d'ailleurs, le croyez-vous capable de commettre une action si basse? Lui, vous faire épier!... ce serait trop lâche, trop infâme!...

Cependant le bruit de pas avait cessé tout-à-fait. Élisa n'entendait plus rien dans la maison; mais sa crainte ne diminuait point, et les plus sinistres pressentimens agitaient son cœur. La nuit était fort avancée, et la pauvre femme pensait avec terreur aux suites fatales que pouvait avoir la visite nocturne d'Henri. De quelle manière le faire sortir sans être aperçu? Toutes les portes étaient closes, les volets fermés, et le moindre bruit, sans doute, qu'on ferait pour

les ouvrir, éveillerait les gens de la maison. Pourtant il fallait bien trouver le moyen de faire sortir Henri : elle ne pouvait rester seule, toute une nuit, enfermée avec ce jeune homme, dont la présence était si dangereuse pour elle. Non seulement sa réputation, mais sa vertu, mais ses devoirs d'épouse, lui faisaient une loi de rompre le plus tôt possible ce périlleux entretien.

Ils étaient assis l'un près de l'autre dans un coin de la chambre, et des mots entrecoupés, mélange d'amour et de terreur, s'échappaient confusément de leurs bouches. La main d'Élisa frissonnait toujours, mais sèche et brûlante entre les mains d'Henri; leur respiration était courte, oppressée; leurs regards semblaient tour à tour se chercher et se fuir: un feu sympathique et mystérieux circulait dans leurs veines.

— Élisa, dit Henri avec une inflexion profonde et passionnée, oh ! nous aurions pu être si heureux dans ce monde !... Dieu nous avait faits l'un pour l'autre... et cependant vous n'êtes pas à moi !... O rage ! dire que je ne suis qu'un étranger pour vous !...

— Un étranger ! répondit-elle avec un air de reproche tendre. Non, Henri, un frère... un bon frère ! Dites, ne suis-je pas votre sœur ?...

— Vous, ma sœur !... oh ! rien que cela ?... Moi, qui vous aimais comme on aime les anges ! qui vous aime toujours... mais cent fois plus qu'un frère !

En parlant ainsi, il s'était rapproché d'elle encore, et l'étreignait douloureuse- contre sa poitrine.

— Henri, par pitié ! murmura-t-elle d'un accent où vibraient l'amour et la douleur,

ne me dites pas cela.... vous me faites trop de mal!... Hélas! tâchons d'avoir du courage.... il en faut! Croyez-vous donc que je souffre moins que vous!..

— Eh bien! Élisa, reprit-il en la serrant contre lui avec plus de force et de désespoir, ayez pitié de moi aussi..... ayez pitié de ce pauvre cœur!... Oh! si vous saviez quels tourmens!... c'est l'enfer! Il faut donc renoncer à vous! Il faut donc vous fuir..... éternellement peut-être!... Comment voulez-vous que j'aie du courage avec cette idée... Vous fuir! vous quitter pour jamais!.. C'est à maudire le ciel! c'est à se briser la tête!... Elisa! Elisa! continua-t-il le visage brûlant d'exaltation, savez-vous bien pourquoi je pars, dites, le savez-vous!..

— Oui, pauvre cher ami..... c'est pour moi, c'est pour mon repos... Vous craignez de me rendre malheureuse..... Quel sacri-

fice! Oh! comme vous êtes généreux!.... Merci! merci, mon frère!...

— Ne me donnez pas ce nom, Elisa : il me désespère, il me torture, il me remplit de rage!.. Non, vous ne savez pas pourquoi je pars..... Le repos, le bonheur de votre vie me sont bien chers... mais c'est une autre idée, une autre épouvante qui me force à partir!.. Voyez-vous, Élisa, par moment ma tête se perd..... je ne suis plus sûr de moi, de mes actions... j'ai le délire... et j'ai peur de commettre un crime!..

— Un crime, Henri! que voulez-vous dire? Vous m'effrayez!..

Les yeux d'Henri flamboyaient; il y avait un sombre égarement dans sa physionomie.

— Je vais encore bien plus vous effrayer, pauvre Élisa! ce crime que j'ai peur à tout moment de commettre, eh bien!

c'est un meurtre! un lâche assassinat!....

— Ciel!

— Pourquoi vous a-t-il épousée, cet homme?.. Pourquoi vous a-t-il prise comme une esclave, en tyrannisant votre cœur?... Est-ce que vous l'aimiez? dites!... Est-ce qu'il ne devait pas bien voir qu'il vous était odieux!.. Lui, brutal, sombre, égoïste, a-t-il bien osé mettre sa main de vieillard dans la vôtre!.. Que pouvait-il vous donner en échange de votre jeunesse, de votre beauté!... vous, belle et douce comme les anges!... Que pouvait-il vous donner?... la fortune et le malheur!... Eh bien! Élisa, vous êtes riche et malheureuse! Vous êtes la proie de cet homme..... et je le hais, je l'abhorre!.. Je voudrais lui rendre tout le mal qu'il m'a fait... tout le mal qu'il vous fait chaque jour!.. Et comme je ne le puis,



il me vient des pensées de meurtre, vous dis-je!..

— Malheureux!

—Oui, malheureux! bien malheureux!.. Bien coupable aussi, n'est-ce pas?.... Et c'est pour cela que je pars... que je m'éloigne précipitamment... pour ne pas être plus malheureux, plus coupable encore!... Mais vous, pauvre et faible victime, qu'allez-vous devenir toute seule, sans appui, sans consolation, loin de votre père et loin du seul homme qui vous aimait plus que la vie!.. Oh! quand j'y pense, je frissonne d'épouvante et de fureur!... Il pourra donc vous abreuver d'amertume et de larmes, cet homme qui plane sur vous comme un mauvais génie, comme le vautour sur la colombe!... Et quand vous pleurerez, quand vous invoquerez le ciel dans votre désespoir, je ne serai pas là pour vous conso-

ler, pour vous défendre, pour tuer le misérable!...

— Taisez-vous! interrompit Élisa d'une voix sévère et suppliante, ne parlez pas ainsi d'un homme que je devrais aimer.... que j'estime!... Oubliez-vous, Henri, que je porte son nom, que je suis sa femme!...

— Dites mieux : sa victime! Oh! je n'oublie point cela, je ne l'oublierai jamais! Aussi voilà pourquoi je le déteste!... Mais que lui fait ma haine? ce n'est pas lui qui est à plaindre, c'est moi!... Je m'éloigne... je vous laisse faible et tremblante entre ses bras... et pourtant c'est ici près de vous que j'aurais dû vivre et mourir!.. Ah! que c'est affreux! nous séparer!... Savoir qu'il y a sur la terre un cœur qui bat avec le vôtre, un cœur fait pour vous et qui vous aime.., Savoir cela et fuir! s'arracher de ce cœur pour jamais!... Non, c'est trop cruel! c'est

une idée insupportable!.. Élisa, je vous en conjure, pitié! n'exigez pas que je parte!... Oh! si vous vouliez, nous pourrions encore être heureux!... Croyez-moi, il n'y a de bonheur que dans l'amour..... le reste est folie, chimère...Eh! qu'importent tous ces devoirs, toutes ces froides convenances du monde, toutes ces misérables chaînes..... elle sont faites pour ceux qui n'aiment pas!... Mais nous, Élisa, c'est bien autre chose : nous nous aimons!...

— Oh! oui..... murmura-t-elle dans un transport de bonheur et d'ivresse, Henri, je vous aime!...

— Je ne pars pas! je reste!...

Et l'ardent jeune homme venait de se jeter aux pieds d'Élisa : il lui embrassait les genoux, il la couvrait de brûlantes caresses; il souriait et pleurait à la fois, il joignait les mains et remerciait Dieu de l'a-

voir laissé vivre jusqu'à ce jour d'ineffable bonheur.

Mais déjà le sentiment du devoir était rentré dans le cœur d'Élisa : elle s'était levée avec précipitation pour se dérober à cette dangereuse étreinte, à ces caresses de flamme.

Henri s'élançait vers elle les bras étendus.....

— Henri, dit-elle, n'approchez pas..... je vous en conjure, si vous m'aimez !...

Il y avait dans l'accent d'Élisa tant de prière, de douleur et de crainte, qu'Henri, ému au fond de l'âme, rougit presque de ce qu'il venait de faire, et resta immobile au milieu de la chambre.

— Élisa, pardon ! dit-il. Ah ! vous êtes la candeur même et l'innocence !... Non, je ne suis pas digne de vous !

— Henri, vous êtes un noble cœur ! je

vous pardonne. Mais vous n'abuserez pas de ma faiblesse... vous êtes trop généreux pour vouloir troubler mon existence, et m'exposer à la honte, au malheur !... L'imprudent aveu qui est sorti malgré moi de mes lèvres, oubliez-le, je vous en conjure... Henri, je vous le répète, il faut nous séparer... Aimons-nous toujours, mais fraternellement... et quand nous penserons l'un à l'autre, notre conscience sera pure ; nous serons malheureux peut-être, mais sans remords, mais sans crime...

Henri pleurait, le visage dans ses mains.

— Dites, Henri, continua-t-elle, me promettez-vous de partir?...

— Je vous le jure, Élisa ! Demain, au point du jour, vous serez obéie... le vaisseau qui m'attend sera déjà loin du port.

— Mais pourquoi fuir l'Europe, Henri ?

Vous avez un père, un frère qui vous aiment, vous seriez cruel de les quitter... ils sont malheureux, et votre affection leur est nécessaire... Retournez près d'eux, retournez à Londres...

— Non, c'est impossible, Élisa; mon parti est pris. Mon père et mon frère ne s'attendent plus à me voir avant quelques années. Je suis parti sans leur dire où j'allais, comme pour faire un voyage de plaisir et de distraction; mais à présent mon père sait la résolution que j'ai prise, une lettre de moi l'a déjà sans doute informé que j'allais quitter Bristol et partir pour la Nouvelle-Orléans. Quant au véritable motif de ce voyage lointain, il l'ignore complètement, et je veux qu'il ne l'apprenne jamais. Maintenant, pauvre chère amie, il faut nous dire adieu.... Vous avez raison, demeurer plus long-temps dans cette cham-

bre, ce serait vous perdre: Je ne dois pas attendre le jour...

— Merci! oh! que vous êtes bon, tendre et dévoué! Mais, hélas! comment faire? comment parviendrez-vous à sortir sans faire de bruit, sans éveiller personne!... Toutes les portes sont fermées et barricadées!...

—Soyez tranquille, Élisa, je sortirai sans bruit. Je connais la disposition des pièces; j'ai suivi, en entrant, un passage, un corridor étroit, qui mène au jardin : à tout hasard, j'avais pris la clef de ce corridor, pour sortir de la maison sans être vu. Je crois que personne ne couche de ce côté là : je pourrai donc ouvrir doucement la porte et gagner le jardin. Une fois dans le jardin, rien de plus facile que d'en escalader les murs, qui sont peu élevés. Soyez donc sans in-

quiétude, vous ne courez pas le moindre risque...

—Hélas ! Henri, ce n'est pas pour moi que je tremble, Dieu m'en est témoin ! Mais si l'on vous découvrait !... ah ! mon Dieu !...

— La nuit est sombre, le ciel est chargé de nuages... il est impossible de voir à trois pas de distance. D'ailleurs, je ne me laisserai pas surprendre, j'ai l'habitude de ces sortes de choses : en Vendée, je me suis vu maintes fois obligé de fuir à travers les broussailles, sous le feu des bataillons ennemis qui nous environnaient. Mais il n'y a pas une minute à perdre, tout le monde dort maintenant : c'est l'heure où le sommeil est le plus profond. Adieu, chère Élisa !... Encore un baiser ! que je vous presse encore sur ce pauvre cœur... c'est la dernière fois, peut-être !...

Élisa pleurait abondamment ; elle n'eut

pas la force de se soustraire aux embrassemens du malheureux jeune homme, à ses caresses brûlantes et douloureuses : l'amour seul et la douleur régnaient maintenant dans l'âme d'Élisa.

Ils restèrent bien long-temps serrés l'un contre l'autre, confondant leurs sanglots et leurs larmes.

Enfin Henri s'arracha le premier de cette longue et convulsive étreinte : il se dirigea vers la porte et l'ouvrit avec précaution.

Mais la clé, en tournant dans la serrure, fit entendre un léger grincement.

Jusqu'alors M. Walthon n'avait pu distinguer aucun bruit : la distance qui le séparait de la chambre d'Élisa était grande, et comprenait l'étendue d'un vaste salon. D'ailleurs les portes fermées et l'épaisseur des tapis amortissaient le bruit des pas et de la voix. Mais le mouvement de la clé

dans la serrure ne put échapper à l'oreille attentive du banquier.

C'est alors qu'il s'élança vers la table, prit ses pistolets, et courut dans le salon à travers les ténèbres.

La porte d'Élisa s'était brusquement refermée.

Quand M. Walthon heurta dans l'ombre un homme qui s'enfuyait, sa première pensée fut de le saisir, et, dans sa précipitation, il laissa tomber sur le tapis un de ses pistolets. Mais le personnage mystérieux dont il cherchait à s'emparer était vigoureux, sans doute, car d'une seule main il écarta violemment le bras de M. Walthon, et lui fit lâcher prise : ensuite il courut vers l'antichambre, traversa plusieurs pièces avec la rapidité de l'éclair, et s'engagea dans un couloir où venait aboutir un petit escalier tournant.

Toute cette lutte, cette fuite ténébreuse, n'avaient duré qu'un seul instant; mais, pendant cet instant, une autre lutte, furieuse et sanglante, avait comme étouffé le bruit de la première. C'est alors que ces cris : *Au meurtre!* avaient retenti par toute la maison. Ils continuaient toujours, plus affreux, plus lamentables ; et M. Walthon les entendait à peine, car le sang bouillonnait dans ses artères, le sang bourdonnait et sifflait à ses oreilles. Fou de rage et de désespoir, il s'était jeté au hasard dans l'ombre, sur les pas du fugitif; et, sentant ses jambes ployer, trop faible pour courir davantage, il s'appuya contre le mur, à l'entrée du couloir, et déchargea son pistolet dans la direction qu'avait dû prendre son invisible ennemi.

Le coup partit : à la clarté de l'amorce, M. Walthon vit au bout du corridor un

homme qui descendait précipitamment l'escalier. La balle n'avait pu l'atteindre, car, lorsque M. Walthon avait tiré, cet homme avait déjà descendu plusieurs marches, et l'on ne distinguait plus que la partie supérieure de son corps.

En quelques momens, presque tous les domestiques furent sur pied; ils couraient et s'appelaient les uns les autres avec une profonde épouvante.

Au bruit de l'explosion, Élisa, poussant un cri terrible, était tombée par terre évanouie.

II

L'homme qui s'enfuyait ainsi à travers les ténèbres, c'était Henri de Cormon. Le cri lamentable et les gémissemens qui appelaient au secours, Henri et le banquier les avaient entendus en même temps : juste au moment où la porte d'Élisa venait de se refermer. Henri, d'abord,

avait oublié sa propre sûreté pour voler au secours du malheureux qu'on égorgeait sans doute; mais, ayant rencontré dans l'ombre, au milieu du salon, un être invisible, qui peut-être l'avait épié depuis long-temps pour le voir sortir de la chambre d'Élisa, Henri l'avait repoussé violemment pour s'enfuir et n'en être pas reconnu : car une voix secrète, une espèce de pressentiment fatal lui avait révélé tout à coup que cet homme, dont la main cherchait à le saisir, était un ennemi !.. qui sait? peut-être un espion du jaloux banquier!

Mais, dans sa fuite aveugle et précipitée, Henri n'avait pas suivi la direction qui devait le conduire au corridor dont il avait eu soin d'emporter la clef ; il s'était brusquement engagé dans un autre passage, qui menait aux bureaux par un escalier tournant. Henri fut en quelques secondes au

bas de cet escalier ; il traversa en courant plusieurs grandes pièces qu'il ne se rappelait pas avoir vues. Une lueur vague et incertaine, qui semblait venir de l'entrebâillement d'une porte, éclairait faiblement l'intérieur de ces chambres ; mais cette lueur ne suffisait pas à diriger la fuite d'Henri, qui heurtait bruyamment dans sa course et renversait des chaises et des tables pleines de papiers et de cartons.

Cependant les cris douloureux de celui qu'on assassinait, bien que plus rapprochés, devenaient à chaque instant plus rauques et moins distincts ; mais Henri pouvait entendre les dernières convulsions du malheureux, et comme une lutte acharnée qui se livrait dans une chambre voisine, dans celle même dont la porte entrebâillée laissait apercevoir une longue raie de lumière.

Henri n'écoute, dans cet affreux moment, que son courage et la voix de l'humanité. Il s'élance vers cette porte, qui va battre la muraille, et alors un épouvantable spectacle s'offre à ses yeux : deux hommes s'étreignaient avec rage sur un lit, dont les draps, couverts de sang, traînaient pêle-mêle sur le carreau. L'un de ces hommes, qui paraissait avoir été surpris pendant son sommeil, était couché sur le dos, presque nu : ses pieds convulsifs se roidissaient contre la poitrine de son assassin, qui, penché sur lui, essayait de l'étrangler en serrant à deux mains la cravate nouée autour du cou de la victime. Celle-ci avait la poitrine criblée de coups de poignard ; et le sang, qui s'échappait à gros bouillons des artères déchirées, jaillissait par intervalles jusqu'au visage du meurtrier. Dans cette chambre, on voyait sur

plusieurs chaises des vêtemens en désordre ou tombés à terre : un flambeau, qui sans doute avait été renversé dans la lutte, brûlait encore sur le carreau; et la mèche, longue et nageant dans une mare de suif, répandait une clarté rougeâtre comme celle d'une torche. Cette lumière, inégale et sinistre, donnait quelque chose de plus effroyable encore à l'étreinte furieuse de ces deux hommes. Cette pièce était contiguë à la chambre où se trouvait la caisse du banquier; et, pour arriver jusqu'à cette caisse, il fallait absolument traverser la première pièce, qui lui servait comme d'antichambre : c'était là que couchait Michel Blanding. Pendant qu'il dormait lourdement, accablé de fatigue et d'ivresse, on avait essayé de faire sauter les gonds de la porte en chêne et garnie de fer qui, de la chambre à coucher de Blanding, menait à la chambre de

la caisse. Mais cette longue et difficile opération n'avait pu se faire sans bruit ; et Michel, dont l'idée fixe, pendant la veille ou le sommeil, était ce précieux dépôt confié à sa garde, Michel s'était réveillé brusquement en criant *au voleur!* d'une voix encore faible et presque étouffée, comme dans un cauchemar.

C'est alors que, se voyant découvert, le voleur s'était brusquement jeté sur l'ivrogne, avant que ce malheureux, dont la vue était trouble encore, ne pût le reconnaître et répandre l'alarme dans la maison. Cette lutte avait commencé terrible et sanglante. Michel n'avait pas eu le temps de crier une seconde fois, que déjà la lame d'un poignard s'était plongéeà plusieurs reprises dans sa poitrine. Blanding, qui n'était pas sans vigueur, s'était convulsivement dressé sur ses genoux, et, saisissant par les cheveux la tête

de son ennemi, il s'efforçait de la rejeter en arrière, afin de le voir en face et de le reconnaître au besoin ; mais son meurtrier, quoique plus frêle en apparence, n'était pas moins robuste, et, malgré la torture que lui faisait subir le furieux tiraillement de Michel cramponné à ses cheveux, il n'en restait pas moins la tête baissée; et son poignard s'enfonçait sans relâche dans le corps du pauvre caissier. Enfin, la rage et la douleur ayant doublé tout à coup les forces de Michel, il était parvenu à relever un instant la tête de l'assassin, en lui appuyant une main sur le front, et de l'autre lui frappant la face à coups multipliés. Michel l'avait reconnu.

Cependant, au milieu de cette lutte effrayante, Blanding n'avait pas cessé un moment d'appeler au secours et de crier au meurtre. Le poignard lui déchirait toujours

la poitrine, mais ne trouvait pas le cœur, sans doute; car l'infortuné faisait entendre une voix lamentable et perçante, et ses forces, bien que très diminuées, étaient redoutables encore à son cruel adversaire, qui lui-même avait la figure et les mains couvertes de meurtrissures et de sang. Il fallait donc en finir à tout prix! il fallait hâter la fin de ce dangereux combat, et songer à fuir avant que les domestiques accourussent aux cris de Michel. Mais d'abord il fallait se défaire d'une victime dont la moindre parole, le moindre geste, seraient une accusation capitale. Aussi le meurtrier redoubla-t-il soudain de frénésie: il se précipita sur Michel et l'étreignit furieusement à la gorge, pour étouffer sa voix et ses derniers soupirs. Mais Blanding vivait toujours, et, quoique ses yeux, aveuglés par le sang, ne vissent plus son bourreau, quoi-

que ses mains, crispées dans l'agonie, fussent déjà froides et pâles, il continuait d'appeleren râlant, et se tordait convulsivement sur son lit.

Henri de Cormon venait de s'élancer dans la chambre:

— Misérable! cria-t-il.

Et courir sur l'assassin, le saisir par derrière à bras-le-corps, l'arracher du lit, cefut pour l'intrépide jeune homme l'affaire d'une seconde. Mais l'assassin, quoique moins robuste, opposait une vive résistance, et tâchait de s'emparer du poignard tombé à terre pour en frapper son courageux antagoniste. Alors Henri, enlevant dans ses bras ce misérable, le rejeta violemment sur le carreau, et, lui mettant un genou sur la poitrine, il le tint immobile et couché sur le dos.

Pendant ce temps-là, Michel, retombé

sans connaissance et sans mouvement sur son lit, râlait encore faiblement, les yeux presque sortis de leur orbite.

Le visage d'Henri touchait presque celui du meurtrier; leur souffle se confondait, bruyant, entrecoupé. Soudain ils poussent l'un et l'autre une exclamation de surprise et d'effroi :

— Max Blower!

— John Durham! crie en même temps Blower.

— Quoi! c'est vous, malheureux! reprend Henri avec indignation. Vous êtes un assassin!

— Au nom du ciel! Monsieur, ne me perdez pas!... répond Blower d'une voix suppliante. Oui, je suis bien coupable, mais ayez pitié de moi!..... ne déshonorez point ma famille!.. Laissez-moi fuir...

— Infâme! s'écria Henri. Non, vous n'é-

chapperez pas!.... vous avez mérité l'échafaud!...

— Grâce! pitié, Monsieur!.. Oh! ne soyez pas inexorable..... je vais tout vous dire..... C'est vrai, je suis un malheureux, un infâme!..... c'est la passion du jeu qui m'a perdu!... J'étais venu pour voler, pour forcer la caisse... j'espérais que Michel ne s'éveillerait pas.... je l'avais enivré exprès.... Mais il s'est réveillé en sursaut, il a crié, il a dit qu'il me dénoncerait!..... Oh ! je vous jure que je n'avais pas l'intention de le tuer.....

On entendait déjà la voix des domestiques et leurs pas qui s'approchaient.

— Ils viennent, Monsieur! reprit Blower avec une expression de terreur indicible. Je vous en supplie par tout ce qu'il y a de plus sacré! au nom de votre mère, laissez-

moi fuir!... Je vous prie comme je prierais Dieu... grâce! grâce!...

— Malheureux! j'ai pitié de vous..... En vous laissant échapper, je commets un crime!... mais j'ai pitié de votre jeunesse... j'ai pitié de votre mère... Allez! fuyez, s'il est possible... Évitez l'échafaud!...

Puis son genou cessa de presser la poitrine de Blower; il permit à celui-ci de se relever.

Déjà Max venait de s'élancer vers une fenêtre qui donnait sur le jardin, et qu'il essayait d'ouvrir convulsivement. Tout à coup une pensée terrible et glaçante fait tressaillir Henri : lui-même doit songer à fuir, comme si lui-même était l'assassin!.. car, de quelle manière justifier sa présence, la nuit, dans cette maison? Ne pourra-t-on pas l'arrêter lui-même comme l'auteur du crime, ou le complice de Blower? ou plutôt, crainte

plus horrible encore! ne soupçonnera-t-on point toute la vérité? Les domestiques, qui l'ont vu plusieurs fois, ne pourront manquer de le reconnaître : alors, quand M. Walthon saura qu'on a trouvé dans sa maison, la nuit, ce même John Durham qui avait éveillé déjà sa jalousie, M. Walthon n'accusera-t-il point l'innocence d'Élisa? Alors, quel moyen de justifier la pauvre femme? Aucun, hélas! et la voilà déshonorée, perdue!..

Toutes ces poignantes réflexions avaient passé comme un éclair dans l'esprit épouvanté d'Henri. Soudain il songe à la fuite, il songe à profiter des moyens d'évasion que va lui fournir l'assassin; il court vers lui :

— Écoutez!... dit-il vivement; moi aussi j'ai une grâce à vous demander : quoi qu'il arrive, ne dites à personne que vous m'avez vu ici... Gardez-moi le secret! votre silence

vous répond du mien..... Nous allons fuir ensemble...

Mais il n'était plus temps de fuir : la fenêtre, défendue par des volets et des barres de fer, résistait encore ; des pas retentissaient dans la chambre voisine ; toutes les issues étaient fermées.

— Je suis perdu ! murmure en frissonnant Max Blower.

Ses jambes ploient, ses dents claquent ; une terreur profonde, un profond désespoir, le saisissent ; et, dans une pensée, dans un éclair, il voit les juges qui le condamnent, il voit l'échafaud qui se dresse ! Que faire ? que dire pour se justifier ? Tout l'accuse, tout le dénonce. Sa victime est là, morte et sanglante ; le poignard est là, teint de sang ! Lui-même, il porte sur toute sa personne les traces de cette horrible lutte !.... Mais tout à coup une inspiration diabolique,

une voix de l'enfer parle à son cœur, et lui dit que tout n'est pas encore perdu, qu'un autre est là pour assumer la responsabilité du crime, pour satisfaire les juges et l'échafaud.

Henri, qui entend venir du monde, fait un dernier effort désespéré pour ouvrir la fenêtre, qui résiste et demeure à demi-fermée. Mais aussitôt, voici qu'à son tour il sent deux mains furieuses qui le saisissent à la ceinture, et une voix retentissante et rauque de frayeur crie à ses oreilles :

—Venez tous ! Au meurtre ! Arrêtez-le !

Plusieurs personnes accourent; Henri de Cormon a le temps à peine de retourner la tête : il voit près de lui M. Walthon pâle et hagard.

III

— A l'aide! à l'aide! continue Max Blower en étreignant toujours avec force la taille d'Henri.

M. Walthon a vu en entrant le cadavre de Michel, mais ce n'est point cet affreux spectacle qui l'a fait pâlir : il ne songe point à l'assassinat qu'on vient de commettre. Que lui importe son or et toute sa fortune!

tout cela n'est rien pour lui dans ce moment épouvantable; c'est un autre intérêt bien plus cher qui le préoccupe et l'absorbe.

— Fermez les portes! crie-t-il aux domestiques qui le suivent; il est ici, le misérable!

— Oui, continue Max Blower d'un accent agité, le voilà! Mais venez tous.... je perds mes forces, il va m'échapper...

M. Walthon s'est élancé vers les deux jeunes gens : il reconnaît Max Blower.

— Max, vous ici! dit le banquier d'une voix rauque et sourde. Quel est cet homme?

— C'est l'assassin de Michel Blanding! je suis arrivé trop tard...

— C'est donc vous!... interrompt le banquier, les yeux flamboyans. Malheureux!

— Cet homme est l'assassin, vous dis-je... répond Max Blower d'une voix altérée.

Je suis accouru aux cris de Michel... il n'y a qu'un instant que je suis ici...

— Ah ! c'est toi, infâme ! c'est toi que je poursuivais tout-à-l'heure dans l'obscurité! c'est bien sur toi que j'ai tiré un coup de pistolet dans le corridor !

— Oui.... répond vivement Blower pâle et troublé, c'était moi..... Je ne savais pas d'où partaient les cris, et je courais au hasard.... pour avertir du monde..... Il faisait très sombre..... et puis, j'avais perdu la tête.... je courais par toute la maison..... Vous m'avez pris, sans doute, pour le meurtrier... et vous avez tiré sur moi....

— Et je ne t'ai pas tué, misérable? s'écria M. Walthon, en le saisissant à la gorge et l'entraînant vers la porte.

Les témoins de cette scène ne pouvaient concevoir la fureur du banquier, et commençaient à croire que l'épouvante et

le saisissement avaient dérangé son esprit. Henri, que l'audacieuse accusation de Blower avait comme pétrifié, demeurait immobile, les yeux fixes, la bouche muette.

— Gardez cet homme, vous autres! dit vivement M. Walthon en désignant Henri. Prenez garde qu'il ne vous échappe!... les stables vont venir.

Et, laissant les domestiques ébahis, il entraîne Max Blower dans une pièce voisine, avec une violence irrésistible.

Puis il ferme la porte à double tour, sans lâcher le bras de Max épouvanté.

— Oh! dis-moi tout..... ne cherche pas à nier, lâche!.. dit sourdement M. Walthon. D'où venais-tu quand je t'ai rencontré fuyant dans l'ombre?... Parle! ne me cache rien..... ou je te brise, je te foule aux pieds... C'est toi, n'est-ce pas? avoue que c'est toi!...

Blower était foudroyé.

— Monsieur!... s'écria-t-il les mains jointes, en se jetant à genoux. Non, je vous jure, je ne suis pas coupable... ce n'est pas moi qui ai tué Michel...

— Mais que m'importe Michel ! ce n'est pas lui, c'est moi que tu as tué ! lâche ! Tu as commis plus qu'un assassinat..... ! Mon trésor le plus cher, ce que j'avais de plus précieux au monde, tu me l'as pris !...

— Non, je vous jure, Monsieur !... continua Blower les mains suppliantes, je n'ai rien pris... fouillez-moi plutôt!... Ce n'est pas moi levoleur, c'est l'autre... Cet homme que j'ai arrêté...

— Tu fais semblant de ne me pas comprendre ! tu veux me donner le change!... Oh ! tu ne m'échapperas pas cette fois !.....

— Mais, que vous ai-je fait, Monsieur ?... que voulez-vous dire ?... Mon Dieu ! je vais

vous parler avec franchise... vous allez tout savoir...... Je vous croyais parti pour Londres.. Michel était seul, malade, et j'ai voulu passer la nuit au bureau... Je m'étais endormi dans un fauteuil... quand des cris affreux m'ont réveillé en sursaut..... Ma lampe s'était éteinte; j'ai eu peur..... J'ai cru d'abord que ces cris partaient de la chambre de madame Walthon, et j'allais lui porter secours...

— Tu mens! interrompit M. Walthon en le secouant avec rage. Je sais tout... Malheureux! tu as passé la nuit dans cette maison, mais pour me trahir, pour m'assassiner!...

— Monsieur... ayez pitié de moi!....

Et Blower, toujours à genoux, embrassait les pieds de M. Walthon.

— Que j'aie pitié de toi, monstre après, ce que tu as fait!... Non, tu vas mourir!...

Viens... c'est devant ta complice, c'est à ses regards que je vais t'immoler!...

Et déjà M. Walthon l'entraînait vers l'escalier qui menait à l'appartement d'Élisa. Blower, pâle et glacé d'épouvante, n'opposait aucune résistance et se laissait emporter comme un enfant.

Cependant les domestiques, entendant beaucoup de bruit et la voix furieuse de leur maître, crurent naturellement qu'un autre malfaiteur était caché dans le bureau voisin, et que M. Walthon courait de grands dangers. Ils essayèrent d'ouvrir la porte, mais elle était fermée en dedans. Cette dernière circonstance augmenta leurs alarmes, et comme, en prêtant l'oreille, ils croyaient entendre à quelque distance une espèce de lutte dans l'escalier, l'un d'eux frappa dans la porte un vigoureux coup de pied et détacha la ser-

rure : puis, tandis que ses camarades retenaient le prétendu assassin, qui, du reste, ne faisait aucune tentative pour s'échapper, il courut vers l'endroit où le bruit se faisait entendre. Déjà M. Walthon et Blower avaient disparu ; mais soudain le domestique voit son maître pâle, égaré, terrible, redescendre précipitamment l'escalier, entraînant d'une main Max Blower.

Une métamorphose étrange venait de s'opérer dans la physionomie de Blower : sa figure était moins blanche d'épouvante ; ses dents ne s'entrechoquaient plus, et, dans les muscles contractés de sa face, on aurait pu distinguer quelque chose qui ressemblait à un sourire. Ses yeux avaient une expression de joie sombre et cruelle, qui avait remplacé le délire et l'effroi. C'est qu'une explication courte et mystérieuse venait d'avoir lieu, dans ce moment terri-

ble, entre Max Blower et M. Walthon. Maintenant Blower ne craignait plus l'échafaud ; ce n'était plus lui, mais John Durham qui devait trembler. Le banquier avait son plan de vengeance : une pensée infernale brûlait dans sa tête ! Mais, pour accomplir ce noir projet, il fallait le secours de Max : alors rien ne pouvait sauver l'homme que M. Walthon haïssait mortellement.

Mais ce dernier, pourtant, avait su lire dans le cœur sombre de Max ; il n'était point la dupe de ce lâche hypocrite, et tôt ou tard il se promettait bien de le punir aussi, quand il aurait puni d'une horrible manière un homme encore plus criminel à ses yeux. Néanmoins Blower s'imaginait avoir trompé M. Walthon : il croyait que Michel était mort ; il croyait n'avoir plus à redouter l'accusation de la victime.

Quand M. Walthon rentra, suivi de Blo-

wer, dans la chambre du pauvre caissier, les domestiques s'écrièrent à la fois :

— Monsieur, nous avons reconnu cet homme : c'est un nommé John Durham.

— Je le sais, dit M. Walthon, les dents grinçantes. Cet homme est venu plusieurs fois dans ma maison pour en connaître les localités avant de commettre son crime. C'est lui qu'on a vu ce soir entrer furtivement par la grille du jardin...

— Oui, c'est lui-même, répétèrent les domestiques.

—Justice sera faite! murmura sourdement M. Walthon en secouant la tête. Cet homme est un voleur et un assassin!... il mourra au gibet comme les voleurs et les assassins!

Henri ne put retenir un cri d'indignation ; il fut sur le point d'éclater en voyant l'hypocrite audace de Blower qui le dénonçait comme le meurtrier. Mais Henri

n'avait pas le droit de parler : l'amour et l'honneur, tout l'obligeait à se taire ! Une seule parole, un mot pour se justifier... et la femme qu'il aimait, cette pauvre femme innocente et pure, elle était perdue !

Henri calcula donc avec un sublime héroïsme toutes les conséquences du crime odieux qu'il ne voulait pas désavouer ; mais le châtiment terrible, le honteux supplice qui l'attendait sans doute, ne put effrayer cette âme courageuse et la détourner de sa noble résolution. Le sacrifice de sa vie et de son honneur, il était déterminé à l'accomplir jusqu'au bout, pour sauver l'honneur et la vie de la vertueuse Élisa.

Aussi, quand les officiers de justice et le constable entrèrent pour dresser procès-verbal du crime et s'emparer du coupable, quand Max Blower, désignant Henri, s'écria d'une voix forte et sonore : — « Cet

homme est l'assassin ! je l'ai vu poignarder Michel Blanding! » — Henri ne fit aucune réponse, et baissa la tête en joignant les mains.

— Élisa ! pensa-t-il avec un affreux désespoir, oh ! n'apprends jamais combien je t'aime... Ignore toujours mon sacrifice !...

Déjà le constable avait examiné le corps du pauvre Michel et compté ses nombreuses blessures. On découvrit le poignard tombé à terre et plein de sang. La porte, conduisant à la chambre où se trouvait la caisse, portait les marques irrécusables d'une tentative d'effraction : Ce double crime, le vol et l'assassinat, était donc bien constaté. Henri, d'ailleurs, n'avait pas nié un instant, et Max Blower, multipliant les charges accusatrices, avait raconté dans les plus grands détails l'affreuse lutte qu'il avait soutenue, disait-il, contre l'assassin ; les

meurtrissures qui ensanglantaient le visage de Max, contribuaient à rendre cette lutte plus vraisemblable. Enfin, après un long interrogatoire, auquel Henri ne consentit à faire aucune réponse, il parut clair et constant que le nommé John Durham, ne voulant déclarer ni sa famille, ni le lieu de sa naissance, était coupable d'une tentative de vol avec effraction, suivie d'assassinat sur la personne de Michel Blanding, commis chez M. Walthon.

Puis, quand le procès-verbal fut achevé, on emmena le prévenu, les mains liées derrière le dos. Vingt minutes après, Henri de Cormon, qui passait toujours pour John Durham, fut écroué aux prisons de la ville, et jeté dans le cachot réservé aux grands coupables, pour attendre la réunion des assises et le jour de son jugement.

IV

Pendant que toutes ces choses se passaient, Élisa demeurait toujours étendue sur le parquet, sans connaissance : aussi ne pouvait-elle entendre le bruit des voix et des pas qui résonnaient par toute la maison. Mais il y avait un quart-d'heure à peine qu'elle était évanouie, lorsqu'on frappa légèrement à sa porte : c'était la femme de

chambre qui venait de se lever et traversait toute éperdue les corridors et les appartemens, folle de terreur, et ne comprenant rien à tout ce qui se passait autour d'elle. Cependant, ayant rencontré quelques domestiques, elle leur demanda ce que signifiait tout ce vacarme nocturne : on lui dit que des voleurs s'étaient introduits dans la maison pour forcer la caisse, et que Michel Blanding venait d'être assassiné. Le coup de pistolet que M. Walthon avait tiré dans le corridor était pourtant le seul bruit qui eût frappé les oreilles d'Élisa ; et, ne doutant point qu'Henri ne fût tombé victime d'un guet-apens, elle n'avait pu que pousser une plainte déchirante : la douleur et l'effroi l'avaient comme foudroyée.

Quand la femme de chambre entra chez sa maîtresse, elle la vit pâle et couchée par terre, les yeux fermés, immobile et froide

comme un cadavre. Elle s'empressa de relever madame Walthon et la porta sur un canapé.

— Madame, madame, revenez à vous !... disait-elle d'une voix pleine d'épouvante.

En même temps elle lui frottait les tempes avec du vinaigre, et lui jetait de l'eau fraîche au visage.

Enfin peu à peu madame Walthon se ranima ; ses yeux se rouvrirent ; les couleurs de la vie reparurent sur ses joues ; mais l'intelligence était confuse encore, et le sentiment de la réalité renaîssait à grand'peine dans son esprit trouble et confus. Cependant le chaos de ses idées se débrouilla : un souvenir terrible la fit soudain frissonner ; et, promenant des yeux égarés autour d'elle, madame Walthon s'écria :

— Henri !... où est-il ?...

— Madame, que voulez-vous dire ?...

demanda la femme de chambre, dont les regards effarés interrogaient ceux d'Élisa, et semblaient suivre leur direction. Que cherchez-vous, madame?

— Il était là, oui, là, vous dis-je!... Ah! mon Dieu! qu'est-il devenu!... Ce coup de pistolet...

La femme de chambre croyait que sa maîtresse avait le délire.

— Oui, Madame, ce coup de feu, vous l'avez entendu... voilà ce qui a causé votre frayeur... C'est comme moi, ce vilain bruit m'a réveillée en sursaut. Mais soyez tranquille, Madame, vous ne courez aucun danger : tout le monde est averti; les constables vont venir...

— Où est-il? où est-il? continua madame Walthon, dont la terreur semblait augmenter. Ah! Sophie! vous me cachez la

vérité, il est mort!... Malheureuse que je suis! oh! c'est moi qui l'ai tué!...

Et la pauvre femme éclatait en sanglots; elle parcourait la chambre en se tordant les mains.

— Je vous en conjure, Madame, revenez à vous!... Maintenant vous n'avez plus rien à craindre... Un des scélérats est arrêté, vous dis-je...

— Arrêté! lui! s'écria madame Walthon. La blessure n'était donc pas mortelle?...

— Mon Dieu! que devenir? pensait la femme de chambre. Pauvre maîtresse, elle a perdu la tête!..... il faut appeler quelqu'un...

Et Sophie ouvrait déjà la porte pour appeler; mais soudain elle recule et pousse un cri: une figure pâle, comme celle d'un fantôme, se trouvait devant elle!... C'était

M. Walthon, que la femme de chambre croyait parti pour Londres.

— Sortez! dit-il sourdement à Sophie, et laissez-moi seul avec ma femme.

Lorsqu'il entra dans la chambre, madame Walthon, qui n'avait point entendu la voix de son mari, tournait le dos à la porte ; mais tout à coup ses yeux se dirigent par hasard vers une glace, et, dans cette glace, elle voit une apparition qui lui fige le sang dans les veines!... Ses genoux ploient; un tremblement convulsif la saisit; elle chancelle et tombe entre les bras de son mari!... Mais cette faiblesse ne dure qu'un instant : la malheureuse ne s'évanouit point, et l'horreur de sa position se montre à ses yeux tout entière. Elle comprend au fond de son âme qu'elle est perdue sans ressource, que son mari sait tout, et qu'elle va mourir comme Henri. Mais ce n'est point la

mort qui la fait ainsi frémir!... La mort ne peut l'épouvanter, maintenant que rien ne l'attache plus au monde : ce qui arrête le mouvement de son cœur et glace la moëlle dans ses os, c'est de sentir autour de sa poitrine ce bras sanglant qui la presse, cette main du meurtrier d'Henri.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, madame? demande M. Walthon d'une voix étouffée, en contraignant sa fureur. Que pouvez-vous craindre? je suis près de vous... En vérité, je vous croyais plus courageuse... Mais non, pour un malheureux coup de pistolet, voilà que vous êtes pâle comme une morte, et vous tremblez comme un enfant qui a peur des fantômes!...

En parlant de la sorte, M. Walthon avançait la tête pour regarder en face Élisa, qui se détournait toujours avec une horreur convulsive.

— Oh ! vous êtes impitoyable ! s'écrie-t-elle fondant en larmes. Allons! tuez-moi tout de suite, puisque vous savez tout !..... que tardez-vous à me punir ?... Mais abrégez mon supplice !... c'est trop affreux de vous voir!..... Tuez-moi comme vous avez tué Henri !...

— Henri ? que voulez-vous dire, Élisa?... répondit le banquier avec un air de profonde surprise. Mon Dieu! mais, en vérité, je ne vous comprends plus..... vos paroles sont d'une incohérence... Allons! soyez raisonnable, madame... je vous répète que le danger est passé maintenant. Je ne voulais rien vous dire pour ne pas vous effrayer, mais je vois qu'il vaut encore mieux vous raconter les choses telles qu'elles sont.

Il n'y avait plus de colère dans l'accent de M. Walthon, et même Élisa crut distinguer une inflexion de caresse dans cette

voix sourde et tremblante encore. Pour la première fois elle osa tourner la tête vers son mari et le regarder; mais elle ne put soutenir le feu sombre et menaçant qui s'échappait de ces yeux noirs, ombragés d'épais sourcils. Tout le visage du banquier avait quelque chose d'effrayant, et le sourire étrange qui tordait sa bouche était plein de haine et d'amertume.

Élisa se rejeta vivement en arrière; mais une inconcevable métamorphose venait de s'opérer dans la physionomie de M. Walthon: ses noires prunelles ne lançaient plus d'éclairs; les rides et les plis de son front avaient disparu, comme par enchantement; le sourire amer de ses lèvres s'était brusquement changé en un sourire bienveillant et doux.

—Allons, allons, ma pauvre amie, reprit le banquier en lui baisant le front, éveillez-

vous..... sortez de ce vilain cauchemar..... J'aurais donné beaucoup pour que vous n'eussiez pas entendu cette maudite explosion d'arme à feu. Mais enfin, puisqu'il m'est impossible de vous rien cacher, je vais vous expliquer la cause de tout ce tapage nocturne.

Élisa tremblait toujours, mais il y avait tant de calme dans le visage et la voix de M. Walthon, qu'elle sentit renaître au fond de son âme une lueur de vague espérance; et dans l'espace d'un éclair, mille pensées moins sombres et presque rassurantes, traversèrent son cerveau.

— Oh! s'il était sauvé!... Mon mari ne savait rien peut-être.... Ce coup de pistolet, il a cru le tirer sur un malfaiteur.... Mais pourquoi M. Walthon n'est-il pas parti? Pourquoi cette ruse?...

Et la malheureuse femme retombait dans son désespoir.

— J'avais défendu expressément à tous les domestiques de vous parler de cette aventure, dit M. Walthon en lui prenant la main avec douceur; je voulais vous la raconter moi-même, et demain matin seulement: car avec le jour les terreurs se dissipent... Mais ce coup de pistolet vous a réveillée en sursaut; tout cela vous a causé une secousse affreuse, et c'est justement ce que je voulais éviter. Certes, il se faisait dans la maison un épouvantable tapage!... Mais voyez comme je suis étrange! j'espérais que tout ce bruit n'aurait pas troublé votre sommeil : à votre âge, Élisa, le sommeil est si profond, si calme! C'est enfin le sommeil de l'innocence.....

Elisa tressaillit; son regard se porta vi-

vement sur M. Walthon, qui demeura impassible.

— Non, il ne sait rien, pensa-t-elle avec une joie indéfinissable.

— Vous êtes étonnée, n'est-ce pas, mon pauvre ange, que je ne sois pas à l'heure qu'il est sur la route de Londres? Aussi, quand je suis entré, je vous ai fait en quelque sorte l'effet d'un spectre..... N'est-ce pas, mon amour?...

— Je ne m'attendais pas à vous voir... balbutia-t-elle d'une voix agitée. Je ne vous le cache pas, quand vous êtes entré d'une manière si brusque, si imprévue, j'ai été toute saisie... Cela ne doit pas vous surprendre... j'étais si faible encore... le bruit de cette arme m'avait bouleversée... Je sortais à peine d'un évanouissement, et...

— Sans doute, sans doute, interrompit M. Walthon; et puis, moi-même, je devais

être assez pâle, assez troublé... Au fait, je venais d'assister à un spectacle bien triste : ce pauvre Michel Blanding a été assassiné.

— Ah ! ce n'était donc pas *lui !* s'écria madame Walthon dans un transport de joie qui avait quelque chose de frénétique.

— A la bonne heure ! ajouta le banquier avec une inflexion de voix âcre et poignante. Voilà comme il faut prendre les choses dans ce monde... il faut un peu de philosophie ! Je suis charmé de voir que la mort de mon pauvre Michel vous touche assez médiocrement... Mais, chère amour, je dois vous dire que je ne comprends guère votre exclamation : ce n'était pas *lui,* dites-vous ! Eh ! si parbleu ! c'était lui, c'était bien lui, malheureusement pour le pauvre garçon. Voici donc comment tout s'est passé : Hier soir j'avais reçu un avis de la police qui m'informait que des voleurs

songeaient à profiter de mon absence pour s'introduire dans mes bureaux et forcer ma caisse ; on m'engageait à faire semblant de partir, à ne rien changer en apparence aux dispositions de mon voyage : toutes les précautions étaient prises ; les voleurs devaient être arrêtés avant la consommation de leur crime. Vous avez dû remarquer, Élisa, que j'étais passablement préoccupé ?... Vous n'avez pas oublié non plus ce qu'est venu me dire mon domestique... qu'on avait vu un homme s'introduire furtivement par la grille du jardin. Comme je ne voulais pas vous alarmer, je ne laissai rien paraître de mon inquiétude, et vous me crûtes parti ; mais j'étais resté dans mon cabinet de travail, et tout le monde, excepté un seul domestique, pouvait me croire en voyage. Enfin, au milieu de la nuit, j'entendis un cri terrible qui venait des bureaux : je descendis avec deux pis-

tolets ; et dans l'ombre, au fond d'un corridor, je crus voir un homme s'enfuir : je tirai sur lui.

Madame Walthon laissa échapper un cri d'effroi.

— Oh ! mais rassurez-vous... continua le banquier avec une expression qu'on ne pourrait pas rendre. Ma balle ne l'atteignit point. Je courus, et j'arrivai jusqu'à la chambre de Michel Blanding : là, je vis quelque chose d'horrible! Le pauvre diable était sur son lit, hurlant, couvert de blessures, aux prises avec un scélérat qui le criblait de coups de poignard. La détonation du pistolet avait éveillé tous mes domestiques ; d'ailleurs, il y avait dans ma maison des gens de la police, et l'assassin fut arrêté tout de suite. Mais il avait plusieurs complices qu'on ne put saisir, et qui

parvinrent, je ne sais comment, à s'échapper.

Toute la narration du banquier fourmillait d'invraisemblances; mais Élisa ne voyait, ne comprenait qu'une chose: Henri était sauvé!... A la faveur de cet épouvantable tumulte, il était parvenu à fuir sans être reconnu.

— Je vous raconte là des choses effrayantes, ma chère Élisa... poursuivit M. Walthon; mais elles ne paraissent guère vous émouvoir... Ma foi, tant mieux! je craignais pour la délicatesse de vos nerfs, car je sais que vous êtes très sensible... Je vois que je me trompais. Allons! très bien! vous avez du courage..... En résumé, la perte n'est pas grande... c'est-à-dire quant à l'argent: car mon brave caissier a péri d'une affreuse manière! En vérité, je le regrette... c'était un excellent homme, qui prenait

mes intérêts fort à cœur, un homme vraiment dévoué. Mais enfin, la chose pouvait être plus cruelle : qui nous dit, par exemple, que ces misérables n'avaient pas le projet de vous assassiner?... Oui... pendant que vous étiez là bien calme, plongée dans le sommeil des justes...

M. Walthon parlait encore lorsqu'un bruit de pas précipités se fit entendre dans la chambre voisine; puis une voix haletante se mit à crier :

— Monsieur ! Monsieur! accourez... Ah ! quel événement !...

— Eh bien! qu'y a-t-il? répondit vivement M. Walthon en se levant et courant vers la porte.

— Monsieur, oh ! c'est un véritable miracle! dit un domestique qui parut tout effaré. Vous savez, votre commis, Michel Blanding?.. lui qu'on croyait mort!.. eh bien,

il parle ! c'est une vraie résurrection !...

—Est-il possible ! dit sourdement M. Walthon, frappé comme d'un coup de foudre.

Et laissant Élisa dans une profonde surprise, il sortit de la chambre tout hors de lui, et courut avec le domestique vers la chambre à coucher de Michel Blanding.

V

C'est que pendant la conversation du banquier avec sa femme, il se passait dans la chambre de Michel Blanding, une scène effrayante, qui tenait presque du miracle. Le médecin n'était venu qu'après le départ des officiers de police, et sa déclaration n'avait servi, pour ainsi dire, qu'à constater la mort du pauvre commis. En

effet, on avait pratiqué plusieurs saignées ; mais elles étaient demeurées sans résultat : le sang, déjà noir et coagulé, ne jaillissait plus de la veine. Les domestiques de M. Walthon environnaient le lit de la victime, en examinant avec une curiosité pleine d'épouvante les blessures nombreuses qui lui trouaient la poitrine. Comme tous les gens sans éducation, ces hommes éprouvaient une espèce de plaisir dramatique à repaître leurs yeux de ce lamentable spectacle ; ils comptaient les blessures, ils avaient l'air d'en étudier la forme et la profondeur ; enfin, penchés sur la face livide du cadavre, ils le dévoraient d'un regard effrayé.

Cependant Max Blower, que sa conscience coupable torturait douloureusement, craignait toujours qu'un témoignage accusateur ne s'élevât contre lui : aussi

fit-il tous ses efforts pour écarter les domestiques, et rester seul auprès du corps sanglant de Michel.

Blower, qui n'avait pas son égal en hypocrisie, versait d'abondantes larmes, et semblait regretter amèrement son infortuné camarade. Le misérable s'était mis à genoux près du lit, et continuellement il poussait des exclamations plaintives, de lamentables sanglots, en faisant, pour ainsi dire, l'oraison funèbre de Michel, et le proclamant le meilleur des hommes, le plus vertueux des caissiers.

C'est pourquoi les domestiques, craignant d'être importuns, abandonnèrent la chambre de Michel et laissèrent Max Blower s'abandonner à toute la violence de son pieux désespoir. Quand tous ces gens se furent éloignés, Blower se releva vivement et s'enfuit au bout de la chambre,

comme s'il eût redouté le contact sanglant de sa victime. Puis, il se mit à trembler de tous ses membres, ses dents claquèrent comme dans un accès de fièvre; il eut peur, et, fermant les yeux, il fut prêt à quitter cette chambre, qui l'avait vu consommer le plus lâche des assassinats.

C'est alors que Max Blower comprenait tout ce qu'il y a d'horrible dans le crime! Jamais il n'avait cru jusque là que sa passion funeste pour le jeu l'entraînerait au meurtre!... dans cette âme souillée et corrompue, un seul crime apparaissait encore sous des couleurs atroces : c'était l'assassinat. Car le vol n'avait plus rien qui pût l'effrayer : Max Blower s'imaginait, en volant, jouer au plus fin; et la mauvaise foi au jeu, l'escroquerie, ne lui semblaient être qu'un badinage, excusé par l'adresse et l'habileté.

Mais un meurtre, c'était bien autre chose! le sang n'avait pas encore souillé les mains de Blower ; il ne savait pas ce que pèse au cœur d'un homme la mort d'un autre homme. Alors seulement, après cette affreuse expérience, il avait eu horreur de lui-même; et dans son trouble, dans son épouvante, il levait les mains au ciel, en demandant pardon à Dieu.

Le jour commençait à paraître; mais ce n'était qu'une lueur terne et blafarde qui, mêlée aux rayons vacillans du flambeau, éclairait toute la chambre d'une teinte sombre et funèbre. Le cadavre était couché roide et froid sur le lit, et se dessinait immobile sous les couvertures sanglantes. Max Blower ne pouvait détacher ses yeux de ce cadavre; et, dans les hallucinations de sa terreur, il s'imaginait le voir remuer à tout moment. Max res-

semblait à un homme ivre : tous les objets prenaient à ses regards une forme étrange et fantastique; des voix étranges bourdonnaient à ses oreilles ; il était comme dans un monde à part, dans ce monde que l'on voit en rêve ou dans les délires de l'ivresse.

Soudain un bruit faible, indéterminé, frappe son oreille... il tressaille!... ce bruit n'est sans doute qu'un effet de son imagination troublée, que le bouillonnement du sang dans ses artères, que les palpitations désordonnées de son cœur? Cependant Blower écoute, il redouble d'attention : le bruit continue, c'est comme un soupir, c'est comme une respiration rauque et intermittente. Max fait quelques pas vers le lit : son oreille est tendue, son œil est fixe, son cœur cesse de battre.

Soudain il croit voir le drap du lit s'a-

giter. Oh! c'est un rêve! c'est une chimère! c'est le produit d'un cerveau malade et fièvreux! Max se rapproche encore du cadavre.

Mais cette fois il n'en peut douter!... Non, ce n'est pas un rêve, ce n'est pas une illusion vaine! tout est réel... Les draps, tout à l'heure raides et immobiles, remuent et changent de plis; le corps de Michel tressaille, et se redresse tout à coup comme ces cadavres réveillés par le galvanisme.

Max pousse un cri d'effroi; il veut fuir: mais ses pieds restent cloués sur le carreau... il est comme paralysé!... La bouche béante, il regarde le corps de sa victime.

Celle-ci continue à s'agiter: les mouvemens sont d'abord faibles et presque insaisissables, mais ils ne cessent point. Les mains, pâles et raides, se détendent et s'ou-

vrent: l'une d'elles se porte machinalement vers le front, tandis que les pieds s'allongent vers le bout du lit et font tomber une des couvertures sur le carreau.

Max Blower frémit comme la feuille au souffle de l'ouragan, mais il ne peut bouger de sa place!... il est comme un roseau que la tempête agite, et qu'elle ne peut déraciner. Blower avait toujours poussé l'irréligion jusqu'à l'athéïsme, jusqu'au blasphème; mais dans ce moment il croit voir l'enfer s'entr'ouvrir sous ses pas!... il croit voir sa victime, pâle et sanglante, qui se redresse pour l'emporter au milieu des flammes dans le gouffre des damnés. Sa terreur va toujours croîssante : ses yeux fixes sont prêts à sortir de leur orbite; ses cheveux se hérissent!... Cependant le cadavre se ranime peu à peu; ses paupières se rouvrent. Tout à coup ses regards ternes, effa-

rés, se dirigent sur Max Blower, et Michel se met à pousser des lamentations sourdes, entrecoupées de cris et de paroles bizarres.

— A moi ! qu'on me défende ! Le misérable !.... Non, je ne veux plus boire de vin.... c'est ce qui me perd... Ah ! mes registres... mes accolades...

— Oh ! c'est fait de moi ! pensa Max Blower.

Et Michel continuait toujours avec une voix qui devenait à chaque instant plus forte et plus distincte :

— Laissez-moi !.... Non, je veux rester au bureau..... Max Blower, je ne vous suivrai pas..... Vous me donnez de mauvais conseils... et puis vous savez que j'ai la tête faible, que je m'enivre aisément..... Je veux rester, vous dis-je..... Il faut que j'additionne trente colonnes de chiffres...

— Oh ! si l'on venait ! se dit Max Blower

qui voyait déjà l'échafaud se dresser pour lui.

Et déjà Michel Blanding était presque à moitié sorti du lit, ses pieds raides et grelottans touchaient le carreau ; il s'enveloppait de son drap comme d'un linceul ; et regardant toujours Max Blower sans le voir et sans le reconnaître, il poursuit d'une voix déchirante :

— Au secours! il m'égorge!.... Oh! la caisse!... Je défendrai la caisse... oui, jusqu'à la dernière goutte de mon sang!....; Blower! Blower! misérable!.... C'est toi..... c'est toi qui m'as tué!... Ah!...

Et toutes ces paroles incohérentes se terminèrent par une exclamation si longue, si douloureuse, qu'elle retentit dans tous les appartemens.

Les domestiques, qui s'entretenaient encore de l'affreuse catastrophe dont ils

venaient d'être témoins, entendirent ce cri aigu.

— C'est dans la chambre du commis! dit en frissonnant l'un d'eux.

— Oui... répondirent les autres.

Et tous, pâles et glacés d'effroi, ils demeurèrent quelque temps immobiles, sans avoir le courage d'aller jusqu'à la chambre de Michel.

Ce fut bien heureux pour Max Blower! car, s'ils avaient moins tardé à venir, ils auraient vu une scène épouvantable, et Blower n'aurait pu éviter l'échafaud.

Max n'avait point hésité; un seul mot de Michel pouvait le perdre : dans sa terreur, il s'était jeté sur le malheureux commis, et s'efforçait, en lui serrant la gorge avec rage, d'arracher le souffle de vie qui lui restait encore! Michel était retombé sans mouvement sur son lit; ses yeux s'étaient

fermés de nouveau ; mais de ses lèvres bleuâtres et convulsives, s'échappaient toujours des plaintes inarticulées.

Max Blower demeurait penché sur Blanding et continuait à lui presser la gorge : en même temps son oreille attentive percevait les moindres bruits qui se faisaient au dehors ; et lorsqu'enfin les domestiques s'approchèrent, Max put s'éloigner précipitamment du lit et courir vers la porte.

Cependant Max n'était pas délivré encore de toute inquiétude : Michel ne faisait plus entendre qu'une espèce de râle ; mais la vie n'avait pas abandonné le malheureux, et d'un moment à l'autre, il pouvait se ranimer et parler de nouveau.

Les domestiques entrèrent confusément dans la chambre, et tous ensemble, comme

pour s'enhardir et se prêter main-forte contre le mort qui ressuscitait.

— Eh bien! qu'est-ce donc? demanda l'un d'eux; et pourquoi ces cris...

— Ce n'est rien... balbutie Max dans un trouble extrême. Le malheureux n'était pas mort tout à fait... Il s'est agité, il a fait entendre quelques mots sans suite, et puis il a rendu le dernier soupir!..... Vous voyez, il ne bouge plus.

Les domestiques avancèrent en tremblant vers le lit. Ils contemplaient ce cadavre inanimé, quand soudain ils reculèrent saisis de frayeur : Michel s'était dressé de nouveau sur son séant, et les regardait avec des yeux ternes, hagards.

— Oui... criait-il d'une voix faible et indistincte, il m'a fait boire pour m'enivrer, pour me tuer... pour forcer la caisse... Vîte! appelez M. Walthon, mon

bon maître... Ah ! mes registres... qu'on sauve mes registres!...

Une sueur froide coulait du front de Blower.

— C'est le délire... murmurait-il en s'adressant aux domestiques. C'est l'agonie!... Avez-vous entendu ce qu'il vient de dire?..

— Oui certainement, Monsieur, répondit le cocher ; il nous raconte toute son histoire, il dit qu'on a voulu forcer la caisse. Mais c'est étonnant ! le voilà qui ressuscite tout à fait... il faut appeler le médecin, le constable.

Et déjà le cocher se dirigeait en courant vers la porte.

— Non, non, je vous en prie, n'avertissez personne...... dit impétueusement Blower en retenant le cocher.

— Mais pourquoi, Monsieur? qu'est-ce que cela peut vous faire? D'ailleurs, c'est

notre devoir : ce pauvre monsieur Michel n'en a pas pour long-temps; vous le voyez, il va rendre l'âme, et peut-être avant pourra-t-il nous apprendre quelque chose d'utile...... Car vous sentez bien qu'ils étaient plusieurs, les scélérats, pour faire un coup pareil; le drôle qu'on a pris sur le fait, n'était pas seul...

— Vous êtes dans l'erreur répliqua vivement Blower, il était seul et n'avait pas de complices.

— Et qu'en savez-vous? demanda le cocher. Mais tenez, tenez, voilà M. Michel qui ouvre la bouche, il va parler... Oh! quels yeux! comme il vous regarde!...

— Arrêtez-le! s'écria convulsivement Blanding, arrêtez-le! Max Blower...

— Max Blower! répétèrent plusieurs domestiques en se regardant les uns les autres avec étonnement.

Max Blower était pâle, atterré, comme le patient qui sent déjà la corde de la potence lui serrer le cou.

— Arrêtez! arrêtez!..... Max Blower!.... poursuivait Michel en agitant ses mains sanglantes.

Blower comprit alors qu'il était perdu, s'il ne réunissait pas toutes les forces de son intelligence et de sa volonté pour se faire un maintien calme.

— C'est à moi qu'il s'adresse, dit-il en essayant de donner quelque assurance à sa voix. J'étais son ami intime..... Pauvre Michel! il me crie d'arrêter l'assassin....

Mais tandis que Blower parlait ainsi, déjà un des témoins de cette horrible scène courait vers l'appartement pour avertir M. Walthon.

On comprendra donc sans peine que le banquier, en apprenant que Michel Blan-

ding n'était pas mort, eût quitté brusquement Élisa pour courir vers la chambre de l'infortuné commis.

VI

Au bout de quelques minutes, M. Walthon était près du lit de Michel.

— Sortez, vous tous! dit-il à ses domestiques.

Puis, quand ils se furent éloignés et qu'il se trouva seul avec Max, il s'assit près du lit sur une chaise, et suivit avec un étrange intérêt, avec une attention fébrile, tous les mouvemens les plus imperceptibles de Mi-

chel, toutes les variations rapides qui s'opéraient dans sa physionomie.

De temps à autre, Blanding laissait échapper quelques exclamations insignifiantes, au milieu desquelles retentissaient toujours les mots de caisse et de registre.

Max demeurait debout derrière la chaise de M. Walthon, dans une angoisse affreuse et qu'il est impossible de s'imaginer.

— Max, dit le banquier en se tournant vers son commis, vous étiez là tout-à-l'heure, Michel n'a-t-il point laissé échapper d'aveu trop clair, trop positif? Dites-moi, Blower, est-ce qu'il n'a nommé personne?..

Max ne savait que répondre et tremblait fièvreusement : car il y avait dans les yeux du banquier quelque chose de perçant et d'incisif, qui pénétrait jusqu'à l'âme de Max. M. Walthon, n'ayant pu obtenir de réponse, réitéra sa question.

Oui, Monsieur... balbutia Blower, j'étais ici quand Michel a recouvré la parole... c'est moi qui me suis même empressé d'aller avertir du monde...

— Et vous avez eu tort! interrompit M. Walthon d'une voix forte et presque sévère... Max, je vous l'ai dit, tout cela doit rester entre nous deux..... Est-ce que vous me prenez pour un niais, par exemple?... Je sais ce que je sais... j'ai des yeux tout comme un autre... Allons, soyez franc, pas de détour!... Qu'a dit cet homme tout-à-l'heure?

Max répondit à M. Walthon d'une voix altérée, que Michel n'avait prononcé que des paroles vagues et insignifiantes : il n'accusait personne, il ne nommait personne, excepté lui, Max Blower, qu'il suppliait d'arrêter l'assassin.

Tandis que Max parlait de la sorte à

M. Walthon, Michel continuait à s'agiter, et des lambeaux de phrase, comme il en échappe dans le délire, sortaient confusément de ses lèvres.

Cependant ce malheureux qu'on avait cru mort avait sans doute besoin de secours, et peut-être parviendrait-on encore à le sauver. M. Walthon, bien qu'un immense intérêt, l'intérêt de sa vengeance, l'engageât à n'appeler personne, n'eut pourtant pas le courage de refuser au pauvre commis l'assistance dont il avait si grand besoin. M. Walthon était cruel et impitoyable quand il croyait avoir à se venger d'un homme qui l'avait offensé ; cependant par une étrange bizarrerie de nature, il écoutait souvent la voix de l'humanité, et se montrait généreux quand il voyait souffrir quelque pauvre créature dont il n'avait pas à se plaindre. Mais, dans la circonstance pré-

sente, un témoin pouvait bouleverser tous les plans de M. Walthon et faire avorter sa vengeance, cette vengeance qu'il rêvait déjà sombre et terrible. Une lutte de sentimens contradictoires s'engagea donc au fond de cette âme violente : la justice et la haîne se disputèrent long-temps; mais enfin la première fut plus forte.

— Max, dit impérieusement M. Walthon, appelez quelqu'un... Vite!

Et Max ne se le fit pas dire une seconde fois : il courut vers la porte en appelant.

Un domestique parut.

— Courez, dit M. Walthon, qu'on amène un chirurgien.

Mais à peine le domestique avait-il refermé la porte, que M. Walthon se repentait presque de sa générosité! Que lui importait d'ailleurs la vie de Michel? Quelque chose

de bien plus précieux intéressait M. Walthon, le soin de sa vengeance ! Et pourtant cette vengeance, qu'il caressait au fond de l'âme, elle allait peut-être lui échapper ! Pour la rendre vaine et impossible, il suffisait d'un mot de Michel.

Le banquier demeurait en proie à l'anxiété la plus douloureuse. Si, pour anéantir Michel, il n'avait eu besoin que de prononcer une parole, cette parole serait bientôt sortie de sa bouche.

Et tandis que M. Walthon souffrait si horriblement, Blanding râlait toujours sur son lit avec des mouvemens convulsifs.

— Max ! dit M. Walthon, écoutez : Dans un moment peut-être il y aura quelqu'un ici..... du calme ! du sang-froid !... Ne vous troublez point.... Songez que votre silence m'importe autant qu'à vous-même !..... Blower, vous savez, n'est-ce pas, tout l'in-

térêt que je vous porte? ainsi mon affection dans cette affreuse circonstance ne doit pas vous sembler étrange..... Mais, soyez prudent, venez vous-même à mon aide, et ne vous perdez pas !...

Toutes les paroles de M. Walthon avaient quelque chose d'obscur et d'équivoque, quelque chose d'effrayant, que Max ne pouvait comprendre, mais qui le remplissait d'une profonde épouvante. Il s'imaginait par moment que M. Walthon le savait coupable; mais, en réfléchissant, il ne pouvait admettre une pareille supposition : dans quel but, pour quel motif M. Walthon, si rigide et si impitoyable envers le crime, épargnerait-il un assassin, pour faire condamner un homme qu'il savait innocent? Tout cela paraissait impossible à Max Blower; mais, par intervalles, une idée vive comme un trait de lumière, venait éclairer le chaos de ses

pensées : cet homme, ce John Durham, était peut-être l'amant de Madame Walthon!... La chose était vraisemblable : car enfin, pourquoi ce John Durham aurait-il pu s'introduire dans la maison, au milieu de la nuit? D'ailleurs, les mots étranges qu'avait laissé échapper M. Walthon dans un transport de colère inexprimable, lorsqu'il avait entraîné Blower hors de la chambre de Michel; ces mots, tout pleins d'une sombre jalousie, ne prouvaient-ils pas assez clairement que le banquier soupçonnait la fidélité de sa femme. Plus de doute : John Durham était venu furtivement pour séduire Élisa, peut-être même arrivait-il à un rendez-vous! Alors, toute la conduite de M. Walthon paraissait à Blower bien moins surprenante; il savait combien cet homme était jaloux, fier, et cruel même, quand son honneur était mis en jeu!.. ce drame sombre

et lugubre où le banquier avait jadis figuré comme principal acteur, ce drame qui avait pour dénouement la mort sanglante des deux complices, reparaissait tout entier avec ses noires péripéties, à l'imagination de Max Blower. Ce n'était pas lui, Max, que M. Walthon voulait sacrifier : l'effraction de la caisse et l'assassinat consommé sur Blanding, tout cela n'intéressait que médiocrement, sans doute, l'ombrageux banquier, tout cela n'était qu'un prétexte à sa fureur ; et c'était une autre victime que l'époux outragé voulait immoler et flétrir à la fois. En outre, Max Blower avait toujours cru remarquer que M. Walthon avait pour lui un certain attachement : de temps à autre, le banquier faisait à ce jeune homme d'affectueuses reprimandes et le grondait comme un père. Ainsi donc, comme il était fort lié avec la famille de Max, peut-être voulait-il

épargner à cette famille la douleur et l'opprobre d'une condamnation capitale!..mais, dans cette dernière hypothèse, il fallait absolument que M. Walthon crut Max complice de John Durham dans la tentative de meurtre et de vol... Peut-être alors voulait-il sauver un jeune homme qu'il aimait, et ne perdre que ce John Durham, qu'il ne connaissait pas, et dont les mauvais conseils avaient sans doute entraîné dans l'abîme le faible et crédule Blower.

Tandis que le misérable s'abandonnait à toutes ces réflexions tumultueuses, à toutes ces conjectures qui se détruisaient les unes les autres, M. Walthon ne détachait point ses regards de Michel Blanding, et suivait avec une anxiété croissante chaque phase de cette merveilleuse et lente résurrection. Bientôt plusieurs voix retentirent dans les chambres voisines, et

l'on entendit marcher précipitamment.

La porte s'ouvre : c'est un chirurgien accompagné des gens de la maison.

Ces derniers étaient venus jusqu'à la chambre de Blanding, entraînés par une curiosité irrésistible, et dans l'espérance qu'on ne les remarquerait pas, grâce à la confusion inséparable d'une pareille scène, grâce à la diversion soudaine que ne pouvait manquer de produire l'arrivée du docteur.

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas dans la chambre, que M. Walthon, avec un geste impérieux, leur enjoignit de sortir immédiatement. Ils se retirèrent bien à regret ; mais l'hésitation était chose impossible, car ils connaissaient depuis long-temps le caractère de leur maître : un geste, un mot de lui étaient un ordre qui n'admettait ni retard, ni réplique.

Un seul d'entre eux, désigné par M. Walthon, demeura pour aider le chirurgien.

Celui-ci commença par se faire raconter la manière dont Michel avait reçu toutes ces blessures ; ensuite il examina doctoralement et sonda les plaies ; il interrogea le pouls du moribond, lui mit une main sur le cœur : le cœur battait à peine. Mais, au bout de quelques minutes, ce mouvement presque imperceptible devint plus saisissable, et sembla peu à peu s'accélérer. Le visage n'avait pas encore perdu ses teintes violettes ; les yeux paraissaient toujours gonflés de sang ; les veines du front et des tempes étaient considérablement tuméfiées, et l'épanchement qui déjà, sans doute, avait noyé le cerveau, pouvait déterminer la mort d'un instant à l'autre. Le chirurgien pratiqua plusieurs saignées, qui d'abord furent insignifiantes ; mais grâce à de fortes

ligatures, quelques gouttes de sang jaillirent enfin, noires et coagulées. Néanmoins la respiration commença par degrés à se rétablir : les membres glacés et raides se détendirent, et la chaleur vitale reparut insensiblement à la surface du corps. Mais, chose étrange, à mesure que le pauvre commis revenait à l'existence, cette agitation fébrile et passagère, qui s'était manifestée tout-à-l'heure avant l'entrée du chirurgien, ce délire plein d'exclamations et de confuses paroles, faisait place à l'engourdissement, à la torpeur, au mutisme. L'éclair de l'intelligence, bien loin de reparaître dans ces yeux ternes et marbrés de fibres sanglantes, semblait s'être éteint pour ne plus se rallumer. Dans cette physionomie, morte et sans expression, grimaçait par intervalle un sourire farouche, hébété. Mais pas un mot! pas une syllabe distincte!

Tout ce qui sortait parfois de ces lèvres livides, c'étaient quelques rauques exclamations, quelques plaintes gutturales qui révélaient l'absence complète des idées.

Le chirurgien frottait continuellement les narines et les tempes de Michel, avec une liqueur âcre et mordante, qui faisait par moment tressaillir tous les muscles de sa face. Mais la langue demeurait toujours paralysée; la mémoire et les paroles ne revenaient point.

Cependant, Max Blower, qui frissonnait de tous ses membres, s'était retiré dans le fond de la chambre, à l'endroit le moins lumineux; car il craignait sans cesse que Michel Blanding ne se réveillât de sa léthargie, et ne se mit à crier *au meurtre!* en le désignant.

Une fois même la terreur de Blower devint si forte qu'il ne put retenir un cri et

s'attacha des deux mains à l'angle d'un meuble, pour ne pas tomber à la renverse... Michel Blanding s'était convulsivement dressé en poussant comme un rugissement sauvage, et ses yeux fixes, hagards, demeuraient cloués sur Blower et le considéraient en face avec un regard de fantôme. Blower avait cru, dans son épouvante, voir sa victime s'échapper du tombeau et le dénoncer à la justice des hommes; mais cette crainte profonde n'avait aucun motif réel : elle provenait seulement d'une conscience bourrelée. Ce brusque mouvement de Michel, ce regard terne et sans chaleur qui s'était rivé sur le coupable, ce n'était qu'une agitation nerveuse et machinale, une espèce de commotion électrique où l'âme et la pensée n'avaient aucune part.

Le chirurgien et M. Walthon avaient remarqué le saisissement de Blower; mais

ce cri d'effroi, ce frémissement involontaire, tout cela parut fort naturel au docteur : Max n'était pas fait, sans doute, à de pareilles scènes, et ce qui se passait dans cette chambre aurait pu faire pâlir de plus intrépides.

— Max, dit M. Walthon en se tournant vers lui, ne restez pas plus long-temps dans cette chambre..... je m'aperçois que vous souffrez..... Au fait tout cela est bien horrible à voir ! Allez, Max.... Votre présence, d'ailleurs, n'est pas utile ici.

Max se retira, mais dévoré d'une sombre inquiétude : car une espèce de curiosité douloureuse et poignante l'enchaînait malgré lui devant ce spectre sanglant, qui pouvait le nommer avant de mourir.

Cependant la dernière heure de Michel ne devait pas encore sonner ; le ciel voulait

prolonger les jours de la victime, qu'il réservait, sans doute, pour le châtiment du meurtrier!

VII

Grâce aux soins habiles du chirurgien, Michel était sauvé ; mais le corps seul vivait, l'intelligence était morte. Le pauvre commis, chancelant sur ses jambes, et la tête agitée d'un mouvement perpétuel et convulsif, ressemblait à ces vieillards tombés en enfance ou devenus idiots.

M. Walthon, qui ne voulait pas abandonner ce malheureux, le plaça dans une maison de santé, recommandant aux personnes qui devaient entourer le pauvre fou, qu'on eût pour lui tous les soins, toutes les attentions imaginables, mais qu'il vécût à part et n'eût aucune espèce de communication avec les autres malades.

Quelques jours après la catastrophe, Max Blower quitta Bristol et s'en alla vivre à Londres. Une conversation longue et mystérieuse, qui avait eu lieu entre Blower et le banquier, semblait avoir décidé Max à partir; mais, comme un prétexte était nécessaire pour ne pas éveiller les soupçons, Max était censé aller à Londres pour une affaire de banque importante dont M. Walthon l'avait chargé. En outre, Blower devait profiter de ce voyage pour rendre visite

à sa famille qu'il n'avait pas vue depuis long-temps.

Il partit donc, mais le cœur déjà plein de remords qui le dévoraient sourdement comme des serpens cachés. Pour lui, plus un moment de repos! toujours l'inquiétude et l'épouvante! Il ne dormait plus que d'un sommeil agité, convulsif: c'étaient continuellement des rêves effroyables; il voyait des fantômes sanglans et pâles qui s'efforçaient de l'entraîner dans leur tombe ouverte!... il entendait les cris et le râle de Michel..... Puis tout-à-coup la scène changeait, et, par une transition brusque et terrible, il se trouvait dans une grande salle ténébreuse, où des juges, vêtus de noir, l'environnaient. Il entendait lire son arrêt de mort; et, presque au même instant, il se voyait emporté au milieu d'une foule hurlante, sur le tombereau qui devait le con-

duire à la potence. C'est alors que Max Blower commençait à comprendre toutes les tortures d'une conscience coupable! son cœur était plus déchiré, plus criblé d'affreuses blessures que la poitrine du malheureux que lui, Max, avait assassiné. Alors ce qu'il y avait encore de sensible et d'humain dans l'âme de ce misérable, tout cela prenait une voix pour le maudire, et se changeait en instrumens de supplice. Dans la plus effrayante tragédie de Shakespeare, Macbeth, après avoir égorgé Duncan, regarde ses mains toutes rouges et répète avec une atroce douleur : « J'ai tué le sommeil! L'Océan tout entier ne laverait pas ces mains sanglantes! » Puis, avec une profonde horreur, il s'écrie : « Oh! je ne savais pas que ce vieillard avait tant de sang!! »

Eh bien! ces frissonnemens, ces terreurs

de Macbeth, ces mornes épouvantes, Max Blower les éprouvait toutes; et, pour n'avoir pas du sang aux mains, il aurait consenti à mourir tout de suite.

Madame Walthon n'était pas remise encore de la secousse violente qu'elle avait reçue; elle n'était plus inquiète sur le sort d'Henri: car elle avait maintenant la certitude que M. Walthon ne savait rien, et qu'en effet la police l'avait empêché de partir, malgré tous ses préparatifs de voyage. Mais si la pauvre femme n'avait plus à trembler pour un homme qu'elle adorait, elle ne pouvait, sans un affreux désespoir, songer qu'Henri était perdu pour elle, et que jamais, sans doute, elle ne le reverrait.

Quelques jours après ces funestes événemens, madame Walthon fut atteinte d'une fièvre cérébrale qui lui fit courir de grands

dangers. De temps à autre elle avait le délire, et le nom d'Henri sortait de sa bouche ; puis elle poussait des plaintes douloureuse et perçantes ; elle joignait les mains ; elle suppliait M. Walthon d'épargner Henri : toujours elle croyait entendre ce même coup de pistolet, dont son mari lui avait pourtant donné une explication rassurante. Tant qu'Élisa fut gravement malade, M. Walthon ne voulut laisser approcher d'elle qu'une vieille garde qu'il avait choisie lui-même.

Cette femme ne pouvait rien comprendre aux paroles incohérentes qu'Élisa prononçait confusément dans son délire. M. Walthon avait seul le mot de l'énigme, et, malgré la sourde fureur qui bouillonnait dans son âme, il était maître de son visage, il demeurait calme, et dissimulait parfois sous un triste sourire le grincement de ses

dents, et les menaçantes contractions de ses lèvres.

Enfin Élisa se rétablit : mais la convalescence devait durer long-temps encore. Une pâleur pleine de souffrance ne quittait point ses joues amaigries, et dans ses yeux, creusés par la fièvre, régnait une expression morne et découragée, qui faisait mal à voir.

Cependant M. Walthon semblait encore redoubler de prévenances et d'égards pour sa femme; il lui tenait souvent compagnie, et lui parlait avec une grande douceur : sa voix, ses manières étaient caressantes ; et par moment Élisa, émue jusqu'aux larmes, se trouvait bien coupable envers un homme qui la comblait des soins les plus tendres, quoiqu'il ne fût pas aimé. Alors elle s'accusait d'ingratitude ; sa conscience pure et timorée lui faisait des reproches, qu'elle ne méritait point, la pauvre femme ! Elle

prenait avec effusion les mains de son mari pour les couvrir de baisers et de pleurs. Mais si tout-à-coup elle relevait la tête et tournait les yeux vers M. Walthon, une vague terreur la faisait tressaillir : car elle avait cru voir soudain, au fond de ce regard fixé sur elle, passer comme un éclair de haine et de vengeance; mais presque aussitôt cette lugubre flamme s'éteignait pour faire place à un sourire doux et bienveillant.

La maison du banquier était située dans un quartier sombre, au milieu de rues étroites et tortueuses. L'intérieur de cette maison était fort agréable : toutes les aises de la vie élégante et du bien-être s'y trouvaient en foule. Mais il y avait je ne sais quoi de triste et de mélancolique dans cette habitation. Des murs de brique noircis par la fumée, une cour longue et obscure, un

petit jardin où se tordaient quelques vieux arbres rabougris, qui avaient l'air de souffrir dans une atmosphère de brouillards et de charbon de terre : tout cela chagrinait le regard, et n'éveillait dans l'âme que des impressions pénibles. Comme Élisa tardait à reprendre ses forces et les couleurs de la santé, les médecins conseillèrent à M. Walthon de lui faire changer d'air et de l'emmener quelque temps à la campagne; mais le banquier allégua d'importantes affaires qui l'empêchaient de quitter Bristol, et il préféra louer, dans un quartier plus sain et plus aéré, une petite maison fort jolie, construite sur une espèce d'éminence, et d'où l'on découvrait un magnifique panorama. Cette maison ne touchait à aucune autre : au premier étage régnait un balcon circulaire, d'où l'on pouvait apercevoir le fleuve tout chargé de voiles, et, derrière le fleuve,

une partie de la ville avec ses hauts clochers d'église qui perçaient la nue, ses gigantesques manufactures, ses chantiers, ses magasins et ses larges squares décorés de statues. A quelque distance de cette maison, s'étendait une grande place, voisine du port : cette place, environnée de fabriques et de forges, n'était guère habitée que par la classe ouvrière et les marins. Peut-être eût-il mieux valu, pour l'agrément de la maison du banquier, que des murailles ou des arbres eussent masqué la vue de cette place, où, tous les trois mois, se passait d'ordinaire une épouvantable tragédie : c'était le lieu des exécutions capitales.

M. Walthon dit à sa femme que, s'il changeait de logement, c'était pour la distraire, et dissiper les idées tristes que la catastrophe funeste, dont elle avait été pour

ainsi dire témoin, avait dû faire naître en elle. Cependant le banquier, que ses affaires rappelaient constamment à son ancienne demeure, ne voyait Élisa que vers l'heure du dîner : car les bureaux de M. Walthon n'avaient point été changés de place, et la maison qu'il venait de louer, il la considérait comme une espèce de cottage qui lui tenait lieu de maison de campagne.

Madame Walthon était bien faible encore ; mais, de temps à autre, elle se promenait sur le balcon d'où l'on découvrait un si magnifique paysage. Cependant elle était dévorée d'inquiétude, et son imagination vive et ardente lui représentait sans cesse mille scènes tragiques, qui toutes étaient fatales à Henri. Par moment, une crainte vague, dont elle ne pouvait triompher, lui disait que les jours d'Henri cou-

raient de grands périls, et qu'elle ne le reverrait jamais sans doute. Mais ce qui surtout la remplissait d'une sourde épouvante, c'était le langage obscur de M. Walthon : souvent il lui parlait de la France, il lui parlait de cette guerre incessante qui brûlait au cœur de la Vendée; et naturellement il se trouvait amené, dans sa conversation politique, à prononcer le nom du vicomte de Cormon et à parler de ses deux fils. Mais c'est le nom d'Henri qui s'échappait le plus souvent de sa bouche, et toutes les fois qu'il prononçait ce nom, il regardait fixement Élisa comme pour étudier chaque muscle de son visage, chaque regard de ses yeux et le progrès de sa pâleur.

Un jour surtout, M. Walthon parla plus longuement que de coutume des affaires de la Vendée, et la pauvre Élisa, qu'il interrogeait sans cesse, comme si elle eût été au

courant des événemens politiques, éprouvait une terreur qu'il est impossible de s'imaginer.

— Et vous le connaissiez beaucoup, ce jeune homme? dit M. Walthon en regardant Élisa. N'est-ce pas, mon amie, vous le voyiez fort souvent?..

— Mais..... quelquefois..... balbutia-t-elle.

— Ce qui m'étonne, reprit M. Walthon en secouant la tête, c'est que votre père, qui est un homme sensé, un whig enfin dans toute la force du terme, ait pu avoir un pareil engouement pour ce jeune homme... Vous avez beau dire, ce garçon-là devait vous jeter à la tête des idées de l'autre monde... c'était un noble, un fils de vicomte, un ennemi de tout ce qui est peuple... Quant à moi, ces sortes de gens, je les déteste! Ils sont d'un orgueil qui me révolte; ils

s'imaginent que le soleil ne luit que pour eux, et que nous tous, tant que nous sommes, Dieu nous a mis sur la terre pour leurs menus-plaisirs... Encore une fois je trouve singulier que M. Wood ait été si fort entiché de votre M. Henri...

— Oh! mais vous êtes injuste à l'égard de ce jeune homme... répondit Élisa d'une voix mal assurée. Je puis vous affirmer, mon ami, qu'il n'est point comme les autres nobles... Je connais peu les nobles: vous dites qu'ils sont fiers, vaniteux, égoïstes, je veux bien le croire; mais Henri n'était point comme cela... Au contraire, vous ne sauriez imaginer un cœur plus généreux, plus ami de la justice... Hélas! il s'est jeté imprudemment au milieu de la guerre civile; mais nous devons lui pardonner, car il obéissait à de vieux préjugés de famille, au point d'honneur comme l'en-

tendent les nobles !..... surtout il obéissait à l'ordre sacré d'un père. N'allez pas croire, mon ami, que ce soit par désœuvrement ou par ambition qu'il ait pris les armes comme tant d'autres ; non, ses intentions sont pures !... Pauvre jeune homme! c'est un devoir qu'il croit remplir, voilà tout...

— Mais, vous-même, Élisa, reprit M. Walthon en la regardant d'une étrange manière, comme vous parlez de lui!... Quel feu! quel enthousiasme!... En vérité, je veux bien croire que ce jeune Chouan est un héros, puisque vous nous faites si chaleureusement son éloge... Mais je dois vous dire aussi que la duchesse de Berry et son royal marmot seraient trois fois heureux, s'ils avaient à leur service, un millier de gaillards comme votre M. Henri. A propos, vous ne savez pas ce qu'il est deve-

nu ! vous n'avez pas entendu parler de lui, par hasard ?...

Élisa tressaillit... car, dans l'accent de M. Walthon comme dans l'expression de son visage, il y avait quelque chose d'indéfinissable et de glaçant.

Il réitéra sa question.

— Je vous demande, Élisa, ma bonne amie, je vous demande si vous ne pourriez pas me donner quelques renseignemens sur ce jeune homme ?...

— Mais que puis-je vous dire, mon ami ?... Depuis que j'ai quitté la France, vous savez bien que je n'ai pas entendu parler de lui... Mon père lui-même, qui m'écrit souvent, mon père ne sait pas ce qu'il est devenu... Mais il y a une chose trop certaine, c'est que M. Henri de Cormon ne pourra plus reparaître jamais dans

sa patrie : il est condamné à la déportation!...

— Ah! c'est vrai, dit le banquier en hochant la tête; mais en France la déportation ou rien c'est à peu près la même chose! La France n'a pas comme nous l'excellente colonie de Botany-Bay : elle ne peut donc vous condamner à la déportation que dans un de ses départemens; mais c'est un badinage, c'est une facétie... Pour moi, je ne conçois point ce jeune défenseur des lys! il s'est caché comme un lâche! Que diantre! il s'est blotti, pour ainsi dire, dans un trou de souris! car, n'est-ce pas, il a disparu, tout-à-fait disparu?... cela me donne de lui une idée assez misérable.... Corbleu! Élisa, lorsqu'on a une opinion, il faut avoir au moins le courage de cette opinion... et je trouve l'héroïsme de ce M. Henri, mince, très mince, puisqu'il

n'a pas assez de bravoure pour continuer à combattre dans la Vendée après sa condamnation. Ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'il est fort adroit : il sait limer ses fers et les barreaux de sa prison... C'est un Cartouche! Par ma foi! c'est un habile homme! mais vous avez beau dire, ce n'est pas un galant homme!...

En parlant ainsi il regardait Élisa, et ses dents serrées s'entrechoquaient.

— Et vous ne pouvez rien me dire à son égard, Élisa?

—Rien absolument...Mais je ne puis vous comprendre... quel intérêt vous engage à me parler ainsi de ce jeune homme?

— Oh! rien, presque rien, ou très peu de chose... Curiosité pure... sujet de conversation... Autant parler de la Vendée que des whigs et des torys, l'un vaut l'autre. Mais le plus charmant de l'affaire, Élisa,

quelque chose d'adorable, et que vous ne savez pas, je vais, moi, vous l'apprendre : voulez-vous que je vous dise la bonne aventure, et cela sans dés, sans cartes, sans même vous regarder les lignes de la main?.. Vous avez, n'est-ce pas? une personne chère qui voyage maintenant... oui, qui traverse l'Atlantique, avec ou sans orage, cela suivant le baromètre... Bien, bien, ne tournez pas la tête, ne baissez pas les yeux, ne toussez pas, c'est inutile... Ce que je vais vous dire est très simple : Soyez franche, vous le croyez déjà bien près de la Nouvelle-Orléans?...

Élisa fit un mouvement de surprise, et la pâleur de son visage devint effrayante.

— Bon! je vois que j'ai frappé juste.. dit M. Walthon en se frottant les mains. N'est-ce pas, cher petit ange, que je suis passablement sorcier?... Que voulez-vous,

c'est l'habitude...je m'y connais en affaires de cœur tout aussi bien qu'en affaires de banque..... Seulement, chère belle, je vois une chose, c'est que la banque m'a fait beaucoup moins souvent faillite que le cœur...

Et ce déplorable jeu de mots fut accompagné d'un ricanement rauque et guttural.

Élisa frémissait de tous ses membres: elle était sûre que M. Walthon avait appris quelque chose, et qu'au fond de toutes ces paroles incohérentes et vagues, se cachait une pensée de haine, une réalité sombre et fatale.

— Allons, allons, vous ne me répondez pas, Élisa?... Pourquoi ce silence? pourquoi ce baissement d'yeux?... Vous êtes comme une jeune catholique qui fait sa première communion... C'est-à-dire vous êtes femme! vous faites tout votre possible pour

cacher le fond de votre âme; mais c'est difficile! vous n'avez pas encore d'expérience, et la nature se trahit... Par exemple, moi à votre place, je ne tousserais pas, je regarderais les gens en face... J'éviterais surtout de prendre mon mouchoir et de m'en cacher la figure... Tout cela peut être fort utile, mais cela sent encore la pensionnaire... Oui, chère belle, à votre place, moi, voilà ce que je ferais : je lèverais haut la tête, je croiserais les bras (c'est une excellente attitude, et qui donne beaucoup d'assurance), je parlerais d'une voix sonore, je tâcherais d'avoir le regard fixe et même hardi... Et puis, avec une noble indignation, avec cette généreuse colère que donne l'innocence, je dirais : Monsieur, je ne vous comprends pas!...

— Mais, en vérité, Monsieur, je ne puis

vous comprendre... balbutia-t-elle avec un tremblement convulsif.

— Eh! madame, s'écria M. Walthon avec un éclat de rire plein de rage et de mépris, il ne faut point trembler comme une feuille, lorsqu'on veut tenir ce langage!.. Vous me comprenez... Oh! oui, vous me comprenez! et mieux que je ne voudrais!... Mais je n'aime pas les équivoques; quand je parle je veux qu'on m'entende! les choses les plus claires sont les meilleures. Voici donc ce que j'ai à vous dire: vous êtes jeune, vous êtes belle!.. il y a dans votre visage une candeur, une innocence qui nous transporte aux cieux!... Oui, lorsqu'on vous voit, on croirait voir un ange!... Eh bien! vous avez l'enfer dans le cœur! vous êtes fourbe!... Vous mentez!...

Élisa jette un cri d'épouvante.

— Allons! allons! pas de simagrées? ne

nous évanouissons pas!... D'abord, je ne vous ai pas dit ce que j'ai à vous dire... Vous m'avez cru bien idiot, n'est-ce pas, bien confiant, bien aveugle?... mais non, j'avais des yeux..... j'avais l'intelligence encore... Seulement, j'en conviens, mon cœur était confiant... Oh! comme vous m'en avez puni!...

Élisa comprenait bien qu'elle était perdue; mais elle tremblait, non pour elle!... c'était pour les jours d'Henri.

— Élisa, poursuivit M. Walthon d'une voix forte, voulez-vous que je vous donne, moi, des nouvelles de ce noble et généreux Vendéen, qui veut mourir pour ses rois légitimes?.. Eh bien! il n'est plus en Vendée, il n'est plus en France!...

— Il est mort! s'écria sourdement madame Walthon.

— Eh! non, pas encore... rassurez-vous,

madame! Il tient beaucoup trop à la vie, et tant qu'il pourra s'y cramponner, je vous jure qu'il le fera, ce beau gentilhomme!... Seulement, je puis vous dire que c'est un lâche, un misérable! il a fui comme un aventurier! et tandis que ses compagnons d'armes meurent dans les broussailles et les marécages de la Vendée, il songeait à poursuivre une aventure galante! il combattait à la façon des Faublas et des Lovelace!... C'est une guerre moins noble que l'autre, madame... et qui n'est pas sans danger pourtant!...

— Monsieur, vous me faites frémir! murmura-t-elle en joignant les mains. Oh! vous savez quelque chose d'affreux, sans doute...Parlez, dites-moi tout... Vous n'aurez pas besoin de me tuer, peut-être!... Oh que lui est-il arrivé?

— Ah! ah! ah! dit M. Walthon avec un

éclat de rire funèbre. Quelle angoisse! quel accent tragique! Mais vous avez tort, Élisa, car tout cela est en pure perte : la tragédie commence à peine, nous sommes encore loin du dénouement... Mon pauvre ange incompris, jusqu'à ce jour, il n'y a rien que de très simple : M. Henri de Cormon est venu passer cinq ou six semaines à Bristol, incognito, et il s'est embarqué pour la Nouvelle-Orléans...

Élisa demeura comme foudroyée; elle ne put dire une parole, elle ne put faire un mouvement : la vie était suspendue dans tout son être; son cœur ne battait plus.

Lorsqu'elle revint à elle, quand le nuage qui voilait ses idées se fut évanoui, elle promena ses yeux de toutes parts : son mari avait disparu.

VI

Quand Élisa se vit seule, les idées les plus noires l'assaillirent : Que penser? que croire? Certes, M. Walthon savait quelque chose ; peut-être avait-on trahi Élisa, ou bien une lettre d'Henri était tombée dans les mains du banquier. Maintenant tout s'expliquait! elle commençait à comprendre l'expres-

sion menaçante et railleuse, l'effrayant sourire qu'elle avait remarqué parfois dans les traits de son mari. Mais, se trouvant seule au milieu des ténèbres, Élisa fut tentée de croire qu'elle venait de rêver, et que toute cette horrible scène dont elle tressaillait encore, n'était qu'une chimère de son imagination malade.

La nuit commençait à descendre : le temps était sombre ; et le voile de vapeurs, qui obscurcissait l'atmosphère, donnait aux objets extérieurs une apparence bizarre et fantastique. Élisa fut saisie d'un cruel frisson, et, comme la peur va redoublant toujours, comme le mouvement convulsif des nerfs augmente et s'accélère sans cesse, au bout de quelques minutes, la pauvre femme était parvenue au comble de la terreur, de cette terreur poignante qui est presque le délire et la folie.

Mais peut-être ce qu'elle redoute n'existe-t-il que dans son cerveau troublé,... ou peut-être a-t-elle mal compris les paroles de M. Walthon, qui, sans doute, étaient simples, franches et sans arrière-pensée?... Alors elle s'élance vers la chambre de son mari : personne ! Elle appelle, elle crie : aucune réponse! Pâle et frissonnante, elle parcourt les appartemens, elle agite les sonnettes. Sa femme de chambre arrive éperdue.

— Mon Dieu ! madame, qu'avez-vous? qu'est-ce donc?

— Mon mari ! mon mari ! dit Élisa hors d'elle-même.

— Il vient de sortir, madame..

— Quoi ! à cette heure!... reprend Élisa; Où peut-il être allé ! c'est inconcevable !...

— Au fait, madame, répond la femme de chambre, la sortie de M. Walthon m'a

surprise, il paraissait fort agité; il était d'une pâleur.....

— Oh! plus de doute! plus de doute! murmura douloureusement madame Walthon; tout ce que j'avais entendu, c'est la réalité... Il sait tout... il sait qu'Henri est venu à Bristol... Mais, ô mon Dieu! je vous remercie!.. Maintenant Henri est en sûreté, rien ne peut menacer ses jours!... Moi seule, je suis à plaindre, moi seule, je serai victime!

Et sans remarquer la présence de sa femme de chambre, Élisa sanglotait en prononçant le nom d'Henri.

— Madame, que dites-vous? Mon Dieu! quelle agitation dans toutes vos paroles, dans tous vos mouvemens!... C'est un peu de fièvre sans doute;... il faudrait vous coucher, le sommeil vous remettra...

— Le sommeil, Sophie! le sommeil! ré-

pondit sourdement Élisa dont les yeux effarés révélaient la démence; est-ce que je peux dormir, moi!... Tu ne sais donc pas que mon heure est venue!... je suis condamnée... M. Walthon a juré ma mort. Mais je mourrai, vois-tu... je ne crains rien, je suis courageuse.... Je puis mourir, puisque Henri est sauvé!

— Mon Dieu! madame, répondit tristement la femme de chambre, ne prononcez pas toujours ce nom d'Henri... M. Walthon pourrait l'entendre, et vous savez qu'il est jaloux, défiant!... A la bonne heure, devant moi: il n'y a pas de risque, je ne puis vous trahir... Pauvre chère Élisa! je vous ai élevée, et je vous aime comme si j'étais votre mère... Voilà pourquoi je tremble,... voilà pourquoi je vous conjure d'oublier ce nom d'Henri... Mon Dieu! je sais que vous pourriez être plus heureuse, mais dans ce

monde il faut de la résignation !... Combien sont plus à plaindre que vous, madame !...

— Plus à plaindre que moi, Sophie ! interrompit Élisa éclatant en sanglots ; non, tu ne sais pas combien je souffre !... Dieu seul peut le savoir. Mais je ne suis pas au bout de mes souffrances, Sophie... Vois-tu, je mourrai jeune... je l'ai toujours pensé, et maintenant j'en suis sûre !... M. Walthon me déteste...

— Que dites-vous, madame ! il vous aime, il vous adore... c'est de l'idolâtrie !... Oh ! si vous saviez de quelle manière il vous regarde !... ses yeux dont l'expression est quelquefois si farouche, ses yeux deviennent tendres et doux : on dirait qu'il voit le ciel ouvert devant lui ! Si vous saviez, alors, comme il paraît heureux ! quel ravissement ! quelle extase dans tout son visage !...

— Sophie, reprit Élisa en tressaillant, tu n'as donc jamais vu son sourire, ce cruel et froid sourire, qui vous entre au cœur comme la lame d'un poignard?... Non, je te le répète, je suis perdue!... Il me haït... Mon arrêt de mort est prononcé!.... Oh! Dieu, mon pauvre père! je ne le verrai plus!...

En même temps Élisa, toute en larmes, se laissa tomber dans un fauteuil; sa tête se pencha sur sa poitrine, et ses deux mains se joignirent avec force comme dans une prière ardente et désespérée.

— Madame, au nom du ciel! je vous en supplie.... soyez raisonnable.... dit Sophie avec un douloureux attendrissement. Ne vous abandonnez pas à toutes ces idées tristes. Bon Dieu! voilà pourtant comme vous êtes depuis ce terrible événement, depuis ce vol..... Cela vous a donné une si

terrible secousse, que vous ne songez plus qu'à la mort, qu'à des scènes de meurtre et de violence... Je vous en prie, madame, ayez un peu de courage..... oubliez toutes ces vilaines choses, ne pensez plus qu'à être heureuse... Vous êtes riche, vous êtes belle; tout le monde vous aime et vous adore... Tout le monde vous envie!..

— Oh! c'est qu'ils ne voient pas au fond de mon cœur!.... répondit en soupirant Élisa.

— Mais tout cela, madame, ne provient que de votre imagination... Je vous répète que toutes les femmes voudraient être à votre place..... M. Walthon est pour vous d'une bonté ravissante...

— Ne me parlez pas de lui..... murmura sourdement Élisa avec un geste d'horreur. Je vous dis qu'il m'abhorre..... que cet homme sera mon bourreau!...

— Madame, oh! ce n'est pas vous qui parlez ainsi!... C'est la fièvre, c'est la souffrance.... De grâce, mettez-vous au lit : vous êtes bien faible encore, et vous savez que les veilles vous fatiguent.

— Non, Sophie, non, j'attendrai le retour de mon mari.

— Mais il ne reviendra peut-être que fort tard, madame. Il n'a rien dit à personne, et je présume que des affaires importantes ont pu seules l'appeler à cette heure. Je vous répète qu'il paraissait très préoccupé. Allons, madame, couchez-vous, et n'attendez pas que M. Walthon revienne : il serait fort mécontent de voir que vous n'êtes pas encore au lit, faible et malade comme vous êtes.

Mais Sophie ne put déterminer madame Walthon à retourner dans sa chambre. Onze heures sonnèrent : le banquier n'était

pas encore rentré. Cependant Élisa veillait toujours, inquiète, attentive au moindre bruit : car elle voulait éclaircir un mystère qui la glaçait de frayeur, elle voulait interroger encore M. Walthon, et savoir si le hasard tout seul ou quelque intention cruelle et perfide avait mis sur ses lèvres le nom d'Henri. Ce voyage à la Nouvelle-Orléans, comment M. Walthon pouvait-il l'avoir deviné? Voilà ce qui épouvantait Élisa. Mais ce n'était peut-être qu'un badinage, une parole sans portée, une supposition fortuite, à laquelle M. Walthon n'avait attaché aucune importance.

Il était minuit, et le banquier ne rentrait point. Enfin Élisa, dont l'inquiétude allait toujours croissante, se laissa machinalement conduire dans sa chambre, et se mit au lit en versant un torrent de larmes : mais elle ne dormit point de toute la nuit ; ou si par

moment son œil lourd venait à se fermer, des rêves affreux la glaçaient tout-à-coup. Alors elle se dressait blanche, effarée, sur son séant, et croyait apercevoir le fantôme d'Henri se pencher sur elle pour l'entraîner dans la tombe.

Sophie, voyant le trouble et l'agitation de sa maîtresse, ne l'avait point voulu quitter; elle avait passé la nuit dans un fauteuil près d'Élisa.

Le lendemain, quand le jour commençait à peine, un violent coup de marteau se fit entendre à la porte : c'était M. Walthon qui rentrait. Ses joues étaient pâles, ses sourcils contractés; un air de souffrance indéfinissable apparaissait dans toute sa physionomie; son front était plus que jamais chargé de plis et de rides, et dans l'espace d'une seule nuit, il semblait avoir vieilli de plusieurs années. A l'humidité

de ses vêtemens trempés de pluie, à sa chaussure tachée de boue, on pouvait aisément deviner qu'il avait passé dehors une grande partie de la nuit.

Son visage était si farouche, que ses domestiques n'osèrent lui adresser la parole pour s'informer s'il était malade. Il traversa les appartemens sans prononcer un seul mot, se dirigea vers la chambre de sa femme; puis, après avoir hésité quelque temps, il ouvrit brusquement la porte et entra.

Sophie laissa échapper une exclamation de surprise, et madame Walthon qui, depuis quelques momens, commençait à s'assoupir de lassitude, rouvrit les yeux toute effarée, en se levant à moitié sur une main.

M. Walthon était près d'elle, et la regardait sans rien dire. La figure du banquier avait une expression de tristesse et de pitié

profonde ; l'égarement sauvage, qui régnait tout à l'heure dans ses yeux, avait disparu comme par magie ; ses lèvres avaient perdu leur sourire amer et caustique; il secouait la tête en regardant Élisa avec tendresse.

—C'est vous, Monsieur, dit-elle éperdue. Oh! je vous attendais!...

— Pauvre chère Élisa! répondit M. Walthon en lui prenant les mains. Quelle nuit affreuse vous avez encore passée là!...

— Oh! oui, bien affreuse! mais c'est vous, Monsieur, c'est vous qui me l'avez faite, cette horrible nuit!... Dites, pourquoi m'avoir laissée dans une incertitude plus cruelle cent fois que la mort?... Parlez, je veux tout vous dire...mais je suis innocente, oh! je vous le jure!...

— Pauvre femme! murmura M. Walthon en se tournant vers Sophie. Encore

le délire ! Vite qu'on aille chercher le médecin !...

Et ces paroles étaient dites à voix basse, mais cependant d'une manière assez intelligible pour qu'Élisa pût les entendre.

— Était-ce un rêve ?... pensa-t-elle, me suis-je trompée ?...

— Que disiez-vous tout à l'heure, pauvre chère amie? reprit M. Walthon avec un soupir. Qui vous reproche la moindre chose ?... Vous parlez de votre innocence... mais est-il personne au monde qui puisse la mettre en doute !... Vous êtes la pureté, la candeur même ! vous êtes un ange !... Et n'ayez aucune crainte, mon Élisa, Dieu ne serait pas juste, s'il ne vous gardait la récompense que vous méritez... Oui, mon ange, vous l'aurez cette récompense, vous l'aurez tout entière !...

Puis il prenait les mains d'Élisa et les baisait ardemment.

— J'étais folle... pensait-elle, oui, c'était comme toujours, un accès de démence... Il m'a parlé d'Henri, peut-être... mais sans intention : seulement par hasard...

— Tout ce que je vous demande, pauvre chère petite, continua M. Walthon d'une voix caressante, c'est d'être plus sage, plus raisonnable; de ne pas vous abandonner ainsi à toutes les chimères de votre imagination volcanique ! tenez, c'est là ce qui vous rend malade. Je ne sais quel mauvais roman vous avez lu; mais vous avez toujours dans l'esprit des scènes de meurtre, de vengeance... Et puis vous avez constamment à la bouche le nom d'Henri... Cet Henri est, je présume, un personnage fantastique... car je ne peux croire que vous pensiez de la sorte à M. Henri de Cormon, assez mir-

ce héros, qui n'a pas eu le courage de se faire tuer les armes à la main, et qui s'est laissé prendre et juger, comme un imbécile! Vous sentez bien que je ne suis pas jaloux... fi donc! quoi de plus ridicule?... Les Othello ne sont bons qu'au théâtre... Allons, je me retire, dormez un peu..... vous avez grand besoin de repos : moi, d'abord, je désire infiniment que vous repreniez toutes vos forces. Je vous ménage une très agréable surprise... mais, je vous en préviens, je la retarderai si vous n'êtes pas à même d'en jouir... Car c'est une surprise si incroyablement surprenante, qu'elle serait capable de vous tuer de joie, si vous n'étiez pas complètement remise et dans un état de santé parfaite.

M. Walthon pressa de nouveau contre ses lèvres les mains d'Élisa, et sortit en marchant sur la pointe du pied avec une

extrême précaution, comme fait une mère dans la chambre de sa fille malade.

Après ce qui venait d'avoir lieu, Élisa ne pouvait plus conserver de crainte, au sujet de la conversation bizarre et sans doute mal comprise, qu'elle avait eue la veille avec son mari.

En effet, depuis la terrible scène nocturne où le coup de pistolet s'était fait entendre, Élisa, plus que jamais impressionnable, voyait tout sous des couleurs sombres. Cette fâcheuse disposition morale provenait, à n'en pas douter, de l'ébranlement des nerfs et du cerveau : Élisa le savait elle-même. Aussi commença-t-elle à se défier de ses observations, qui exagéraient toutes choses, et qui probablement émanaient d'un esprit malade et bouleversé! En outre, la conscience d'Élisa n'était point tranquille : bien que la pauvre femme n'eût

pas sans doute de grands reproches à se faire, cependant elle s'accusait d'ingratitude et de mensonge envers son mari; car jamais encore elle ne lui avait révélé les entrevues mystérieuses qu'elle avait eues plusieurs fois, depuis son mariage, avec Henri de Cormon.

Après avoir réfléchi long-temps, Élisa finit par retrouver du calme ; bientôt même elle crut avoir la certitude que son mari ne soupçonnait rien, et que les craintes, qu'elle avait eues d'abord, étaient vaines et chimériques.

Mais la malheureuse Élisa, dans sa folle confiance, ne songeait guère au sort qui l'attendait: des événemens sombres et fatals devaient lui révéler bientôt qu'elle ne s'était point trompée dans ses premières alarmes, et que même alors elle n'avait entrevu qu'une partie de la vérité.

IX

Trois mois environ s'étaient écoulés depuis l'arrestation d'Henri. Malgré les nombreux interrogatoires qu'on lui faisait subir, il n'en persistait pas moins à jouer le rôle qu'il avait cru devoir prendre. Comme il parlait anglais avec beaucoup d'élégance et sans le moindre accent, rien

n'avait pu faire deviner encore qu'il fût étranger. D'ailleurs, il ne répondait à toutes les questions des magistrats que d'une manière évasive : il continuait à dire que son seul et vrai nom était John Durham ; mais il ne voulait pas faire connaître où demeurait sa famille.

— Mes parens, disait-il, sont pauvres, mais honnêtes, et je ne veux pas les déshonorer. Je mourrai, puisque j'ai mérité la mort !..... Peut-être, je l'espère du moins, n'apprendront-ils jamais mon supplice.

Cependant les interrogatoires devenaient chaque jour plus pressans. On voulait savoir de lui s'il avait des complices : car on ne pouvait aisément présumer que, seul et sans la moindre assistance, il eût osé entreprendre un vol si téméraire et si difficile. Mais jusqu'alors on n'avait pu tirer de lui aucun aveu, aucune lumière, et tout ce

crime paraissait enveloppé d'un mystère étrange, impénétrable.

Plusieurs fois, le prévenu avait été confronté avec M. Walthon : alors seulement, Henri, dont la contenance était presque toujours calme, impassible, Henri ne pouvait se défendre d'un léger tressaillement à l'aspect du banquier. Mais presque aussitôt son visage redevenait tranquille et froid ; néanmoins, ses joues demeuraient pâles, et l'on pouvait remarquer que ses regards évitaient ceux de M. Walthon.

La procès continuait à s'instruire; mais la présence de Max Blower était indispensable, et sans lui on ne pouvait commencer les débats. M. Walthon aurait donné la moitié de sa fortune pour que Max ne parût point dans cette affaire; il avait cherché mille excuses, inventé mille prétextes.

Tout fut inutile, et Blower dut revenir à Bristol.

En Angleterre, les assises se tiennent tous les trois mois dans les comtés, et toutes les six semaines dans la capitale. A chaque assise, le shériff, magistrat qui préside les cours de justice, forme un jury qui doit être composé de douze personnes au moins, toutes choisies parmi les plus notables de l'endroit.

Si, dans un procès de vol ou d'assassinat, la loi prononce la peine de mort, le juge demande au criminel s'il invoque le bénéfice de clergie (c'est-à-dire s'il est membre du clergé, et décline la juridiction séculière) : dans ce cas la peine de mort est commuée en celle de la déportation à Botany-Bay. Mais lorsque le condamné ne peut réclamer ce droit de clergie, il est amené solennellement devant le juge, qui

lui fait lecture de la sentence capitale, que termine cette effrayante formule : « La loi veut que vous retourniez à la prison d'où vous sortez, et que de là vous soyez conduit sur la place d'exécution, où vous serez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive, et je prie Dieu qu'il ait pitié de votre âme. »

Le shériff est chargé de l'exécution.

On accorde presque toujours au criminel un sursis de quelques semaines, à moins qu'il ne soit condamné pour assassinat. Pendant cet intervalle, il peut invoquer la clémence royale et demander sa grâce; mais au bout de six semaines au plus, si le recours en grâce est rejeté, le patient est conduit sur un tombereau à la place de l'exécution. Ce tombereau s'arrête sous le gibet; puis, quand le malheureux a la corde au cou, soudain l'exécuteur fouette son cheval, et la voiture se dérobe vive-

ment sous les pieds du criminel, qui reste suspendu en l'air et tournoyant. Quelquefois les amis du patient, qui environnent la potence, viennent charitablement le tirer par les pieds pour abréger son supplice; ensuite ils rachètent le corps au bourreau. Mais, si la générosité de la famille se borne à tirer les jambes du condamné, ou bien s'il est sans parens, sans amis, alors c'est à l'exécuteur qu'appartient le cadavre : il le vend aux chirurgiens pour être disséqué.

Toutes ces formes de procédure criminelle avaient quelque chose d'effrayant, sans doute, mais Henri n'en était pas épouvanté : depuis long-temps il avait fait avec courage le sacrifice de sa vie; et d'ailleurs, que perdait-il en mourant? L'existence n'était plus qu'un fardeau pour lui, qu'un long enchaînement de souffrances! Quoique bien jeune encore, il savait déjà le néant des

choses humaines, il savait combien peu de jours heureux nous attendent, et combien de jours tristes et chargés de malheur! Maintenant, d'ailleurs, rien ne l'engageait à vivre: le monde n'était plus désormais à ses yeux qu'un désert, qu'un promontoire stérile et nu, déchiré par la tempête. Certes, il aurait pu goûter autrefois sur la terre toutes ces joies ineffables qu'on ne trouve que dans le ciel: mais alors Élisa n'était point mariée, elle était libre, elle l'aimait!... c'était à lui seul qu'elle appartenait de cœur et d'âme. Quelle félicité pure et sans nuage! quel charmant avenir! Quelles promesses de bonheur! Hélas! tout s'était pour jamais évanoui! Plus rien que l'isolement et le désespoir, la prison, la honte et l'échafaud!..

Mais, par momens, Henri éprouvait comme des remords; il s'adressait d'amers reproches, et se demandait s'il avait bien

le droit de mourir, de mourir dans l'opprobre!.. Lui qu'un trépas si glorieux aurait pu rendre illustre et cher aux Vendéens, il allait périr obscurément, loin de sa patrie, comme un misérable assassin, tandis qu'il aurait pu tomber comme un héros, tomber comme un Larochejaquelin !

Mais une idée bien plus poignante encore venait torturer le malheureux jeune homme : il pensait à son vieux père qu'il ne verrait plus, à Frédéric, ce frère aîné qui avait toujours été pour lui si plein de tendresse et d'affection ! Que diraient-ils l'un et l'autre, le vieux gentilhomme et son fils ? ne maudiraient-ils pas la mémoire d'Henri, quand ils sauraient qu'il était mort sur un échafaud, déshonoré, flétri !... Car Dieu seul pouvait lire dans son âme, Dieu seul pouvait lui rendre justice et connaître son dévouement.

Cependant chaque jour Henri avait à subir de nouveaux interrogatoires : plusieurs fois même on avait amené devant lui Michel Blanding ; mais de cette confrontation ne jaillissait aucune lumière, et tout demeurait dans les ténèbres. Michel Blanding n'avait point recouvré la raison ; sa mémoire était complètement éteinte ; il ne reconnaissait personne, et ses grands yeux, ternes, sans regard, étaient ceux d'un idiot ; sa langue même pouvait à peine articuler quelques paroles rauques et bizarres : encore les mots n'arrivaient-ils à ses lèvres que défigurés et presque inintelligibles. Il en était de Michel comme de ces malheureux frappés d'apoplexie, qui n'ont pas eu le bonheur de mourir, et dont l'intelligence seule a fait naufrage dans ce bouleversement moral et physique. Seulement, dans ce dernier cas,

l'homme dont le cerveau a ressenti l'atteinte de l'apoplexie, parvient encore, de temps à autre, à ressaisir quelques idées, quelques lambeaux de mémoire. Sa langue est inerte et paralysée : mais, s'il ne peut retrouver le souvenir des mots, s'il ne peut les articuler, au moins la vue des objets présens réveille-t-elle dans son esprit quelque impression fugitive, quelque vague rayon d'intelligence. Quant à Michel, il restait plongé dans une torpeur, dans un abrutissement profond : la vue des objets les plus étranges, les bruits les plus éclatans ne produisaient dans tout son être aucune secousse, aucune sensation extérieure.

On attendait d'un jour à l'autre l'arrivée de Max Blower. Il n'avait pu se mettre en route à cause d'une fièvre violente qui le retenait au lit depuis trois semaines; sa

vie même avait couru quelque danger, et les médecins, consultés sur l'état du malade, répondirent long-temps qu'il ne pouvait changer de place encore, sans compromettre son existence. En outre, on devait lui épargner toute émotion trop forte, et ne pas éveiller trop tôt dans sa mémoire des idées lugubres, qui pouvaient déterminer une congestion cérébrale et l'emporter en quelques heures.

La maladie de Blower fut donc cause que le procès fut retardé.

Pendant ce temps-là, madame Walthon, qui n'avait aucune connaissance de ce qui se passait, bien que faible et souffrante encore, reprenait chaque jour à la vie. La maison qu'elle habitait depuis quelque temps était beaucoup mieux située que la première, et dans un air plus pur. Élisa n'avait plus, comme dans l'autre habitation, toujours devant les

yeux de noires murailles, une cour humide, avec un horizon de quelques toises, chargé de vapeurs et de fumée. Comme les objets extérieurs influent beaucoup sur nos dispositions morales, et qu'il n'est point de tristesse amère et de sombres pensées que le temps et les distractions ne parviennent à éclaircir, Élisa, qui prenait une sorte d'intérêt vague et machinal au mouvement du port et de la ville, qu'elle apercevait de sa fenêtre, Élisa commençait à perdre le souvenir de la nuit fatale signalée par un assassinat. Peu à peu ses craintes s'affaiblissaient : elle était sûre maintenant que M. Walthon ne savait rien du voyage d'Henri à Bristol, et de son départ pour l'Amérique. Elle seule avait exagéré des choses toutes simples et sans importance ; elle seule avait donné une signification terrible à des paroles fort inno-

centes et qui n'enfermaient aucune arrière-pensée.

D'ailleurs, M. Walthon semblait, comme à l'ordinaire, tendre et complaisant pour sa femme. Il avait bien, de fois à autre, quelques sombres et rêveuses préoccupations, qui imprimaient à ses regards, comme au sourire de ses lèvres, quelque chose de menaçant et de fatal; mais ces distractions lugubres n'étaient pas de longue durée : un mot doux et caressant d'Élisa, une légère pression de main, un bienveillant reproche, suffisaient pour tirer M. Walthon de ses pensées funèbres, et rendre à sa physionomie une expression de calme et de tendresse. Aussi les cruelles angoisses d'Élisa, ses terreurs glaçantes, avaient-elles fait place à une mélancolie douce et tranquille, dont, seule au monde, elle savait la cause et le mystère. Cependant, jamais

Élisa n'avait osé prononcer devant son mari le nom d'Henri de Cormon ; elle évitait même de parler de la France et de l'insurrection carliste qui agitait toujours la Vendée. Toutes ses journées se passaient en lectures, ou bien, assise devant son piano, elle chantait comme autrefois à Nantes, tandis que son mari, placé à quelque distance, paraissait l'écouter dans une bienheureuse extase. Mais la musique et les airs qu'elle chantait avaient presque toujours une expression triste et rêveuse : c'étaient les mêmes qu'Henri avait chantés quelquefois avec elle.

— Vous avez la voix d'un ange ! lui dit un jour M. Walthon d'un accent qui la troubla. Mais je ne sais pas, en vérité, pourquoi vous choisissez toujours les duos !... malgré tout l'art et toute l'expression possible, vous ne rendez pas complètement l'es-

prit du morceau; il faudrait qu'une magnifique voix de basse se mariât à la vôtre... Mais, j'y pense, vous ne chantiez pas seule à Nantes... Comment nommez-vous donc la personne qui vous accompagnait souvent?

Élisa, frappée au cœur, devint pâle comme la mort.

— Rappelez-moi donc, je vous prie, son nom... continua le banquier. Oui... c'était un jeune homme, assez aimable même, à ce qu'on m'a dit... Comment diable se nomme-t-il?... En vérité, c'est déplorable, je n'ai plus de mémoire...

— Je cherche, monsieur... balbutia-t-elle d'une voix altérée. Je ne sais pas qui vous voulez dire...

— Ah! vous ne savez pas!... Cherchez toujours... cherchez bien!...

— En effet, reprit-elle avec embarras, je me souviens que mon père invitait quel-

ques personnes... il s'en trouvait parmi elles plusieurs qui faisaient un peu de musique.

— Un peu de musique! dites-vous... vous avez donc aussi perdu la mémoire... Pourtant, moi, je me rappelle que du matin au soir vous étiez à votre piano ; vous chantiez, m'a-t-on dit, avec une âme, avec une expression ravissante! Mais alors vous ne chantiez pas seule... je vous répète qu'on vous accompagnait... Oui, un jeune homme. . une espèce de noble, je crois... du reste, un excellent garçon. Il n'avait qu'un défaut, celui d'être aristocrate et de s'imaginer que toutes les jeunes filles étaient folles de lui, à cause de son nom, de ses titres, de son vieux pigeonnier en ruines... Mais attendez, avec un peu de patience nous allons retrouver notre homme. C'est un nom qui n'a rien de très merveilleux; un nom comme tous les au-

tres... D'abord il s'appelle Henri, de même que son prince légitime... oui, c'est bien cela, Henri...

Élisa ne put s'empêcher de tressaillir convulsivement. Elle regarda son mari tremblante et froide; mais rien n'était changé dans la physionomie de M. Walthon : pas un muscle, pas un pli du visage, pas la moindre contraction des sourcils ou des lèvres, qui révélât quelque trouble intérieur, quelques mouvemens de sourde colère ou d'ironie.

— Mais ce n'est pas tout, poursuivit le banquier, il faut maintenant déterrer l'autre nom, le nom féodal, le nom historique... Voyons un peu, comment diable se termine-t-il?... Ah! j'y suis! c'est quelque chose comme Bourmont... Barmont... Pardieu! je n'y suis pas encore! j'ai toujours bien rattrapé la désinence, mais je ne suis qu'à

la moitié du chemin... Allons, décidément votre mémoire ne vient pas à mon aide?...

Élisa était au supplice, les idées les plus noires et les plus désespérantes se heurtaient dans sa tête; son cœur était dévoré d'angoisses; une sueur glacée mouillait ses tempes.

Cependant elle s'efforçait de cacher toutes les tortures de son âme; elle affectait une contenance calme et indifférente, mais ce qu'elle souffrait est impossible à rendre. Le malheureux qu'on déchire, et qui sent es tenailles ardentes mordre sa chair, n'éprouve pas de plus épouvantables tourmens.

Elle frissonnait encore, silencieuse et terrifiée, quand la porte s'ouvrit, et le domestique annonça M. Frédéric de Cormon.

X

M. Walthon était bien loin de s'attendre à une pareille visite; aussi tout son air de calme et d'impassibilité l'abandonna-t-il à l'instant même. Il ne savait pas qu'Henri de Cormon eût un frère, et ce nom venait de réveiller en lui une foule d'idées haineuses et poignantes; toute sa colère, comprimée

tout à l'heure au fond de l'âme, éclata brusquement au dehors. D'abord, il avait cru entendre nommer Henri de Cormon ; mais la personne qui venait d'entrer, c'était bien la première fois qu'il la voyait. Frédéric avait quelques années de plus que son frère, et ces quelques années avaient suffi pour creuser son visage et le sillonner de rides précoces : il était jeune encore pourtant ; mais les chagrins, les soucis, les fatigues avaient déjà chargé de plis son front, qui paraissait enveloppé d'une grande tristesse.

— Pardon, Monsieur, dit-il en saluant le banquier, pardon si j'ose me présenter devant vous sans avoir l'honneur de vous connaître, mais quand vous saurez le motif de ma visite, vous me pardonnerez, j'espère...

— En effet, monsieur, répondit le ban-

quier avec un ton de politesse froide et cérémonieuse, votre visite a lieu de me surprendre... mais de la part d'un homme comme vous, elle n'a rien qui demande excuse. Je vous le répète, Monsieur, votre présence m'honore, et si vous avez quelque service à réclamer de moi, je serais très enchanté de pouvoir vous le rendre...Veuillez donc vous asseoir, Monsieur, je vous en prie.

Frédéric salua M. Walthon avant de s'asseoir, et le silence régna quelques instans.

Élisa était dans une angoisse qu'on ne peut concevoir : elle avait plusieurs fois entendu parler de Frédéric, mais elle ne l'avait jamais vu, et, dans les circonstances présentes, une telle visite avait de quoi la surprendre au dernier point.

—Je sais, Monsieur, reprit Frédéric d'une voix grave et pleine de mélancolie, je sais

que madame Walthon a vu souvent mon frère, lorsqu'elle était à Nantes; et comme c'est justement au sujet de mon pauvre frère Henri, que je me suis permis de vous faire cette visite, vous trouverez ma démarche toute naturelle, Monsieur, j'en suis sûr... Vous comprendrez les angoisses d'un frère qui cherche son frère, avec des motifs de crainte, hélas! trop légitimes...

— Croyez, Monsieur, répondit M. Walthon, que je suis prêt à faire tout ce qui dépendra de moi pour dissiper vos inquiétudes : car, d'après ce que je crois entendre, le sort d'un frère vous inspire quelques alarmes.... Malheureusement je n'ai point l'honneur de connaître M. votre frère, c'est la première fois qu'on me parle de lui...

— Cela m'étonne, monsieur, répliqua Frédéric; car mon frère Henri était fort lié avec M. Wood, avec le père de madame

Walthon. Je sais même tout l'intérêt, toute l'affection sincère que mon pauvre Henri portait à la famille de M. Wood. Il ne se passait presque point de jours qu'Henri n'allât rendre visite à M. votre cousin : car je sais les liens de parenté qui vous unissent vous et M. Wood.

— En effet, Monsieur, nous sommes parens, répondit le banquier avec sécheresse. Mais, de grâce, ayez la complaisance de vous expliquer... Si je vous ai bien compris jusqu'à ce moment, vous êtes inquiet sur le sort de votre frère ; vous le cherchez partout, et c'est à moi que vous vous adressez pour avoir des renseignemens... A moi ou à madame, car c'est véritablement la même chose.

— Pardon, Monsieur, poursuivit Frédéric avec une dignité froide et grave ; je me suis probablement assez mal expliqué tout-à-

l'heure : vous ne m'avez pas compris sans doute. Je vais donc vous dire ce qui m'amène à Bristol : vous savez, ou vous ne savez pas, que nous avons eu le malheur, mon frère et moi, d'être faits prisonniers en Vendée ; Dieu merci ! notre conscience ne nous reproche rien... Nous avons agi comme des sujets loyaux, comme de braves soldats... Mais, enfin, le sort de la guerre n'a pas été pour nous : après avoir bien longtemps combattu, nous avons cédé au nombre, on nous a pris les armes à la main ; notre jugement ne s'est point fait attendre, et nous avons été condamnés tous deux à la déportation. Néanmoins, nous sommes parvenus tous deux à nous échapper ; nous avons gagné Londres où notre père se trouvait déjà. Enfin nous vivions tous les trois ensemble, espérant des temps meilleurs ; mais Henri, mon pauvre frère, avait bien

d'autres idées qui l'entraînaient loin de nous..... Il partit, prétextant un besoin de voyage, un besoin de distraction : ce départ fut bien contre notre volonté, Monsieur!.. Mon père s'y opposa de tout son pouvoir; mais il fallut céder! Henri nous quitta. C'était l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse qu'il voulait parcourir, disait-il. Pendant quelques mois, nous attendîmes en vain de ses nouvelles, il n'écrivit point. Ce jeune homme est bien la grandeur, la générosité même : il adore son père, il a pour moi une affection sans bornes; mais c'est une âme romanesque et ardente!... Les plus folles idées s'emparent de lui et l'entraînent : rien alors ne peut l'arrêter. Vous dire que, pendant quelques mois, nous fûmes dans une mortelle inquiétude, c'est inutile, Monsieur, et vous comprendrez facilement les alarmes d'un père et d'un

frère. Néanmoins, d'un instant à l'autre, nous attendions le retour d'Henri : la saison était mauvaise et contraire aux voyages. Les jours s'écoulent : rien, pas de lettre, pas de nouvelles. Enfin, un de nos amis, un Français, proscrit comme nous, vient nous rendre visite ; et son premier mot, c'est pour nous dire qu'il a cru voir Henri à Bristol, mais pâle, amaigri, changé comme s'il relevait d'une maladie dangereuse : un incident, je ne sais plus lequel, avait empêché cette personne d'aborder mon frère et de s'en faire reconnaître. Enfin, monsieur, tout cela nous paraissait si extraordinaire que nous commencions à croire que notre compatriote n'avait point vu Henri, et qu'une ressemblance étrange l'avait trompé, quand nous reçumes une lettre : elle était de mon frère.

— Et que vous disait-elle?.. interrompit

le banquier avec un mouvement de curiosité fébrile.

Pendant ce temps-là, madame Walthon demeurait en proie à des alternatives de crainte et d'espérance, qui lui faisaient bondir le cœur.

— Cette lettre, poursuivit Frédéric en secouant la tête avec douleur, cette lettre respirait une inconcevable tristesse. Elle était vague, obscure et mystérieuse ; l'âme d'Henri s'y reflétait tout entière!... Mais il y avait je ne sais quoi dans son langage de triste et de navrant, qui laissait pressentir un grand malheur. Henri nous disait qu'il n'était pas heureux, que des raisons bien fortes l'obligeaient à fuir l'Europe pour quelques années. Il ne pouvait pas encore s'expliquer avec toute franchise, écrivait-il ; mais nous devions le plaindre sans l'accuser. En même temps, il demandait pardon à son

père, il me suppliait, moi, de ne point l'oublier; puis il nous disait que sa résolution était irrévocablement prise : qu'il allait partir pour la Nouvelle-Orléans, que son passage était retenu à bord d'un navire, et que Dieu seul pouvait savoir pour combien de temps il partait..... Cette lettre était timbrée de Bristol. Je n'avais plus l'espérance d'embrasser mon frère avant son départ! N'importe, je me mis en route, je voulais recueillir au moins quelques renseignemens sur mon pauvre Henri. Mais il me fut impossible de rien apprendre : personne ne s'était embarqué sous le nom d'Henri de Cormon. Je cherchai, je questionnai partout. Enfin je fus obligé de retourner à Londres sans avoir obtenu aucune explication. Je pensai qu'Henri s'était embarqué dans un autre port : je courus, je m'informai en mille endroits de ce qu'il avait pu deve-

nir ; mais toujours inutilement. Je me suis rappelé enfin que vous demeuriez à Bristol!.. J'arrive..... et je vous supplie en grâce de venir à mon aide, de me dire si vous avez entendu parler de mon malheureux frère!... car je suis dans une anxiété mortelle ! Je tremble, et les plus affreux malheurs, parfois je les redoute !...

— Je vous répète, Monsieur, que je vous plains de toute mon âme ! répondit M. Walthon avec un air de pitié profonde ; mais il m'est impossible de vous fournir la moindre lumière ! Depuis que je suis à Bristol, je n'ai jamais entendu parler de M. Henri de Cormon... En effet, ce nom me revient ; je crois que M. Wood m'a parlé plusieurs fois de ce jeune homme... Mais, répondez vous-même, Élisa, continua-t-il en se tournant vers sa femme, dont il étudiait la physionomie altérée. Si

vous savez quelque chose au sujet de M. Henri, parlez, je vous en conjure.... car, je l'avoue, la douleur de Monsieur me fait mal, et je me mets bien facilement à la place d'un père qui tremble pour les jours de son fils...

Élisa n'osait dire une parole ; elle avait pourtant la vérité sur les lèvres. Avec un mot, elle aurait pu tirer d'inquiétude le frère d'un homme qu'elle adorait ; mais ce mot l'aurait perdue sans ressources : M. Walthon l'observait de tous ses regards. Il venait de lui prendre une main dans ses mains caressantes ; mais cette caresse avait je ne sais quoi de faux et de cruel, comme celle d'un tigre qui joue avec sa proie avant de la dévorer.

— Ainsi, Madame, reprit Frédéric d'une voix douloureusement vibrante, vous ne pouvez rien me dire?... Il faut donc que je

m'en retourne comme je suis venu, la mort dans l'âme!... il faut donc que j'aille navrer le cœur de mon pauvre père, qui demande son fils, et qui pleure!..... Oh! c'est bien horrible!... Pardonnez-moi, je vous en conjure... vous croyez que je n'ai pas de courage, parce que moi aussi, je pleure comme un enfant... Mais vous ne savez pas combien j'ai souffert... ma constance est à bout!.... Monsieur, je suis d'une vieille famille, où le dévouement aux Bourbons est chose héréditaire; mais, je le sens, je suis faible, je ne suis pas à la hauteur de mon rôle!... Il y a quelqu'un, Monsieur, que j'aime encore plus que mon roi légitime, j'en conviens. C'est mon père, c'est mon frère Henri!...

Frédéric se leva tout en larmes, et, saluant madame Walthon et son mari, il se dirigea vers la porte.

M. Walthon, dont la contenance était grave et triste, le salua sans prononcer une parole, et se mit en devoir de l'accompagner jusqu'à la porte du salon.

Élisa était prête à sangloter; son cœur, tout gonflé de soupirs et de larmes, battait plus fort dans sa poitrine: elle se leva aussi pour saluer Frédéric de Cormon; mais elle était si faible, si émue, que ses genoux ployèrent et qu'elle retomba dans son fauteuil.

Fredéric sortit avec le banquier. A peine Élisa fut-elle seule, que, malgré sa faiblesse, elle retourna précipitamment dans sa chambre : sa résolution était prise, et, sans perdre une minute, elle songeait à l'exécuter.

Êlisa venait de saisir une plume; elle écrivait déjà quand sa porte s'ouvrit, et M. Walthon parut.

— Ce pauvre gentilhomme ! dit le banquier en secouant la tête d'un air fort ému, en vérité, je le plains de toute mon âme... sa position est affreuse !... Mais, dites-moi donc, Élisa, l'arrivée de ce monsieur n'a pas eu l'air de vous surprendre... Cependant la coïncidence est fort extraordinaire...,. Vous savez bien, ce jeune homme dont je vous parlais tout à l'heure ; oui, celui qui chantait avec vous à Nantes... eh bien ! c'est le frère de M. Frédéric, c'est Henri de Cormon...

Élisa faisait tout son possible pour ne pas laisser voir le trouble profond de son âme ; mais elle avait beau faire, un tremblement nerveux agitait ses membres, et ses joues étaient d'une pâleur mortelle.

— Ah ça ! dites-moi donc, chère belle, que peut-il être devenu, ce M. Henri de Cormon ?.... C'est fort bizarre.... mais

voilà comme ils sont tous, ces Français ! ils sont d'un romanesque !... A peine sortis du collége, ils font déjà les Werther, les héros, les Don-Quichotte !... N'est-ce pas vraiment pitoyable, un bambin qui veut révolutionner toute la France !... Mais, où diantre est-il ?... je donnerais beaucoup pour le savoir, car, véritablement, son frère aîné, M. Frédéric, m'intéresse beaucoup... Adieu, mon Élisa, je suis obligé de sortir : aujourd'hui j'ai plusieurs affaires très importantes qui me retiendront sans doute assez tard.

Puis il quitta la chambre. Madame Walthon attendait ce moment avec impatience : à peine eut-il refermé la porte, qu'elle prit une plume et se hâta d'écrire.

Le soir même, Frédéric de Cormon, qui avait laissé son adresse dans l'espérance qu'on pourrait peut-être, avant son départ,

lui fournir quelques renseignemens, Frédéric de Cormon reçut une lettre sans signature et d'une main inconnue. On lui disait qu'il pouvait être sans inquiétude au sujet de son frère ; qu'Henri s'était embarqué dernièrement à Bristol sur un navire en destination pour la Nouvelle-Orléans : cependant on ne pouvait lui apprendre combien de temps devait durer l'absence de son frère ; mais le jour du départ et le nom du vaisseau étaient fort exactement indiqués. On suppliait Frédéric de ne faire aucune perquisition pour savoir d'où lui venait cette lettre : une personne qui prenait le plus grand intérêt à la famille du vicomte de Cormon avait écrit ces lignes, afin d'apaiser l'inquiétude d'un père et d'un frère justement alarmés.

Frédéric, en lisant cette lettre, fut saisi

d'une joie extrême , et sur-le-champ il écrivit au vicomte de Cormon ce qu'il venait d'apprendre.

XI

Élisa ne s'était point trompée dans ses premières craintes : M. Walthon savait tout ; il avait tout appris d'une manière irrécusable. C'était pendant la maladie d'Élisa, quand des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres, au milieu du délire, c'était alors que M. Walthon avait découvert que ce John Durham était Henri de

Cormon. Une foule de circonstances avaient dû sans doute lui faire déjà soupçonner la vérité, mais il ne pouvait la connaître avec une entière certitude. C'est pourquoi, profitant de la situation d'Élisa, il avait trouvé le moyen, avec d'insidieuses paroles, de la faire parler sur tout ce qui la concernait; et la malheureuse femme, dans les transports d'une fièvre ardente, avait trahi les secrets de son cœur et cette profonde passion qu'elle y tenait renfermée depuis si long-temps.

En apprenant ces mystères, M. Walthon avait senti bouillonner dans ses veines une fureur indicible. Maintenant il n'en pouvait plus douter, sa femme aimait un autre homme : elle n'avait jamais eu pour lui-même qu'un sentiment de répulsion et de haine.

— Oh! les femmes, s'était-il écrié sour-

dement, elles sont donc toutes fourbes, perfides, adultères!..... il n'y a donc pas d'exception!... Élisa, que j'avais crue si pure, si candide et si noble... elle est comme les autres... elle me trahit, me trompe!... Oh! je me vengerai, mais, cette fois, d'une manière affreuse!... Ce n'est pas le duel, non, ce n'est pas le duel que je chargerai de ma vengeance... La mort que l'on donne en duel à son ennemi, n'a rien de flétrissant.... et je veux qu'il soit déshonoré!... Je veux lui rendre non-seulement douleur pour douleur, mais opprobre pour opprobre, flétrissure pour flétrissure!...

M. Walthon attendait avec une brûlante impatience le jour qui devait à la fois le venger de sa femme et d'Henri.

Cependant le retour de Max Blower pouvait compromettre le succès de la ténébreuse machination que M. Walthon avait

conçue. A tout prix il fallait écarter Blower ! Aussi le banquier écrivait-il lettre sur lettre à ce jeune homme, en le chargeant sans cesse de nouvelles missions financières. Il est vrai que Max n'était pas remis encore de sa maladie, et qu'il était beaucoup trop faible pour s'exposer aux fatigues du voyage : les médecins même déclaraient qu'un retard de quelques semaines était absolument nécessaire. Mais, comme la présence d'un témoin si important dans le procès était chose essentielle ; comme les débats ne pouvaient s'ouvrir avant l'arrivée de Blower, M. Walthon vit bien que rien au monde ne pourrait empêcher la confrontation de Max et d'Henri. Il attendit donc avec une poignante inquiétude la présence d'un témoin déjà bourrelé de remords, et qui, par un seul geste imprudent, pouvait faire avorter une vengeance

ourdie avec tant de peine et de fatigue.

Cependant Frédéric, éclairé par l'avis anonyme, avait parcouru toute la ville pour chercher des informations; mais tous les renseignemens qu'il avait pris à la douane étaient demeurés sans résultat. Aucun Français, nommé Henri de Cormon, ne s'était embarqué à Bristol pour la Nouvelle-Orléans.

Alors Frédéric, plus désespéré de toute l'espérance qu'il avait eue, avait continué partout ses vaines recherches. En proie à de mortelles angoisses, il ne savait où diriger ses investigations; il n'osait écrire à son père, car, après les nouvelles si rassurantes qu'il avait données, n'était-ce point frapper le vieillard du coup de la mort! Que lui dire? Henri n'était connu de personne à Bristol, personne ne l'y avait vu;

la destinée du pauvre jeune homme restait enveloppée d'un sombre mystère, qui devait cacher sans doute quelque chose de bien fatal.

Mais Frédéric, loin de se décourager, fit de plus actives perquisitions. Enfin, à force de temps et de fatigue, il se crut sur la trace de son frère. Il apprit qu'un étranger, un Français, sans doute, qui se faisait nommer John Durham, avait demeuré quelques mois à Bristol, hôtel *du Cygne,* et qu'il était parti brusquement sans avertir personne et sans dire où il allait. Puis, bientôt après, Frédéric de Cormon vint à savoir qu'un John Durham, prévenu de vol et d'assassinat, attendait son jugement, qui devait avoir lieu aux prochaines assises. D'abord cette nouvelle ne produisit qu'une très faible impression sur l'esprit de Fré-

déric, car ce voleur, cet assassin, quel rapport pouvait-il avoir avec Henri de Cormon, avec le fils d'un noble et vieux gentilhomme, dont l'écusson était pur et sans tache? Suivant toute apparence, Henri, qui voulait se cacher sous un faux nom, avait pris au hasard le premier qui s'était offert à sa mémoire. Ce nom de Durham n'est pas rare en Angleterre; et, malgré le prénom de *John*, il était fort probable qu'Henri n'avait rien de commun avec un pareil personnage. Néanmoins Frédéric voulut éclaircir la chose : il demanda quelques détails relativement au crime qui avait fait arrêter ce John Durham. Et quel fut son étonnement, sa profonde terreur, quand il apprit que la tentative de vol avait eu lieu chez M. Walthon lui-même ; qu'on avait essayé, pendant la nuit, de forcer sa caisse, et qu'un pauvre commis, qui se trouvait là

en qualité de gardien, avait reçu quinze ou vingt coups de poignard.

Frédéric n'ignorait pas la passion ardente de son frère pour madame Walthon; il savait quelle affreuse douleur avait éprouvée Henri en apprenant le mariage d'Élisa et du banquier : mais, comme la chose était faite et sans remède, Frédéric avait pensé d'abord que son frère aurait la force d'étouffer un amour qui n'était plus maintenant qu'un rêve, une chimère, sans but, sans espoir, comme sans résultat. Mais bientôt la mélancolie sourde qui dévorait le cœur d'Henri, n'avait pu échapper aux yeux inquiets de Frédéric. Il comprenait qu'Henri aimait toujours, que c'était pour la vie, et que l'amour, dans une âme si jeune et si brûlante, était un feu que la mort seule pouvait éteindre. Cette passion de voyage, qui s'était tout à coup

emparée d'Henri, ce n'était donc qu'un prétexte, un moyen d'isolement, pour fuir les regards pénétrans de sa famille, et s'abandonner tout entier au sentiment profond qui le dominait. Mais, quelque temps après le départ d'Henri, ses lettres, qui étaient fort rares, étaient pleines d'une si navrante tristesse, que le vicomte de Cormon n'avait pu cacher ses alarmes à Frédéric, qui, lui-même, était assiégé de sombres pressentimens. Frédéric avait donc formé depuis long-temps la résolution d'aller rejoindre son frère, pour l'arracher, s'il était possible encore, au projet sinistre qui semblait le préoccuper. Mais, jusqu'alors, différens obstacles avaient retenu Frédéric à Londres, et ce fut seulement quand il eut reçu la dernière lettre écrite de Bristol, que le fils aîné du vicomte se mit précipitamment en route, avec l'espérance d'arri-

ver encore à temps pour empêcher Henri de s'embarquer.

Cependant le procès, étant complètement instruit, devait commencer dans quelques jours. Blower, quoique fort malade encore, était arrivé à Bristol : on l'avait confronté plusieurs fois avec le prévenu, qui toujours demeurait calme, froid, impassible au milieu des hypocrites allégations de Blower. Celui-ci continuait à raconter, dans les plus minutieux détails, l'assassinat dont il prétendait avoir été le seul témoin; mais, si les juges n'eussent pas cru posséder la certitude que John Durham était le meurtrier, ils auraient apporté sans doute la plus sérieuse attention aux changemens extraordinaires, qu'on pouvait remarquer d'un jour à l'autre dans les dépositions de Max. Néanmoins, l'état de détresse et de souffrance où se trouvait Blower, le trouble que cette af-

freuse catastrophe et la maladie avaient occasioné dans ses idées, pouvaient en quelque sorte motiver ces continuelles variantes qui provenaient, selon toute apparence, d'une mémoire débilitée. Ce qui, surtout, devait faire penser de la sorte, c'était l'effrayante pâleur, le tremblement nerveux qui s'emparaient tout à coup de Blower, en présence de la victime et de celui qu'il désignait comme le meurtrier. Alors Max détournait la tête avec un mouvement d'horreur; et, comme si l'apparition fatale qu'il voulait fuir se fût acharnée après lui, il se couvrait les yeux de ses deux mains. On aurait pu entendre ses dents s'entrechoquer; on aurait pu voir ses cheveux se dresser par momens sur sa tête. Cette agitation fébrile, ce bouleversement qui se faisait dans toute sa personne, comment ne pas les attribuer à la terreur profonde, invincible, au

sanglant souvenir, que réveillait en lui soudain la vue de son pauvre camarade, encore tout couvert de blessures, et celle du misérable assassin dont Max lui-même avait senti le poignard contre sa poitrine?

Mais personne au monde, à l'exception d'Henri et de M. Walthon, personne ne pouvait savoir ce qui se passait au fond du cœur de Blower... Il souffrait d'épouvantables tortures: lui qui était le seul coupable, il se voyait l'accusateur! et l'innocent calomnié se trouvait bien moins à plaindre que ce faux témoin, que cet homme lâche et hypocrite, dont les mains étaient rouges de sang et la conscience déchirée de remords. C'est que Max Blower, bien que pervers et corrompu, n'avait pas une longue habitude du crime : jusqu'alors c'était la débauche seulement et la passion du jeu qui l'avaient entraîné au vol; mais il ne savait pas ce

que pèse un meurtre. D'abord, immédiatement après la consommation de son crime, il s'était laissé prendre d'une joie féroce en songeant qu'un autre, son ennemi mortel, allait périr à sa place, et que lui, Blower, était sauvé! Son projet de vol n'avait point réussi, mais qu'importe! au lieu d'or, il trouvait la vengeance; car cet affront sanglant qu'il avait reçu un jour du faux Durham en présence d'Élisa, il se le rappelait sans cesse avec fureur!...Cette injure n'était pas encore lavée : il se méprisait d'être si lâche; et le mépris qu'il avait pour lui-même redoublait encore la haine implacable, qu'il ressentait contre un homme aimé de Madame Walthon, contre un homme qui n'avait pas craint de l'humilier devant elle. Mais bientôt cette ardente soif de vengeance avait fait place à l'épouvante et au remords : John Durham consentait à mourir

pour sauver l'honneur d'une femme ; mais John Durham n'était pas encore exécuté!... Il pouvait parler d'un moment à l'autre, et confondre celui qui l'accusait. Puis un tourment, un supplice cent fois plus cruel que l'échafaud, commençait déjà pour Max Blower et se renouvelait chaque nuit : c'étaient de pâles fantômes, des spectres ensanglantés qui venaient se pencher sur sa couche, des voix sépulcrales qui lui reprochaient son crime, des mains décharnées et froides qui se posaient sur son visage, comme des mains de cadavre. Voilà ce qui dévorait sourdement Blower! Ce n'était point la morsure brûlante de la fièvre, c'était le remords, feu sombre et caché, qui circule avec le sang dans les veines du coupable, et met une torture dans chaque fibre du cœur.

Le procès venait de s'entamer, et Madame Walthon ne savait rien encore : son

mari avait expressément défendu qu'on laissât échapper devant elle le nom de John Durham, ou même un seul mot qui parût faire allusion aux débats qui étaient sur le point de s'ouvrir. M. Walthon n'avait pas eu de peine à faire comprendre aux domestiques le motif d'une pareille défense : la santé d'Élisa n'était point encore rétablie, et le moindre choc dans ses idées, une émotion violente ou pénible pouvait la replonger tout-à-coup dans un état plus dangereux. Il importait donc qu'elle oubliât, s'il était possible, la scène effrayante qui s'était passée quelques mois auparavant dans la maison. Depuis cette fatale époque, Élisa, plus impressionnable que jamais, avait des spasmes nerveux, et souvent même des évanouissemens, au moindre bruit qu'elle croyait entendre, la nuit, près de sa chambre : elle voyait partout des bri-

gands, des assassins; et plusieurs fois elle avait fait coucher sa femme de chambre auprès d'elle, pour avoir moins peur si elle venait à s'éveiller en sursaut, dans un cauchemar.

M. Walthon passait la plus grande partie de la journée dehors : sa présence était nécessaire pendant les débats. Il ne quittait presque plus la chambre de Max Blower, à la santé duquel il semblait prendre un vif intérêt; mais ce n'était point un sentiment d'affection et d'humanité qui le retenait ainsi près du malade : la faiblesse de Max devenait extrême; il avait par moment des accès de délire, et des paroles imprudentes sortaient de ses lèvres. M. Walthon lui reprochait souvent avec bienveillance des terreurs aussi puériles; il le suppliait d'être homme, et de ne pas tressaillir comme une femme timide, en présence d'un coupable

que lui, Max, devait au contraire épouvanter. Puis il lui faisait honte d'une pareille démence, et lui répétait, en haussant les épaules, quelques paroles échappées au malade dans son égarement. Mais le banquier n'avait pas l'air d'attacher la moindre importance à ces fiévreuses exclamations, qu'il traitait de folies, d'enfantillages, bien qu'au fond du cœur il en comprît le véritable sens et la portée fatale.

— Allons, je vous en conjure, disait-il affectueusement, ne faites pas ainsi le visionnaire..... Qnand je suis là tout seul avec vous, à la bonne heure! criez, démenez-vous comme il vous plaira..... Mais devant les autres, observez-vous! Car, sur ma parole! quand vous rugissez, l'écume à la bouche, vous avez l'air de voir le diable.... vous parlez de couteau, de poignard... Vous demandez grâce..... Des gens qui ne vous

connaîtraient pas, pourraient trouver toutes vos manières fort étranges, et si l'on ne savait que vous sortez d'une fièvre chaude, on pourrait croire...

— Que j'ai poignardé Michel !.... interrompit Blower en frissonnant.

— Allons, allons, n'allez-vous pas recommencer ?.... dit M. Walthon en lui prenant les deux mains avec douceur pour le retenir assis. Décidément vous me faites de la peine, mon pauvre garçon : qui diantre ! peut vous donner de pareilles idées !.... C'est bien assez pour vous d'avoir manqué d'être assassiné ! Eh ! mon cher, on n'a qu'à vous louer de votre courage : vous avez lutté corps à corps avec ce drôle qui n'y allait pas de main morte... Mais avant quelque temps, il verra beau jeu !... Allons, un peu de fermeté, Max ! Que diable ! ayez toute votre tête pour répondre tantôt aux

questions du magistrat..... Je vous quitte, mais dans une heure je reviens vous prendre en voiture... Vous savez que l'audience est pour midi....

— Non, je n'irai pas! s'écria Max avec un tressaillement universel. Je ne veux plus voir cet homme... il m'effraie avec son regard impassible..... Mais c'est l'autre surtout qui m'épouvante!... Oui, Michel....

— Allons, Max! dit M. Walthon qui ne put contenir son impatience, pas de scène tragique! Tout cela est pitoyable..... Vous avez l'air de Kean dans le rôle de Macbeth... Es-tce que par hasard vous voyez aussi le spectre de Banquo... Eh corbleu! vous me faites pitié! vous êtes pâle comme un linge... Un enfant de quinze jours aurait plus de courage que vous..... Je vous laisse, entendez-vous bien : dans une heure je reviens vous prendre..... Par la mort! si vous n'êtes pas

raisonnable, vous aurez affaire à moi....

En même temps, il sortit, et son dernier regard fut un regard de menace qui augmenta la terreur de Blower...

— Non, murmura sourdement celui-ci quand il fut seul, je n'irai pas à cette audience !... Tous ces juges en noir, ces jurés qui m'entourent, ils me glacent le sang dans les veines !.. Oh ! ce n'est pas eux que j'ai peur de voir : ceux-la ne peuvent lire dans ma conscience..... Mais ce John Durham, il sait tout ! je ne peux le tromper, lui !.. Non, je ne veux plus le voir, cet homme !.. ni lui, ni l'autre !.. L'autre qui est encore tout pâle du sang que je lui ai pris... encore tout sillonné de mes coups de poignard !... Oh ! que disait-il tout-à-l'heure, M. Walthon... que je ressemble à Macbeth !.. Oui, je dois lui ressembler... car, moi aussi, je suis un assassin !...

Il y avait déjà trois quarts d'heure que M. Walthon était sorti : dans quelques minutes, il allait reparaître pour emmener Blower. Ce dernier suivait avec un effroi convulsif la marche insensible de l'aiguille sur le cadran de la pendule ; tout-à-coup il se lève et court vers la porte, il pousse le verrou.

— Non, murmure-t-il, je ne veux pas qu'il me traîne encore devant ce tribunal! je n'ouvrirai pas... Oh ! si j'avais des armes!.. Mais rien, je n'ai rien pour me tuer! Ils ont eu peur de ma folie, de mon désespoir..... M. Walthon m'a pris mes pistolets..... Oh! mais je trouverai bien moyen de mourir! Je n'aurai jamais le courage d'attendre l'arrêt de mort de l'innocent que je fais condamner...

Soudain il prête l'oreille : un bruit de

pas vient de retentir dans l'escalier qui conduit à sa chambre.

— C'est lui, sans doute!..:. Oh! je n'irai pas!

Puis, raidissant avec fureur ses deux mains contre la porte, il tourne en même temps la tête en arrière pour voir la pendule.

L'heure que M. Walthon avait fixée pour son retour allait sonner : Max, pesant toujours contre la porte, attendait qu'on frappât, mais la personne qui montait l'escalier n'était pas encore M. Walthon.

Alors une idée étrange et désespérée s'empare de Blower : il s'enveloppe brusquement d'un manteau de voyage, qui le couvre des pieds à la tête, puis il descend l'escalier avec une inconcevable précipitation. L'espèce de fièvre qui lui donne une force surnaturelle soutient ses jambes chancelantes, et prête à ses joues livides un éclair

d'animation maladive qui dérobe un instant sa pâleur. La rapidité de sa marche, et le manteau qui déguise ses membres amaigris, empêchent les gens de la maison et le portier de le reconnaître. Une fois arrivé dans la rue, Max qui sent fléchir ses genoux, monte dans un fiacre et se fait conduire chez Madame Walthon. A cette heure, Max était presque sûr de la trouver seule.

Quelques momens après la sortie de Blower, on frappe à sa porte, on appelle: c'est le banquier. Enfin, après avoir inutilement frappé et crié pendant un quart-d'heure, ne doutant pas que Max ne fût évanoui, M. Walthon, plein d'inquiétude et de colère, fit enfoncer la porte.

— Personne! s'écria-t-il, d'une voix altérée par la fureur. Où donc est-il?

En même temps il appelait Max, en pro-

menant partout des regards enflammés. Il presse, il interroge tous les gens de la maison : aucun ne peut lui apprendre ce que Blower est devenu. Mais une vieille femme, qui demeurait sur le même palier que Blower, assure qu'elle a vu par la fenêtre le pauvre fou traverser la rue enveloppé d'un manteau, et monter dans une voiture.

— Cette voiture, quel chemin a-t-elle pris? demande avec une étrange vivacité M. Walthon.

il descend dans la rue, il questionne ; et tout-à-coup, illuminé d'une idée subite, il s'élance dans un cabriolet, et se fait conduire chez lui au grand galop.

XII

Madame Walthon était seule, elle pensait à Henri.

La porte s'ouvre : on annonce Max Blower.

—Max Blower! dit Madame Walthon avec égarement. Qu'il entre.

Elle avait su la maladie de ce jeune

homme ; mais elle le croyait toujours absent de Bristol.

Blower entre dans la chambre d'Élisa. Ce n'était plus ce même jeune homme qu'elle avait vu quelques mois auparavant frais, rose, et dans tout l'éclat de la santé : ses joues étaient creuses; ses yeux renfoncés ne lançaient plus que des regards ternes et sans chaleur ; il y avait dans toute sa personne un air de souffrance et d'abattement qui attristait l'âme.

Madame Walthon ne put retenir, en le voyant, un cri de surprise douloureuse.

— Vous! Monsieur, vous, est-il possible! dit-elle en le priant de s'asseoir avec un geste plein de bienveillance.

— Madame, répondit Blower d'une voix creuse, je le vois, ma visite vous étonne.... Mais ce qui vous étonne plus encore, c'est ma pâleur, c'est mon visage si altéré!....

N'est-ce pas, j'ai l'air d'un mourant..... j'ai l'air d'un cadavre!.. Pourtant ce n'est point la souffrance du corps qui m'a donné cette pâleur ! Non, Madame, ce n'est point la maladie, c'est la souffrance de l'âme..... Oh ! pardonnez-moi, je viens jeter le trouble dans votre cœur..... Mais je ne suis plus le même homme, allez !.. J'ai des remords, je me repens...

Élisa ne pouvait rien comprendre à ce langage mystérieux et sombre : elle avait bien entendu dire que Max Blower ne jouissait plus de toute sa raison, et qu'une espèce de folie l'avait frappé à la suite d'une fièvre cérébrale ; mais elle n'aurait jamais pu croire qu'un espace si court, un espace de quelques mois, eût suffi pour causer, dans le visage et dans l'esprit de ce jeune homme, une si profonde métamorphose.

— Pardonnez-moi, Madame.... s'écria Blower d'une voix déchirante en se jetant à genoux.... je suis bien coupable! Ce que j'ai fait est bien horrible!... Mais vous ne savez rien... je vais tout vous avouer!...

En parlant de la sorte, il se tordait les mains et se frappait la poitrine.

— Monsieur, que voulez-vous dire?..... répondit-elle avec une douceur craintive : je ne vous comprends pas. Non, en vérité, je n'ai point de reproches à vous faire... Ou si vous en avez mérité quelques-uns par une conduite légère et imprudente, soyez sûr, Monsieur, qu'un intérêt bien vif, une pitié profonde, ont remplacé dans mon cœur tout sentiment de colère et de rancune.

— Oui, vous êtes bonne, Madame, s'écria-t-il en agitant ses mains jointes; tout ce que l'on dit de vous est vrai... vous avez la

beauté comme la vertu en partage.... Mais non, vous dis-je, vous ne savez pas ce que j'ai fait... autrement vous ne pourriez me pardonner... Oh ! parlez, Madame, ne me cachez rien, ouvrez-moi votre cœur... Il est plein de souffrance et d'amertume, sans doute; il est plein de blessures.... mais je puis les cicatriser : c'est moi qui les ai faites, et je veux les guérir.... Dites, Madame, je vous en conjure, ne vous défiez pas de moi... Si je vous interroge, ce n'est point curiosité vaine et coupable, c'est dévouement, c'est pitié, c'est remords !...

Il y avait tant de chaleur, d'entraînement et de prière dans ce langage, que madame Walthon se recula presque effrayée, et porta la main au cordon de la sonnette.

— Ne sonnez pas ! n'appelez pas ! je vous en supplie, Madame... s'écria Blower : vous ne m'avez pas compris, sans doute.... Ah!

je craignais de me faire comprendre !.... mais non, il faut que je parle... je puis le sauver encore... C'est moi qui ai fait tout le mal, c'est moi seul qui peux le réparer... Madame, je vous en conjure, pardonnez-moi... je suis un misérable, je suis un lâche !.., C'est vrai !.... oui, vous êtes belle et rayonnante, et, quand on vous a vue une fois, il faut bien vous aimer... Mais j'étais fou, j'avais le délire !... Indigne que je suis ! est-ce que je pouvais vous inspirer un autre sentiment que le mépris, que la haine?... Vous ne m'avez pas aimé.... non.... et vous avez bien fait, pauvre femme ! Car, je vous le répète, je suis un monstre ! tout ce qui m'aime est flétri !...

— Monsieur, je vous en prie, relevez-vous... dit Élisa d'une voix agitée, votre langage, je ne le comprends pas ; mais il m'effraie !... Oh ! mon Dieu, relevez-vous...

Tenez, prenez ce fauteuil, mais ne restez pas ainsi dans cette posture suppliante... Dieu! si mon mari entrait, je serais perdue, et vous aussi, peut-être!...

— Oui, je le sais, Madame, c'est un homme ombrageux, injuste et cruel! son amour ressemble à la haine!... Il vous aime, mais il doit vous épouvanter... Cet homme a fait le malheur de tous les siens... Vous avez bien raison, c'est une âme inflexible et farouche! il est capable de tout; il ne reculerait même pas devant un meurtre!... Aussi, vous ne pouviez l'aimer... La terreur, c'était la seule émotion qu'il pût éveiller dans votre âme... Un autre, Madame, était plus digne de votre cœur!.. Dites, vous en aimez un autre?...

— Monsieur, répondit Élisa avec une dignité froide, mais pleine de trouble, je ne puis m'offenser de vos paroles, car je

sais combien votre état mérite de pitié!... mais, je vous le demande en grâce, retirez-vous... Malgré le trouble de vos idées, vous pouvez encore me comprendre..... Certes, tout ce que vous dites ne m'offense pas : je vois très bien que vous ne parlez pas ainsi pour m'outrager ; mais, j'ai beau faire, il m'est impossible d'oublier la scène étrange qui s'est passée entre nous, il y a quelques mois.

— Oui, s'écria Blower avec exaltation, je me suis conduit à votre égard comme un infâme! j'ai mérité l'insulte que j'ai reçue devant vous... Oui, Madame, il a fait, *lui*, ce qu'il devait faire...

— De qui parlez-vous, Monsieur?... j'ai peine à comprendre...

— Oh! cette fois, vous me comprenez, Madame; je parle de lui... de John Durham, ou plutôt de cet Henri que vous avez nom-

mé un jour dans un moment de trouble...

Élisa pousse un cri de saisissement.

— Eh bien! poursuit Blower avec force, vous le croyez en sûreté, peut-être?... car vous ne savez pas ce qui est arrivé... Je sais que M. Walthon a défendu qu'on vous parlât de la moindre chose ; il veut vous laisser dans une ignorance profonde.... C'est plus tard seulement, lorsqu'il n'y aura plus d'espérance, que M. Walthon vous apprendra tout votre malheur!...

Et, dans l'accent de Max Blower, dans sa physionomie frémissante, il y avait une expression de terreur qui fut contagieuse pour Élisa.

— Que dites-vous, Monsieur?.... balbutia-t-elle; toutes vos paroles sont d'un vague effrayant! Je ne sais pourquoi, mais je tremble... Expliquez-vous, au nom du ciel! Vous m'avez parlé de John Durham,....

En effet, je connais cette personne... Mais, quel rapport peut-il avoir avec mon mari?...

— Vous le demandez, Madame?... Ah! pauvre malheureuse! vous ne soupçonnez rien!... Cependant vous devriez me comprendre... Je vous ai parlé de John Durham et de votre mari : eh bien! lequel de ces deux hommes aimez-vous?...

— Monsieur! interrompit Élisa d'une voix brisée.

—Je vous le demande, Madame! Ce n'est pas votre mari.... non, car il ne mérite pas votre amour... Vous aimez l'autre!...

Élisa veut l'interrompre encore, mais la voix meurt dans sa bouche.

— Vous aimez l'autre, vous dis-je, Madame!... c'est pour cela que M. Walthon le hait et l'abhorre.... il veut se venger!.... et c'est une vengeance sombre, atroce et fa-

tale!... Madame, vous ne savez pas quel est le projet de M. Walthon. On lui a pris l'honneur, il le croit, du moins, et c'est l'honneur aussi qu'il veut prendre à son ennemi mortel, à celui que vous aimez!... c'est l'honneur et la vie tout ensemble!....

Élisa pousse un cri.

— Oui... je souffre trop! continua Blower comme en délire; il faut que j'en finisse!... La vie est un fardeau! mieux vaut mourir... Mais, en mourant, du moins, je ne veux pas voir tous ces fantômes, tous ces spectres sanglans qui râlent autour de moi!... Je suis coupable; c'est moi qui ai fait le crime, et seul j'en dois porter la peine!... Non, je ne veux pas qu'il périsse, cet homme... il est innocent... il est innocent, vous dis-je!... Sauvez-le, ne laissez pas l'échafaud se dresser pour lui... Mais vite! ne perdez pas une minute..... on

va prononcer l'arrêt... Dénoncez-moi, dénoncez-moi! Madame, je suis le voleur! je suis l'assassin!...

En prononçant ces paroles, il s'était précipité à genoux devant Élisa, et se frappait le front contre le parquet. Madame Walthon, saisie d'une inconcevable terreur, s'était rejetée violemment en arrière: elle ne pouvait définir l'antipathie profonde qui l'éloignait de cet homme; mais elle en redoutait l'approche et le contact, comme celui d'un reptile.

Blower ne s'était pas relevé encore; il continuait à se battre la poitrine en poussant des plaintes déchirantes, lorsqu'un bruit de pas précipités retentit dans l'antichambre. Au même instant la porte s'ouvre et va frapper la muraille avec violence M. Walthon paraît.

XIII

M. Walthon s'élance dans la chambre ; il voit Max aux pieds d'Élisa.

— Que faites-vous ? s'écrie-t-il. Malheureux !

En même temps il saisit Max par le bras, et le force à se relever.

— Et que disiez-vous ? reprend-il d'une voix de tonnerre. Vous êtes troublés l'un et l'autre!... Que s'est-il donc passé?... je

veux le savoir! Parlez, Max! parlez!....

Cette voix, ce regard, cette expression d'éclatante menace avaient un empire étrange sur Blower. En un instant sa résolution venait de l'abandonner; il grelottait comme dans un grand froid, sa bouche demeurait béante: aucun son ne pouvait sortir de ses lèvres.

Élisa demeurait tremblante, éperdue; les dernières paroles de Blower l'avaient remplie d'une vague épouvante. Qu'allait-il dire? quel était donc ce fatal secret? Mais ce langage n'était sans doute qu'une inspiration folle et désordonnée, un transport de démence. Élisa se disait bien toutes ces choses: n'importe, elle frissonnait.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas attendu, jeune homme? dit sévèrement M. Walthon en croisant les bras.

Max ne fit aucune réponse.

— Mais que venez-vous donc faire ici? poursuivit le banquier, dont la voix prenait de moment en moment une intonation plus rauque et plus menaçante. Malheur à vous si vous avez parlé!...

— Non... murmura sourdement Blower, je n'ai rien dit... Ayez pitié de moi!... ne me perdez pas!...

— Vous perdre! misérable imbécile!... est-ce que je ne l'aurais pas fait depuis longtemps, si je l'avais voulu?... J'ai d'autres projets! Venez..... Je vous le répète, si, par malheur, vous avez ouvert la bouche, oh! c'est fait de vous! je vous abandonne.... Alors, songez au sort qui vous attend... l'opprobre et la mort! Venez, venez!...

— Je vous obéirai, Monsieur... dit Blower en se traînant à genoux. Je suis votre esclave... parlez, que faut-il faire?... Laissez-moi vivre... Oui, voyez-vous, je suis un

lâche : décidément je n'ai pas le courage de mourir... Une autre mort, je la braverais peut-être... mais celle-là, non, jamais! Le bourreau! la corde!... Oh! mon Dieu! tuez-moi, foudroyez-moi!...

— Allons, allons! pas de simagrées, jeune homme! dit impétueusement M. Walthon en l'emmenant par le bras : Dieu a bien autre chose à faire là-haut que de lancer sa foudre pour vous tuer. En vérité, si je vous plaignais moins, vous me feriez rire... Allons! du courage une fois dans votre vie, et méritez ce que je fais pour vous... Je suis un niais, je le sais ; mais enfin je vous aime : j'aime surtout votre famille. Je veux à tout prix vous sauver. Venez, il en est temps encore, l'arrêt ne sera prononcé qu'à minuit ; mais la conviction n'a pas encore passé dans l'âme des jurés. Venez : votre langage, Blower, votre présence, se-

ront d'un grand poids dans la balance de la justice, comme ils disent.

Et tout en parlant ainsi d'une voix moins forte, mais sourdement vibrante, il entraînait Blower hors de l'appartement.

Élisa, qui ne pouvait rien comprendre à ces mystérieuses paroles, à la scène étrange dont elle venait d'être témoin, les accompagne jusque dans le salon. Elle a sans doute la ferme conviction que Blower est frappé de démence ; mais les derniers mots qu'il a prononcés avant l'arrivée de M. Walthon ont réveillé dans l'âme d'Élisa des craintes assoupies : un vague et sombre pressentiment s'est emparé d'elle ; d'épouvantables malheurs surgissent dans sa pensée, et, pour la première fois depuis bien des semaines, elle tremble encore pour les jours d'Henri.

— Parlez, Monsieur... que vouliez-vous

dire?.... s'écrie-t-elle avec une inflexion suppliante. Ne craignez rien... parlez comme si nous étions là tous deux, seuls ,sans témoins... Oh! vous avez jeté dans mon âme une terreur profonde!.. Ayez pitié de moi!.. Je souffre! oh! je souffre...

— Laissez-nous, Madame, répond sèchement M. Walthon en écartant d'une main Élisa, mais sans violence. Laissez-nous, je vous en conjure..... D'importantes affaires nous appellent dehors. Vous serez raisonnable, et n'augmenterez pas, j'espère, par d'imprudentes paroles, l'exaltation de ce jeune homme, qui est à plaindre!.. Allons, rentrez dans votre chambre.

—Non, il faut que je l'interroge encore... poursuit Élisa douloureusement. Ce jeune homme sait quelque chose... Oui, quelque chose d'affreux et qui m'intéresse.... Dites, Monsieur, je vous en supplie, où est-il? où

est-il ?... Vous me parliez tout-à-l'heure de John Durham..... que savez-vous de lui ?....

—Ah ! ah ! vous parliez de John Durham ! interrompit M. Walthon avec un éclat de rire sinistre et guttural. Et que disiez-vous, s'il vous plaît?

— Pardon, Monsieur..... pardon ! reprit Élisa, dont l'âme était partagée entre l'épouvante que lui inspirait son mari, et les trop justes alarmes qu'elle éprouvait pour Henri de Cormon. Ce jeune homme est un ami de mon père.... Nous l'avons bien des fois vu à Nantes... Et ce n'est pas étonnant que je m'intéresse...

—Non, non, rien de plus simple, rien de plus naturel ! repartit M. Walthon avec un éclair dans les yeux. Je trouve cela fort bien... on doit s'intéresser à ses amis. Allons, Blower, parlez... Que disiez-vous à

Madame ?... Ne vous gênez pas, faites absolument comme si vous étiez seuls, puisqu'elle vous en donne la permission..... Qu'avez-vous à lui dire de M. John Durham.....

— Moi... rien... reprit Max avec un mélange d'égarement et de terreur stupide. Je ne connais pas ce nom là... Monsieur, je suis tout prêt à vous suivre..... Emmenez-moi... Monsieur, je vous obéis.... vous le voyez, je ne dis rien, je suis muet...... Oh! grâce! grâce!

— Pas d'enfantillage! dit M. Walthon en l'attirant vers l'escalier d'une manière impérieuse et violente. Allons à nos affaires..... Et vous, Madame, encore une fois, laissez-nous, rentrez dans votre appartement... Si vous tenez beaucoup à savoir des nouvelles de M. John Durham... je vous

en donnerai..... mais plus tard..... un autre jour... Bientôt...

Et la parole de M. Walthon devenait, de syllabe en syllabe, plus forte et plus menaçante; mais le dernier mot qu'il prononça n'avait plus rien de sinistre: l'inflexion de sa voix était complètement changée; il y avait même dans son visage une expression de bienveillance, une espèce de sourire qui n'était point sans douceur.

En même temps il prit la main de sa femme; puis, approchant cette main de ses lèvres, il dit, d'une voix caressante.

— Soyez calme, mon ange, ne vous tourmentez pas : je ne peux rentrer ce soir que fort tard peut-être.... Adieu.

Ensuite il sortit avec Max Blower.

XIV

Après le départ de son mari, Élisa demeura plongée dans une cruelle inquiétude. Elle ne savait que penser : certes, on lui cachait quelque chose ; et, pour tâcher de découvrir le mot de l'énigme, elle se fatiguait la tête, et rapprochait l'une de l'autre

toutes les circonstances qui avaient rapport à Henri de Cormon. Mais de toutes ces idées sombres et confuses, aucune lumière ne pouvait jaillir. Depuis qu'Henri l'avait quittée pour lui dire un long adieu, elle avait perdu complètement sa trace, et ne savait point ce qu'il était devenu; mais tout la portait à croire qu'Henri s'était véritablement embarqué, et que déjà sans doute le vaste espace de l'Océan les séparait tous deux.

Cependant les discours désordonnés de Max Blower l'ont précipitée tout-à-coup dans un abîme d'angoisse et de perplexité: Si jusqu'alors elle s'était trompée! Si Henri n'avait pas eu le temps de fuir, s'il était tombé dans un piège! Les idées les plus folles, les plus chimériques suppositions se heurtent dans sa tête. Enfin, elle sonne, elle appelle sa femme de chambre; elle l'interroge, elle supplie : mais elle ne peut

rien savoir ; à toutes ses questions sur John Durham, on ne répond que d'une manière évasive, embarrassée.

Pendant qu'elle se livre aux plus douloureuses conjectures, Henri de Cormon, plus malheureux encore, attend, d'une minute à l'autre, l'arrêt infâmant qui va le condamner au gibet.

La salle des assises est encombrée de foule: l'heure est déjà fort avancée, on allume les flambeaux. C'est une soirée sombre et pluvieuse, qui semble faite exprès pour une condamnation capitale. Les juges sont graves et pensifs; les jurés s'interrogent et ne savent que résoudre : car, si le crime est bien grand, s'il est accompagné des plus hideuses circonstances, le maintien de l'accusé est calme et digne ; son langage ne s'est pas une seule fois démenti! ; le vol, l'assassinat qu'on lui impute, il ne dit pas qu'il en

soit coupable, il n'essaie pas non plus de les nier. Voici toute sa réponse :

— Vous tous qui êtes là pour me juger, ne m'interrogez plus, je ne puis vous répondre. Tout m'accuse : on m'a trouvé la nuit dans une maison qui n'était pas la mienne; on m'a trouvé près d'un homme assassiné!... Le poignard était là; tous les in strumens de vol et d'effraction étaient épars autour de moi. Que voulez-vous de plus? Je ne prétends pas me défendre : quand on est criminel, il faut savoir subir les conséquences de son crime..... Il faut savoir mourir.

Mais il y avait tant de noblesse et de fermeté dans toutes ses paroles; son visage était si beau, si intéressant de pâleur, que dans tout l'auditoire un mouvement de pitié sympathique s'élevait pour lui.

Les juges le plaignaient eux-mêmes; ils

auraient voulu le sauver, mais comment faire? Tout se réunissait pour l'accabler, pour faire éclater son crime!... Michel, il est vrai, n'avait pu le reconnaître, et sa vue n'avait pu réveiller aucun souvenir dans la mémoire éteinte du pauvre caissier : mais un autre témoin, dont la parole était irrécusable, Max Blower, avait déclaré encore dans les plus grands détails que la tentative de vol et l'assassinat, c'était John Durham qui les avait commis. A chaque allégation de Blower, l'accusé tournait vers lui la tête avec un regard indicible, où l'on aurait pu distinguer à la fois mépris, horreur et pitié.

Plusieurs fois, au milieu de ses dépositions, Blower avait pâli tout-à-coup; une sueur froide avait inondé ses tempes; des frissons convulsifs le secouaient comme dans un accès de fièvre aiguë; et, faible,

anéanti, il était retombé sur son siège, presque sans connaissance. On avait même été forcé deux fois de suspendre l'audience. Mais quand Blower était pris d'un pareil accès, M. Walthon, qui se trouvait près de lui, se penchait à son oreille, et quelques mots à voix basse, qu'on ne pouvait entendre, faisaient tressaillir Max, et semblaient comme par enchantement lui rendre un peu de vigueur.

Enfin les débats étaient clos : les membres du jury venaient de passer dans leur chambre pour délibérer. Un morne silence régnait dans la salle, troublé de temps à autre par une rumeur vague et confuse, formée de toutes les opinions diverses, de tous les sentimens contraires qu'avait fait naître ce ténébreux et sanglant procès.

Néanmoins, bien peu de gens, dans toute cette foule, pouvaient croire à l'innocence

complète de l'accusé, et son acquittement paraissait chose impossible. Les banquiers, les hommes de bourse et d'affaires s'étaient prononcés tous impitoyablement contre lui : car, pour ces âmes froides et desséchées, il n'y avait pas au monde de plus épouvantable crime, que celui qui s'attaquait à l'argent, et dans les faits imputés à John Durham, l'effraction d'une caisse leur semblait cent fois plus coupable qu'un assassinat. Les femmes seules étaient prises d'une pitié profonde et involontaire pour ce beau jeune homme, dont l'attitude imposante et le noble visage semblaient protester de son innocence, et déclarer hautement qu'il n'avait jamais pu commettre l'infâme action qu'on lui reprochait.

Enfin le président rentre dans la salle; les jurés vont se rasseoir sur leurs bancs : ils sont tous mornes, graves, et comme ef-

frayés du verdict redoutable qu'ils viennent de rendre. Un terrible et profond silence règne dans tout l'auditoire; tous les cœurs cessent de battre un instant; les bouches sont béantes, les yeux fixes, les oreilles tendues.

Alors le chef du jury se lève, et d'une voix émue il dit :

— Dans mon âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, oui, l'accusé est coupable !

Un long murmure sort de la foule et fait retentir lugubrement les voûtes de la salle.

— Qu'on ramène l'accusé ! dit le président d'un ton solennel et triste.

La salle des assises offrait alors un spectacle imposant, formidable : une lueur sombre et vacillante, que projetaient les flambeaux, répandait sur tous les visages quel-

que chose de funèbre qui leur donnait des airs de fantômes.

Mais déjà l'accusé a pris sa place.

— Greffier, dit le président, faites lecture du verdict.

— Coupable! murmure douloureusement Henri en joignant les mains et levant les yeux au ciel.

— John Durham, poursuit le président, n'avez-vous rien à dire sur l'application de la peine?...

— Rien.

Alors le président, ouvrant le livre des lois, prononce la sentence qui condamne à mort John Durham.

Henri s'attendait bien à cette terrible condamnation, et son arrêt ne dut point le surprendre; mais les derniers mots de la formule judiciaire, empreints d'un caractère si effrayant, le firent sourdement tres-

saillir. Il tourne vivement la tête en promenant ses regards autour de lui comme s'il eût cherché, dans cette foule sombre et muette, un défenseur, un ami.

Dans ce moment la clarté d'une lampe faisait mieux ressortir le beau visage d'Henri, calme et plein d'une touchante pâleur. Soudain un cri s'élève, un cri lamentable et perçant..... Ce cri a résonné profondément dans les entrailles du malheureux jeune homme; il regarde, il cherche au loin dans toute cette foule avec une anxiété douloureuse!.. Presque aussitôt il tombe anéanti sur son banc.

— Mon frère! s'écrie-t-il d'une voix sourde.

Un nuage flotte quelque temps sur sa vue; un bourdonnement lugubre remplit ses oreilles. Enfin, il se relève avec effort, et promène de nouveau ses yeux autour de

lui... Mais cette fois Henri ne voit plus rien qui l'intéresse ; pas un regard, pas un visage ami.

Déjà les portes de la salle ont vomi dans les corridors une partie de la foule ; et le malheureux ne voit plus à ses côtés que les juges qui viennent de prononcer la sentence, et les sergens d'armes qui l'attendent pour le conduire dans le cachot des condamnés à mort.

XV

A peine les portes de la prison sont-elles refermées, Henri, qui n'est pas sûr encore d'avoir bien vu, s'efforce de rappeler ses souvenirs ; il passe à plusieurs reprises une main sur son front, comme pour dissiper le nuage qui enveloppe ses idées.

Il est assis, replié sur lui-même, ainsi

qu'un vieillard malheureux! un découragement sombre l'accable!..Tout ce qui vient de se passer, ces juges vêtus de noir, cette ténébreuse salle des assises, cette foule inquiète et bourdonnante, puis cet arrêt de mort qui résonne encore à ses oreilles : tout cela c'est pour lui comme un songe, comme un hideux cauchemar, dont il n'est pas complètement arraché. Mais ce qui l'emplit surtout de terreur et d'angoisse, c'est ce cri douloureux, poignant, qu'il croit toujours entendre, c'est l'image de ce frère aîné qu'il aime et respecte à la fois!

—Mais non, murmure-t-il, je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu... C'est ma pauvre tête, affaiblie par la souffrance, qui se crée des fantomes.... Tout cela c'est folie, vision, délire ! Une seule chose est réelle, c'est ma condamnation, c'est l'échafaud qui va bientôt se dresser pour moi.... Horreur ! Quoi !

mourir de la sorte!.... comme un lâche, comme un infâme!... O mon noble père! est-ce donc là le sort que tu avais rêvé pour ton fils!...

Et laissant tomber sa tête dans ses deux mains, il demeura quelque temps silencieux, abîmé dans sa douleur immense: de grosses larmes inondaient ses joues, et par momens il joignait les mains avec ferveur comme dans une prière.

— O mon Dieu! se disait-il intérieurement, pardonnez-moi... je suis coupable... Je meurs, et je n'ai pas le droit de mourir!.. Maintenant mon pauvre père pleure et Frédéric aussi... Tous deux peut-être ils me cherchent..... Oh! s'ils venaient jamais à connaître mon supplice?..S'ils me croyaient mort dans la honte et chargé d'un lâche assassinat!... Quel désespoir, ô mon Dieu! quel opprobre!... Alors, je serais vrai-

ment coupable! je leur mettrais au front une tache éternelle... On dirait, en les montrant, ces deux nobles cœurs : « Voici le père, voici le frère d'un assassin, d'un misérable qui est mort sur la potence! » Non, ce que je fais est un crime..... Ma vie est à moi! Mais le nom que je porte...., l'honneur de ma famille et de mon écusson, ils ne m'appartiennent pas! Ils sont à d'autres, et c'est un vol que je commets... Oh! plus qu'un vol! c'est une lâcheté, c'est un meurtre!.... Car je vais être parricide.... je vais tuer mon père, mon pauvre vieux père, qui, dans toute sa longue vie, n'a pas un jour, pas une heure à se reprocher!... Mon Dieu! mon Dieu!...

De sourds gémissemens gonflaient sa poitrine; il pleurait toujours et ses mains demeuraient jointes et convulsives.

— Mais il faut bien que je meure ! J'avais à choisir la honte et la mort d'Élisa, ou bien mon opprobre et l'échafaud..... Pouvais-je hésiter ?... Non, c'est alors que j'eusse été un infâme !... Car, enfin, c'est moi qui la perdais ! moi, égoïste et misérable imprudent !... Élisa, c'est la pureté et l'innocence même... elle m'avait dit de fuir, elle ne voulait plus me voir..... ma seule présence la rendait coupable à ses yeux.... Et moi, qu'ai-je fait ? j'ai pénétré furtivement chez elle, la nuit, comme un malfaiteur... Dans quel but ? dans quelle espérance ?... O mon Dieu, vous m'êtes témoin que mes intentions étaient pures !.. Mais si l'on m'avait découvert caché dans cette chambre, qui jamais eût voulu croire à l'innocence d'Élisa !... Je n'avais qu'un parti à prendre : je l'ai pris. Maintenant, ô mon Dieu ! le sacrifice est accompli, daignez le recevoir... Et

toi, mon Élisa, n'apprends jamais ce que je suis devenu... Sois heureuse !

Tandis que ce triste monologue retentissait dans son cœur, Henri n'entendait point grincer les verrous et les gonds des lourdes portes, qui fermaient de distance en distance les corridors de la prison.

— O vous tous que j'aime et que je porte au fond de mon âme, continuait-il avec des sanglots, si je pouvais encore vous presser contre ma poitrine !... Mon père, si je pouvais encore embrasser tes cheveux blancs ! et toi, mon frère, noble et bon Frédéric, si je pouvais pleurer dans tes bras !... Ah ! je ne te reverrai jamais... Cette chère et douloureuse image, que j'ai cru tout à l'heure entrevoir dans les rangs pressés de la foule, ce n'était qu'une chimère, une illusion vaine et bientôt évanouie... Mais

tant mieux! je n'oserais te regarder en face... Tu me maudirais!...

Soudain un bruit de clés retentit dans la serrure; les traverses de fer, qui barricadent la porte en dehors, tombent bruyamment contre la muraille : la porte s'ouvre. Un homme, accompagné du guichetier, pénètre dans le cachot.

Henri, tiré de sa morne stupeur par le cliquetis et le grincement des clés, regarde un instant, sans dire une parole, l'étranger qui s'avance à pas lents vers lui.

— Laissez-nous seuls, dit à voix basse au guichetier le personnage qu'Henri ne quitte point des yeux.

— Je ne puis m'éloigner, Monsieur, répond d'une voix rude, mais respectueuse, le porte-clés, qui venait sans doute d'éprouver la générosité du visiteur. Mais, soyez tranquille, je vais me retirer dans un

coin du cachot, et je n'entendrai pas votre conversation. D'ailleurs, elle ne m'intéresse pas le moins du monde, et j'ai l'avantage d'être un peu sourd.

Pendant que le guichetier parlait ainsi, Henri, qui n'en pouvait croire le témoignage de ses yeux, attachait sur le nouveau venu un regard tout effaré. Peu à peu un mouvement convulsif agita ses membres; sa poitrine se gonfla de sanglots; puis, les bras ouverts, pâle et frémissant d'émotion, il s'élança vers Frédéric.

Car cet homme qui venait d'entrer était Frédéric. Il demeurait sévère, impassible; sa physionomie était grave, pleine de tristesse, mais glaçante; et, lorsque Henri se précipita vers lui pour l'embrasser, Frédéric fit un pas en arrière : Henri s'arrêta soudain comme pétrifié.

XVI

— Frédéric, vous! mon frère! s'écrie le prisonnier en lui tendant les bras.

— Votre frère! répond sévèrement Frédéric. Oui, je l'étais autrefois...

— Oh! mon frère, ne me parlez pas ainsi!... Si vous saviez combien je suis à plaindre!...

Ne m'accablez pas..... je suis bien malheureux !...

— Oui, malheureux ! vous l'êtes en effet ! s'écrie douloureusement Frédéric avec une intonation méprisante. Vous étiez fils d'un homme pur et sans tache, d'un brave gentilhomme qui n'avait jamais connu la honte, et vous le forcez à rougir, à baisser la tête..... Vous avez souillé ses cheveux blancs !...

— Oh ! vous avez raison, Frédéric, vous devez m'accabler... à vos yeux je suis un misérable... Mais vous ne savez pas tout... Vous ne savez rien !...

Et la voix d'Henri s'éteignit dans les sanglots.

— Ai-je besoin d'en savoir davantage? reprit Frédéric d'une voix profonde... Vous avez flétri votre famille !... Oh ! malheureux ! pourquoi n'êtes-vous pas mort dans

la Vendée?... alors il y avait des balles, il y avait de la gloire... Maintenant il n'y a plus ici pour vous que l'échafaud et la honte!

— Mon frère, vous êtes cruel! Oh! vous m'aimiez autrefois pourtant!...

— Je vous aimais!... oui... Mais savais-je alors que vous seriez la douleur et l'opprobre de tous les vôtres!... Savais-je alors que vous oublieriez en quelques jours toute la noblesse de vos ancêtres, toutes leurs grandes actions, tout ce que votre père a fait de beau dans sa longue vie!...

— Grâce! grâce, ô mon frère!... si vous saviez combien c'est horrible d'entendre une bouche bien-aimée nous parler de la sorte!... Oh! Frédéric, je n'aurais qu'une parole à dire, une seule... et vous auriez compassion de moi...

— De la compassion! interrompit Frédéric d'une voix indignée et pleine de mé-

pris. Oh ! c'est un autre sentiment que vous m'inspirez !... Ma compassion, mes larmes, je les garde pour un autre que vous, pour un plus digne et plus à plaindre !... Parlez, infâme ! répondez-moi : Que dirai-je à votre père ?... car il m'attend ; il sait que je vous cherche... Faudra-t-il donc lui dire que je vous ai retrouvé dans une prison, chargé de fers, condamné à mort, flétri du nom de voleur, d'assassin !...

— Frédéric, oh ! pitié ! vous me feriez repentir de mon sacrifice ! Non, je ne suis pas un infâme... Si vous saviez !...

— Je sais tout ! vous aviez de honteuses passions..... Je vous connaissais mal..... Cette nature ardente et impétueuse, ce n'était pas l'amour, non, c'était la soif de l'or..

— Que dites-vous, Frédéric ?... Oh !

non, si bas que je sois tombé, je n'ai pas mérité qu'on me parle ainsi!...

— Vous déployez de beaux sentimens! répond Frédéric avec un sourire amer. Je vous répète que vous avez toujours manqué de franchise!.. Cet esprit romanesque, cette âme vive et fougueuse, qui vous entraînait toujours hors des limites de la raison, ce n'était rien que paresse et lâcheté! Il vous fallait de l'or à tout prix, pour contenter vos passions mauvaises?... Mais vous avez l'air de ne pas me comprendre... il faut que je m'explique. J'ai vu, j'ai interrogé sur votre compte M. Walthon et sa femme... Oui, cette crédule et innocente créature, que vous aimiez... que vous aimiez d'un amour qui ressemblait au délire, à la folie... Eh bien! ils n'ont rien pu me dire sur vous, ils n'ont pas même dit qu'ils vous avaient vu! M. Walthon,

lui, était de bonne foi... mais sa femme, elle s'est mise à trembler, à rougir et pâlir tour-à-tour... votre nom a produit sur elle l'effet d'un coup de tonnerre! L'infortunée, elle n'a pas eu le courage de m'avouer, à moi, qu'elle vous avait vu, qu'elle vous savait à Bristol!..Non, elle a feint la surprise; mais je lisais dans son âme, je comprenais bien ce qui s'y passait: elle avait honte de vous avoir aimé; elle avait horreur de vous!...

— Élisa! murmura douloureusement Henri, non, c'est impossible! Vous avez mal compris!...

— J'ai mal compris, dites-vous! repartit Frédéric avec une inflexion froide et méprisante, en croisant les bras. Elle se croyait aimée, la malheureuse! elle était bien loin de penser que vous seriez capable de feindre un amour hypocrite, pour avoir occasion de satisfaire la frénésie

honteuse qui vous dévore!... Ce n'était point au cœur de cette femme, ce n'était point à l'honneur du mari que vous en vouliez, indigne!.. Non, c'était à l'argent du banquier!...

— Frédéric, oh! vous êtes plus cruel que les juges qui m'ont condamné à mort!

Et ses poings convulsifs martelaient sa poitrine.

— Cruel! non, je suis juste... Mais je ne vous dis pas encore tout ce que j'ai au fond du cœur!..... J'ai pitié de vous, malgré moi, je vous plains... et je comprends que dans votre âme tout n'est pas encore bassesse et corruption... Vous n'êtes pas sans courage! vous sachant infâme, vous n'avez pas voulu couvrir d'opprobre toute une famille... Vous avez eu soin de cacher votre nom... de vous envelopper dans un mensonge!.. C'est bien, Henri! c'est bien! cela

seulement m'empêche de vous maudire!... Soyez tranquille, je ne vous trahirai pas... mon père ne saura jamais que vous êtes mort sur l'échafaud! Mais vous qui avez eu le courage du crime, ayez du moins le courage de la mort, et ne vous démentez pas... Jusqu'au bout jouez votre rôle! Songez que vous avez un vieux père : contentez-vous d'avoir été voleur et assassin... ne soyez pas encore parricide!...

La voix de Frédéric avait pris une inflexion poignante : Henri, frappé au cœur, sentit comme une lame d'acier pénétrer dans sa poitrine. Jusqu'alors il avait cruellement souffert, avec sang-froid et calme, mais ce dernier coup était plus que la mort... Il y avait trop de mépris dans l'accent de Frédéric.

— Mon frère! s'écria-t-il en joignant les mains. Oh! serez-vous plus impitoyable que

le bourreau ? ce que vous avez dit là est horrible ! Non, je ne puis concentrer plus long-temps dans mon âme un secret qui m'étouffe... il faut que je parle, il le faut ! O mon frère ! venez, ne me fuyez pas... permettez-moi de presser vos mains...

— Non, retirez-vous ! dit Frédéric dont la voix était pleine de larmes. Ne touchez pas cette main : elle est pure et loyale ! C'est la main d'un homme qui a su porter l'épée, et qui n'a jamais touché le poignard !... Laissez-moi, laissez-moi...

Il parlait encore, lorsque trois heures sonnèrent à l'horloge de la prison.

— Monsieur, dit le guichetier d'une voix rude qui voulait être polie, il y a une heure que vous êtes ici : vous ne pouvez rester plus long-temps. Ayez la bonté de quitter mon prisonnier.

— Oh ! pas encore, pas encore ! s'écrie

impétueusement Henri en saisissant avec force la main de Frédéric, qui cherchait à la dégager de cette convulsive étreinte. Non, vous ne partirez pas ainsi, mon frère... Je ne vous laisserai pas partir ainsi... je souffre trop! Vous avez pour moi trop de mépris, trop de haine! L'échafaud, je ne le crains pas... Je saurai braver la mort!... mais je ne puis consentir à vous faire horreur!...

Et, sans laisser échapper la main de Frédéric, il tombe à genoux sur la dalle.

— Laissez-moi, Henri... laissez-moi... murmure Frédéric d'une voix étouffée de sanglots. Je vous méprise, oui, mais je n'ai pas la force de vous haïr... Nous sommes frères!... Que voulez-vous? le sang parle... Je suis faible, je suis un enfant... Oh! mon Dieu, mon Dieu!

Et, n'essayant plus d'arracher sa main

de celle d'Henri, il se met à fondre en larmes.

Ils restèrent quelque temps l'un devant l'autre, muets, la voix brisée de sanglots.

Le guichetier, qui avait l'habitude de pareilles scènes, ne pouvait pourtant se défendre d'une sorte d'attendrissement. Mais cette émotion de pitié devait s'évanouir bien vite ; car un guichetier n'a plus de cœur : à la place du cœur, c'est un verrou, c'est une serrure ! Le guichetier, comme dit un grand poète, c'est une prison de chair et d'os, c'est le cachot fait homme.

—Je vous en supplie, Monsieur, grommela-t-il en remuant son trousseau de clés, ne restez pas plus long-temps : il y a déjà cinq minutes que je devrais avoir refermé ma porte à double tour. Vous êtes un brave et honnête gentilhomme ; vous

ne voudriez pas, j'en suis bien sûr, m'exposer à la destitution...

— Encore un instant... je vous en conjure! dit Henri, joignant les mains.

— Non, pas une minute! pas une seconde! reprit le guichetier, en ouvrant la porte avec un grand bruit de ferraille. D'ailleurs il fera jour demain : on pourra se revoir, s'embrasser, boire même ensemble une bouteille de *gin*; mais, à présent, il est trop tard : pas possible! D'abord l'ordre est précis : on ne doit rester qu'une heure, jamais plus, avec les prisonniers.

— Adieu, Henri! adieu!... dit sourdement Frédéric en faisant quelques pas vers la porte. A demain! je vous reverrai demain!...

— Vous partez! vous partez, mon frère! s'écria Henri, agité d'un frisson nerveux.

Et jusqu'à demain encore vous allez me mépriser, me haïr!... Oh! c'est trop horrible! non, il faut que je parle... Tout ce que j'ai dans le cœur, vous le saurez... Frédéric, écoutez-moi : je suis encore digne du nom que je porte... je suis digne encore de serrer votre main! Mon frère, mon bon frère, venez... mais là... tout près de moi!.. plus près... que cet homme ne puisse nous entendre... C'est un secret terrible!...

— Allons! allons! dépêchez-vous..., interrompit le guichetier, avec une brusque impatience.

— Ce n'est qu'un instant... Patientez, je vous en conjure..., dit Henri, avec l'accent de la prière.

En même temps il venait de saisir à bras-le-corps Frédéric plein de surprise et d'émotion. Il le serrait contre sa poitrine, avec un tremblement de fièvre;

mais sa voix était si frémissante, sa poitrine si oppressée, qu'il ne pouvait dire une parole : les mots n'arrivaient pas ; sa langue demeurait morte et paralysée.

Dans cette vive et brûlante étreinte, le cœur des deux frères battait l'un contre l'autre.

— Mille diables! aurez-vous bientôt fini? s'écria le guichetier avec fureur, en ouvrant et fermant tour à tour la lourde serrure de la prison.

— Eh bien! Henri, que veux-tu me dire? murmura Frédéric à l'oreille de son frère d'une voix plus douce. Parle... un mot seulement pour ta défense, un mot... et je ne demande qu'à t'absoudre, je ne demande qu'à te presser contre mon cœur!.. Oui!.. car tu es pour moi plus qu'un frère, je t'aime comme un fils!.. Mais parle... parle!

— Frédéric, tu ne sais pas..., dit Henri d'une voix creuse et haletante, ce vol, ce meurtre, c'est un autre qui les a commis... Moi, je suis innocent!..

— Innocent!

— Oh! c'est trop fort! vociféra le guichetier, en frappant du pied. Ils bavardent là tous les deux comme deux avocats! Depuis qu'ils sont ensemble, on aurait eu le temps de juger vingt affaires, de pendre une demi-douzaine de gens..... Allons, Monsieur, faites-moi le plaisir de vous retirer, et vite encore! cela passe la permission. Allons, que diable! il ne faut pas tant de cérémonie pour se dire bonsoir!

Mais Frédéric n'entendait plus la voix rude du guichetier: il serrait plus ardemment contre sa poitrine Henri pâle et sans force.

— Parle, mon frère! oh! vite..: tire-

moi de ce doute affreux... Dis, tu n'es pas coupable ?...

— Je ne suis pas coupable, Frédéric....., mais, je te le répète, c'est un secret fatal entre moi et Dieu ! Je te dirai tout. Jure-moi de te taire...

— Allons ! allons ! finirons-nous ? hurla d'une voix furieuse le guichetier en saisissant le bras d'Henri. Voici la demie qui sonne !

— Henri, tu as le temps encore..., dit vivement Frédéric. Un seul mot, parle...

— Eh non ! ne parlez plus... pas un mot ! interrompit le geôlier. Demain, à la bonne heure, tant que vous voudrez..... Encore, si vous partez tout de suite, mon gentilhomme ! Autrement vous ne poserez plus la semelle dans ma prison : je veux qu'on observe les règlemens, moi !

— Frédéric, dit Henri à voix basse, je

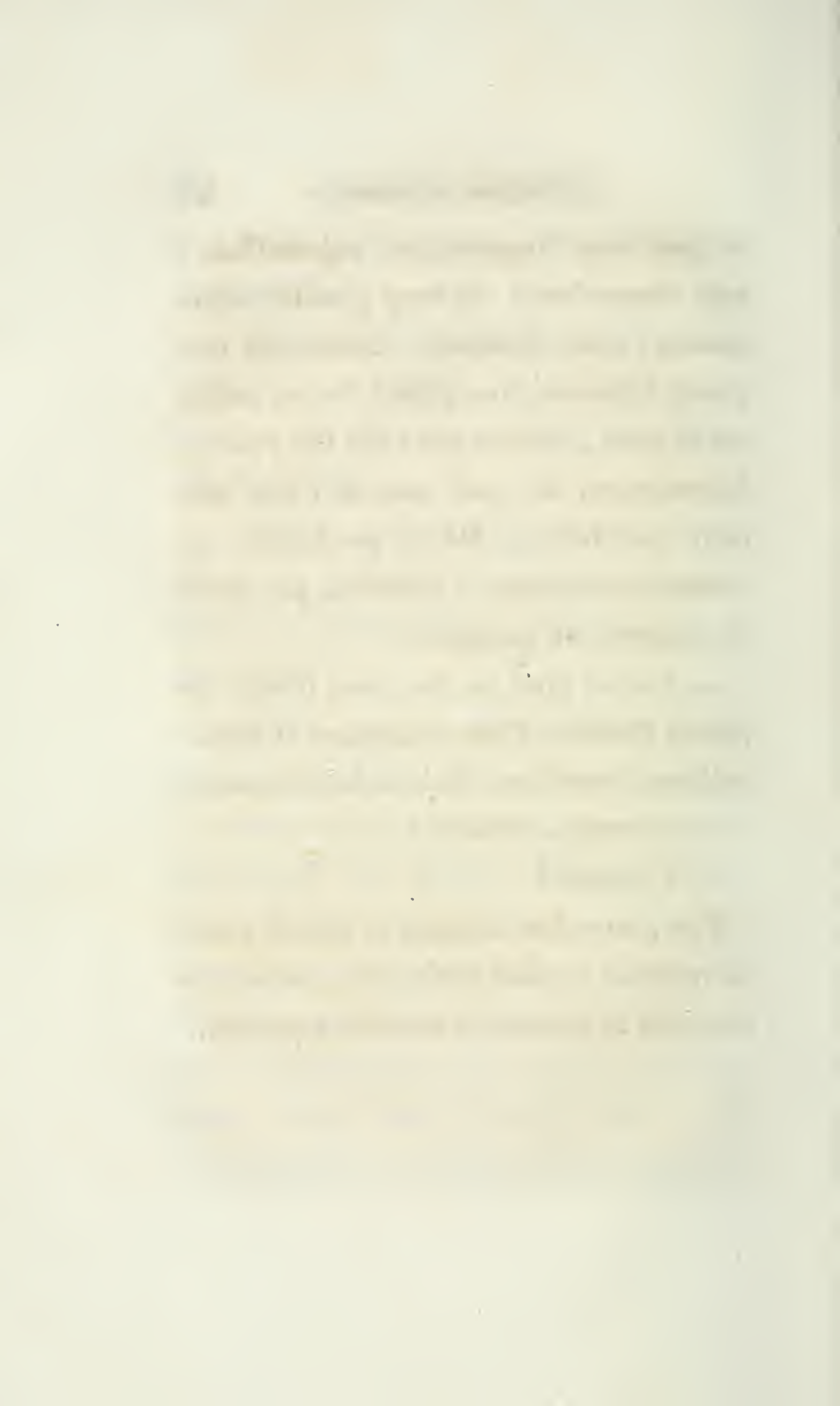
ne puis rien t'apprendre, aujourd'hui : cela demanderait de trop grandes explications, mais demain!... Seulement une grâce, Frédéric, une grâce! Je ne crains pas la mort, mais ce gibet me fait peur!... Apporte-moi de quoi mourir : fais cela pour ton frère!... De la prudence! cet homme nous écoute... Frédéric, par pitié! du poison, un poignard!

— J'aurai pitié de toi, mon frère! répondit Frédéric d'une voix grave et solennelle en s'arrachant des bras du prisonnier.

— A demain, Frédéric!

— A demain!

Puis, au même instant, la lourde porte se referme à grand bruit : Henri demeure seul avec sa douleur et ses noires pensées.



XVII

Tandis qu'Henri attendait la mort dans son cachot, tandis qu'avant le supplice il souffrait au fond du cœur mille tortures bien plus cruelles, Élisa n'était pas moins à plaindre, et sans trop savoir ce qu'elle avait à redouter, elle frémissait dans l'attente d'une affreuse catastrophe.

C'est que, depuis quelques jours, M. Walthon n'était plus le même pour elle ; ses manières avaient brusquement changé : maintenant le sourire amer et diabolique, qui errait parfois sur ses lèvres, était devenu l'expression habituelle de son visage ; toutes ses paroles avaient une intention hostile, et chacun de ses regards entrait dans le cœur d'Élisa comme un dard de serpent, comme une lame d'acier rougie au feu.

A présent M. Walthon n'avait plus rien à craindre ; il ne tremblait plus que sa vengeance ne lui échappât : son ennemi mortel était condamné au gibet, et, comme le malheureux Henri n'avait pas appelé du jugement, la sentence pouvait être exécutée au bout de trois jours. Dieu ! quelle joie ! quel bonheur ineffable pour M. Walthon ! C'était là une vengeance !... Le duel, oh ! pitié ! Ce n'était point seulement la mort de

son ennemi que voulait cet époux outragé, ce n'était pas seulement un cadavre, mais une condamnation infâmante!.. c'était là ce qui pouvait assouvir sa haine! Maintenant sa victime ne pouvait plus éviter l'échafaud; le gibet allait se dresser; le jour de la vengeance allait luire!

Depuis la visite de Frédéric, la santé d'Élisa s'était encore affaiblie : toutes ses craintes, tous les noirs pressentimens s'étaient réveillés avec plus de force au fond de cette âme impressionnable. De temps à autre elle était prise de spasmes nerveux, qui parfois même dégénéraient en évanouissemens. Élisa n'avait pu dire pourquoi elle tremblait ainsi : c'était une épouvante instinctive et profonde; c'était comme ces folles terreurs qui saisissent quelquefois un enfant la nuit, lorsqu'il est seul. Mais, si elle ne pouvait se rendre compte de ces tres-

saillemens soudains, de ces frayeurs convulsives, elle comprenait pourtant qu'un malheur sombre et inconnu planait sur sa tête : une voix mystérieuse, une de ces voix qui ne trompent jamais, lui disait dans l'âme qu'elle n'était pas encore au bout de toutes ses infortunes; qu'elle n'avait pas versé encore toutes ses larmes.

— O mon Dieu! murmurait-elle en tombant à genoux, ayez pitié de moi! Sauvez, sauvez Henri!...

Ce jour-là, — c'était le lendemain du jour où la condamnation d'Henri avait été prononcée, — Élisa s'était levée faible et tremblante, après une nuit agitée de rêves horribles. Un sourd pressentiment l'avertissait que la journée ne se passerait pas sans qu'elle apprît quelque chose de fatal. Pâle, frissonnante, elle joignait les mains et priait.

Au même instant on frappe à sa porte : elle était plongée dans une trop profonde rêverie, elle n'entend pas. On frappe encore; puis une voix se fait entendre, une voix bien connue.

— C'est moi, chère petite; ne puis-je entrer?..

— Ah ! c'est vous, mon ami, dit-elle en se levant et courant vers la porte. Oui, vous êtes le bien-venu, j'avais grande envie de vous voir...

— Bien! très bien ! dit M. Walthon avec un sourire étrange, et moi, j'avais hâte de vous embrasser. Mais, qu'avez-vous donc, pauvre ange? vous êtes blanche comme l'albâtre... vous tremblez !.. Oh! mon Dieu, vous tremblez comme s'il gelait à pierre fendre!... il fait pourtant fort beau: le soleil est magnifique, et le baromètre nous annonce du beau temps pour toute la se-

maine... A merveille, sur ma parole! car une cérémonie importante se prépare; et, comme vous savez, mon amour, sans beau temps il n'y a pas de belle fête...

Et M. Walthon prit vivement la main d'Élisa, qui ne put retenir un faible cri.

— Qu'avez-vous donc? dit M. Walthon avec un éclat de rire sardonique. Est-ce que je vous ai fait mal?... j'en serais bien fâché!... Pauvre chère petite, en vérité, vous êtes d'une pâleur... Oh! mais je suis inquiet... si vous alliez tomber malade, quel chagrin, bon Dieu!.. car vous ne savez pas la surprise que je vous ménage... Oh! oh! oh! c'est une jolie fête! c'est une admirable fête!... vous n'en avez jamais vu comme cela.... C'est un bal d'un nouveau genre, une danse fort agréable, pour les spectateurs surtout; une danse qui est si

légère, si aérienne, qu'elle ne touche pas la terre... Oh! oh! oh!

— Mon Dieu! que pourrait-ce être? demanda madame Walthon avec un accent de curiosité inquiète; je n'ai entendu parler de rien, je vous jure.

— Tant mieux! tant mieux! vous aurez plus de plaisir... Ah! mais, ce sera superbe! toute la ville y viendra... vous y verrez, j'en suis sûr, une foule extraordinaire. Mais tenez, je fais un pari, Élisa; je gage que vous y rencontrerez une personne que vous aurez grand plaisir à voir, une personne que vous croyez bien loin... Ah! ah! ah!

Le rire de M. Walthon était effrayant.

— Allons! cherchez bien, Élisa! Vous ne devinez pas qui ce peut être?...

— Mais non, Monsieur, en vérité.

— C'est une personne très aimable, qui vous aime beaucoup... Je gage aussi qu'elle

sera très peu flattée de savoir que, dans une occasion semblable, vous n'avez pas tout de suite pensé à elle... Corbleu! ma chère, on n'a pas tant d'amis dans ce monde!

— Quant à moi, j'en ai fort peu, vous le savez, mon ami, dit-elle avec douceur.

— Fort peu, c'est possible : vous en avez de bons, de terriblement dévoués? Ah! par ma foi! l'héroïsme est superbe!... c'est de l'histoire romaine; c'est de la chevalerie!... Oh! oh! oh!

— Ce sourire me glace! pensait Élisa.

— Allons, cherchez bien dans votre joli petit cœur... là, dans quelque repli bien caché, bien sombre, bien à part... Comment, vous êtes si à plaindre? vous n'avez pas un de ces bons amis qu'on peut nommer tout de suite?.. Cherchez, cherchez donc...

— Ah! mon père?.. s'écria-t-elle chaleureusement, les yeux brillans d'espérance;

mon père est ici, n'est-ce pas? il va venir... Oh! que je suis heureuse!... merci, merci! Voir mon père!... Mais qu'il vienne!.. oh! que je le presse dans mes bras... j'ai tant de choses à lui dire!

— Ah! ah! dit M. Walthon en secouant la tête, quel torrent de paroles! C'est bien, fort bien! vous êtes une fille tendre et charmante... Vous aimez votre père. Admirable! il n'y a rien à dire : on voit bien que vous avez été élevée en France. Vous êtes forte sur le catéchisme : *Tes père et mère honoreras*..... vous savez le reste; c'est un beau commandement! Mais c'est un peu sobre, un peu juste: le père et la mère, c'est beaucoup, sans doute, mais ce n'est pas tout! Il faut bien garder aussi quelque chose pour le mari... ce pauvre mari, si bon, si complaisant, si bonasse... ce mari qui voit tout, entend tout, souffre tout et ne dit

rien!...Ah! ah! ah! certes, il devrait bien avoir sa portion dans le cœur de Madame! Mais il n'a rien, le pauvre diable! pas une fibre, pas un battement, pas une pensée! On garde tout pour un autre... oui, tout pour l'amant!...

— Grand Dieu! s'écrie Élisa frémissante.

— Oui, l'amant, Madame! il a tout, lui! c'est l'accapareur... Mais les maris ne sont pas tous aveugles : il y en a qui voient et qui se vengent!...

— Mon ami, que voulez-vous dire? vos paroles m'épouvantent!... Qu'est-ce donc? mon Dieu? Qu'ai-je fait?... vous êtes irrité contre moi!...

— Non, pas du tout! répliqua-t-il avec un mélange d'ironie et de colère, pas du tout : je vous aime, je vous adore, je vous admire...Vous êtes la vertu, l'innocence en

personne... Et si le bon Dieu voulait descendre encore sur la terre et se faire homme, c'est dans votre sein pur et virginal qu'il irait puiser la vie... Ah! ah! ah! continua-t-il avec un rire sauvage en se frottant les mains, chacun, chacun son tour! Après le rire, les larmes! après la joie, la souffrance, les cris, les grincemens de dents!...

Madame Walthon était plus morte que vive. Dans ce moment la porte s'ouvre: un domestique annonce M. Frédéric de Cormon.

M. Walthon salue à peine, et regarde avec colère celui qui vient d'entrer.

— Oh! monsieur, j'ai quelque chose d'affreux à vous apprendre, dit Frédéric d'une voix émue. Mon frère... j'ai retrouvé mon frère!...

Élisa pousse un cri.

— Eh bien ! Monsieur, je vous en félicite, répond sèchement le banquier. La chose ne me paraît pas si affreuse pour vous ! rien de plus agréable pour un frère que de retrouver son frère ..

— Mais vous ne savez pas où je l'ai retrouvé, Monsieur ! C'est horrible !

— Pardon, Monsieur... répliqua M. Walthon avec un accent de mauvaise humeur, j'ai des affaires très graves qui m'appellent dehors ; je ne peux rester à vous écouter...

Frédéric fit un geste de surprise.

— Monsieur, votre langage m'étonne, j'aurais cru que vous preniez quelque intérêt à notre famille...

— Comment donc ! mais le plus vif intérêt, monsieur : seulement, vous le savez, chacun a ses affaires dans ce monde et moi plus qu'un autre peut-être... Je vous en prie, excusez-moi...

En même temps, il venait d'ouvrir la porte, et continuait à tenir la main sur la clef, comme s'il attendait pour sortir que Frédéric quittât d'abord l'appartement.

— Oh ! parlez, parlez, Monsieur !... dit Élisa en proie à la plus vive angoisse, que savez-vous de lui ? où est-il ?...

— A la Nouvelle-Orléans ! interrompit M. Walthon d'une voix brève et stridente. Oui, s'il n'a pas fait naufrage en route...

Et, comme Élisa et Fréderic s'entre-regardaient avec un profond étonnement, M. Walthon reprit :

— Qu'avez-vous donc à vous considérer de la sorte... Je vous dis qu'il est en route pour l'*autre monde...*

Cette effrayante équivoque fut accompagnée d'un ricanement lugubre.

— Non, vous ne savez rien, Monsieur, dit Frédéric, où plutôt je crois voir que

vous savez tout... mais qu'un intérêt quelconque vous oblige à fermer la bouche... Soit, Monsieur : je ne vous retiens plus... allez à vos affaires; mais il faut que je parle à Madame, il le faut...

— C'est très-possible, répliqua sourdement M. Walthon, mais vous ne lui parlerez pas, Monsieur! Gardez pour vous toutes vos funèbres histoires : ma femme est très souffrante encore, elle relève à peine d'une maladie dangereuse, et la moindre émotion pourrait la tuer. Si vous avez quelque chose d'intéressant à dire, c'est à moi qu'il faut vous adresser, monsieur.

— Non, je ne veux rien avoir de commun avec vous, Monsieur, répondit froidement Frédéric : vos manières, votre langage, il faut vous le dire, ne m'inspirent pas la confiance que réclame un pareil secret. C'est à un ami seulement que je veux parler...

et je ne vous crois pas l'ami de mon frère.

— Ah ! ah ! vous avez tort... et dans quelques jours vous me jugerez mieux. Mais, de grâce, abrégez votre visite, Monsieur : elle m'honore infiniment, j'en suis pénétré de reconnaissance ; mais elle a, je vous le répète, des inconvéniens fort graves. Tenez, regardez un peu ma femme : elle n'est plus la même, elle change à vue d'œil... comme elle est pâle ! Mon Dieu ! ses jambes fléchissent... Au nom du ciel, mon cher Monsieur, ne restez pas davantage...

— Non, je ne veux pas qu'il sorte ! s'écria impétueusement Élisa en saisissant la main de Frédéric. Parlez, parlez, je vous en conjure ! Vous êtes grave et triste, je lis dans vos yeux quelque malheur... Mon Dieu ! qu'est-il arrivé ?... Henri...

— Vous ne le verrez plus, madame!... répondit Frédéric avec un soupir.

— Et je vous dis moi, qu'elle le verra encore! s'écria M. Walthon d'une voix terrible. Ah! ah! nous saurons bientôt qui de nous deux est le meilleur prophète!.. Mais je ne ris pas, Monsieur, je n'ai pas la moindre envie de plaisanter : Je vous en conjure, prenez congé de madame... je suis désolé d'être incivil, mais votre insistance...

— Je sors, Monsieur, je sors! dit Frédéric avec une colère concentrée; mais tout n'est pas fini : J'éclaircirai la chose... car je vous le dis, Monsieur, vos paroles m'effraient! Il y a dans tout ceci quelque horrible mystère....

— J'attends, Monsieur, interrompit le banquier en frappant du pied avec une sourde impatience et tourmentant la clef dans la serrure.

— Vous partez, Monsieur!... et je ne sais rien! dit Élisa toute effarée en essayant toujours de retenir Frédéric.

— Il le faut bien, Madame : cet homme est le maître chez lui. Je sors, je vous quitte avec douleur... mais je vais le trouver, lui... Oh! je saurai tout! je ferai parler mon frère!...

— Sortirez-vous, Monsieur! s'écria le banquier, les yeux pleins de flamme. Ne m'obligez pas à faire un esclandre!... Je sonne, j'appelle...

— Nous nous reverrons, Monsieur! dit Frédéric à demi-voix en lançant au banquier un regard de colère méprisante.

Puis, saluant Élisa, il sortit.

XVIII

Henri n'avait pu dormir de la nuit : des rêves épouvantables venaient l'assiéger ; il voyait son vieux père mourant qui le maudissait ; il entendait la voix accusatrice de son frère ; tous deux lui reprochaient d'avoir flétri leur race ; et le vicomte, au moment de rendre le dernier soupir,

repoussait d'une main faible et tremblante Henri, qui s'attachait aux genoux de son père et les inondait de larmes. Tous ces horribles songes, Henri les faisait, pour ainsi dire, éveillé : car au milieu de ses poignantes angoisses, il ne perdait pas le sentiment de la réalité; il entendait résonner ses fers à chaque mouvement; il comprenait que sa demeure était un cachot; et quand son œil fatigué commençait à s'appesantir, alors il continuait son rêve, et la malédiction paternelle retentissait à son oreille épouvantée.

Enfin le jour parut et chassa toutes ces lugubres hallucinations. Henri attendait son frère avec une fébrile impatience, car un trop lourd secret pesait sur sa poitrine : il était déjà fatigué du rôle infâme qu'il avait joué la veille devant Frédéric. Malgré toute sa résolution, il n'avait plus la force, il n'a-

vait plus le courage de supporter le mépris d'un frère ; il avait soif d'entendre de bonnes et consolantes paroles, et son cœur, gros d'amertume, brûlait de se dégonfler dans le cœur de Frédéric.

Enfin, après de longues heures d'attente, un bruit de verrous et de pas vint l'avertir qu'on se dirigeait vers sa prison. Presque au même instant la porte s'ouvrit : c'était Frédéric; mais, cette fois, il était seul : le geôlier ne l'avait pas accompagné dans le cachot, et s'était retiré tout de suite, après avoir refermé la porte sur les deux frères.

— Oh ! Frédéric, oh ! je vous vois enfin ! Comme je vous attendais ! quel bonheur !...

Et déjà Henri pressait contre son cœur la main de Frédéric, qui détournait la tête pour cacher son émotion.

— Je peux donc vous voir seul à seul !... Mon Frédéric, c'est le premier moment de

joie que je goûte depuis bien des jours !... Mais cet homme, comment vous laisse-t-il seul avec moi ?..... un pareil bonheur, je n'osais pas l'espérer...

— Cet homme nous aurait gênés, Henri, répondit gravement Frédéric ; nous avons à parler ensemble... et ce que vous allez sans doute me dire n'admet pas de témoins. Ce geôlier, comme tous les gens de son espèce, avec un peu d'or, je l'ai rendu traitable, j'ai obtenu de lui ce que je voulais. Nous serons seuls ensemble une demi-heure, mais pas davantage ; après ce temps il va revenir : ainsi hâtons-nous. Dites-moi ce que vous avez à me dire, car, si je vous ai bien compris hier, vous me cachez quelque chose... Vous êtes innocent, disiez-vous ?...

— Oh ! je vous le jure, Frédéric ! s'écria le prisonnier en levant les mains au ciel ; par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous

le jure ! Je suis digne encore de mon père et de vous !... je n'ai pas déshonoré le nom que je porte !...

— Vous ne l'avez pas déshonoré, Henri ? et pourquoi donc êtes-vous dans ce cachot ? pourquoi ces chaînes, cet arrêt infâmant qui vous condamne au gibet ?...

— Quoi ! mon frère, s'écria chaleureusement Henri, vous avez pu me croire coupable d'un vol, d'un lâche assassinat ?... Et dans votre cœur, une voix ne s'est pas élevée pour me défendre ?...

— Mais, vous-même, Henri, pourquoi ne vous êtes-vous pas défendu ? pourquoi ce front pâle et consterné devant le témoin qui vous accusait ?.. Si vous étiez innocent, pourquoi n'avoir pas confondu tous ensemble ces témoins et ces juges ?... Mais non, vous êtes resté muet, baissant la tête... Pas un cri ne s'est élancé de votre cœur.

— Eh ! que pouvais-je dire ? interrompit douloureusement Henri... C'est un secret horrible !..

— Eh bien ! parlez, Henri... qui vous retient ? je suis ici pour vous entendre..... Vous m'avez promis de ne me rien cacher !

— Et vous, Frédéric, ne m'avez-vous pas promis quelque chose ?... Je vous l'avoue, j'ai moins de courage que je ne pensais, et l'approche du supplice me fait peur... Dites, ne m'apportez-vous pas le moyen de m'y dérober ?... m'avez-vous tenu parole ?...

— Oui, malheureux frère ! dit Frédéric en sanglotant, je vous ai tenu parole...

En même temps il tira de sa poche une petite fiole, que le prisonnier saisit avec une vivacité extrême.

— Quelques gouttes de cette fiole... et le bourreau ne trouvera plus qu'un cadavre !... ajouta sourdement Frédéric ; mais j'exige

de vous une condition : jurez-moi de l'observer. Ce poison, n'en faites usage qu'au dernier moment... vous m'entendez, qu'au moment où vous quitterez ce cachot pour la dernière fois. C'est à cette condition seulement que je vous laisse ce breuvage... Dites, me jurez-vous de faire ce que je vous demande?...

— Je vous le jure, Frédéric.

— Maintenant, parlez, Henri, je vous en supplie : un seul mot, un seul pour votre justification... Vous êtes coupable, je n'en puis douter ; mais, au moins, que votre souvenir n'éveille pas en moi plus tard le mépris et la haine!... Oh! que je puisse encore songer à vous avec une larme dans les yeux!... Parlez, Henri...

—Oui, Frédéric, vous allez tout savoir... Ce que je fais est mal peut-être, car j'aurais dû emporter dans la tombe ce fatal se-

cret!... Mais non, je veux le déposer dans votre âme... il sera dans votre âme, enseveli comme dans un tombeau!... Cher Frédéric, c'est à votre tour de vous engager par un serment solennel. Quoiqu'il arrive, jurez-moi de ne révéler à personne ce que je vais vous dire... A personne, entendez-vous?.. dût cette révélation me sauver la vie!..

— Qu'exigez-vous de moi, mon frère? non, c'est impossible! je ne puis me lier par un semblable serment... Oh! parlez... rien qu'un mot qui puisse atténuer votre crime... et j'irai trouver les juges... je dirai qui vous êtes...

— Ne faites pas cela, Frédéric! s'écria Henri avec une sorte de terreur. Non, que personne au monde ne sache quelle est ma famille! ne rendez pas mon supplice plus cruel... Vous auriez beau faire, maintenant je suis condamné, vous ne me sauveriez pas!

— Qui sait? Peut-être, à force de prières, en disant au roi que vous êtes le fils d'un noble et loyal gentilhomme, peut-être obtiendrai-je pour vous une commutation de peine... Je vous arracherai peut-être à cette mort infâmante qui vous attend!...

— Non, Frédéric, laissez-moi mourir... D'ailleurs vous n'avez plus à redouter pour moi ce honteux supplice : grâce à vous, je puis l'éviter maintenant!.. Soyez tranquille, mon frère, je ne l'attendrai pas... Mais, je vous en conjure, ne dites pas mon nom : cet aveu ne me sauverait pas, et vous auriez l'éternel regret d'avoir mis au jour le malheur et l'opprobre de notre famille...

—Oui, le malheur! oui, l'opprobre! Vous avez raison, Henri... Mais, je le vois bien, vous n'avez rien à me dire, et tous vos

grands mots d'innocence ne m'en imposent pas ! Si vous aviez la moindre excuse, vous parleriez... car, si bas que vous ayez pu tomber, Henri, je vous crois encore sensible à la honte, et je vous pardonnerais le mensonge pour épargner au moins l'honneur d'un père...

— Non, Frédéric, s'écria Henri, en paraissant faire un violent effort sur lui-même, je ne mentirai plus... Une seule fois le mensonge est sorti de mes lèvres, et c'était pour sauver l'honneur d'une femme!

— D'une femme?...

— Oui, Frédéric, et ce mensonge me coûte l'honneur, à moi! Il me coûte la vie!...

— Que voulez-vous dire?... votre poitrine se gonfle de sanglots, vous pâlissez... Henri, je vous en conjure, parlez vite..... Est-ce donc là ce secret?...

— Oui, mon frère.

—Mais ne tardez pas, Henri... le temps s'écoule : cette porte va se rouvrir, le geôlier va paraître... Parlez vite ! Dans une minute peut-être nous ne serons plus seuls...

— Il le faut donc, Frédéric ! répliqua douloureusement Henri. J'avais pourtant fait dans mon cœur un serment solennel ; j'avais juré de ne rien dire... mais, hélas ! je ne comptais pas vous voir... Dieu m'est témoin que sans vous, Frédéric, j'aurais tenu parole à celle que je n'ose pas vous nommer!.. Frédéric, vous savez bien cette passion funeste que la raison et le temps, que vos conseils de frère, n'ont jamais pu éteindre dans mon âme...

— Élisa ? dit vivement Frédéric.

— Élisa... qui est maintenant la femme d'un autre !

— Eh bien ! Henri, achevez... Oh ! je prévois quelque chose d'horrible...

— C'en est fait ! je vais tout vous révéler... Mais encore une fois, mon frère, jurez-moi, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, par la tendresse que vous me portiez dans des jours meilleurs, par les cheveux blancs de notre vieux père, jurez-moi de ne répéter à personne ce que je vais vous confier !

— Henri, mon frère, répondit Frédéric, avec une profonde émotion, c'est un cruel serment que vous exigez de moi ! Oh ! ne me forcez point à le faire...

— Il le faut ! il le faut... ou bien je me tais ! je meurs sans rien dire... J'aime encore mieux la mort, j'aime encore mieux le mépris, le vôtre même, Frédéric ! que le malheur d'une pauvre femme pure

et innocente, qui est déjà bien assez à plaindre!..»

Au même instant, des souliers ferrés retentirent dans le corridor; les verrous s'ouvrirent avec fracas, et la grosse porte de chêne, s'entrebâillant, donna passage à la voix rude et sonore du guichetier:

— Eh bien! mon gentleman, voici la demi-heure écoulée! je vous ai même accordé huit minutes de grâce. Allons, qu'on se dépêche, qu'on dise bonsoir à mon prisonnier.

— Hâtez-vous, Henri! dit impétueusement Frédéric; ne me laissez pas encore partir avec cette affreuse incertitude... Je vous garderai le secret... je vous le jure!... mais parlez vite!...

— Je sais que vous avez un cœur loyal, Frédéric, vous tiendrez votre serment!... L'honneur d'une femme ne court pas de

risque entre vos mains : écoutez-moi donc...

— Eh bien, que diantre! aurez-vous bientôt fini? grommela le geôlier, en ouvrant la porte toute grande. Voilà comme vous me payez de ma complaisance! Je vous répète que l'heure est passée depuis dix minutes... Allons, mille verrous! sortez vite, et ne me faites pas destituer : si M. l'inspecteur passait, mon affaire serait belle!

Mais les deux frères se tenaient étroitement serrés l'un contre l'autre : ils n'avaient pas l'air d'avoir entendu la brusque sommation du geôlier, car ils demeuraient immobiles et ne lui faisaient aucune réponse. Henri, penché à l'oreille de son frère, parlait à voix basse avec une étrange vivacité, tandis que Frédéric, pâle et respirant à peine, laissait de temps à

autre échapper des exclamations de surprise et d'angoisse.

— Bon ! voilà qu'ils se racontent des histoires maintenant ! cria le porte-clés, en agitant bruyamment son trousseau. Ah! ah ! ah ! je me fâche à la fin... Dites-moi donc, mon gentleman, est-ce que vous voulez coucher ici ?...

— Rien qu'un mot! rien qu'un instant, Monsieur, dit Frédéric d'une voix altérée.

— Pas seulement le quart d'une seconde, répliqua le geôlier, en faisant grincer l'énorme clé dans la serrure.

Pendant ce temps-là, Henri parlait toujours à l'oreille de son frère.

— Oh ! c'est horrible ! s'écria tout-à-coup Frédéric, en étreignant contre son cœur, avec une douloureuse effusion Henri qu'il baignait de larmes. Non, je ne te laisserai pas mourir... il faut

qu'elle sache tout!... Malheureux! elle sera la première à te sauver!...

—Frédéric, souviens-toi de ta promesse!.. oh! que la pauvre femme ne sache jamais...

— Mais tu es innocent, mon frère... tu ne peux mourir comme un infâme!... Non, c'est impossible! Je t'en supplie, rends-moi ma parole...

— Jamais!

— Mais c'est affreux, ce que tu exiges de moi, Henri!... C'est un serment abominable! c'est un fratricide! Je parlerai, je parlerai!..

— Frédéric, dit sourdement Henri, prends garde, tu ne me sauverais pas... tu ne ferais que hâter ma mort!.. J'ai du poison...

— Par la geôle de l'enfer! s'écria le guichetier hors de lui; mille millions de po-

tences ! voulez-vous bien vous retirer, Monsieur ! ou je vais appeler mes gens... Savez-vous bien que vous êtes en contravention, et qu'on pourrait vous mettre en cage vous-même ?...

— Je sors... dit Frédéric avec un air de résolution douloureuse ; mais cet homme est mon frère... il est innocent... et dans quelques heures il aura quitté cette prison !...

— Ah ! ah ! ah ! fit le geôlier avec un éclat de rire funèbre. Dans quelques heures... c'est-à-dire dans quelques jours, votre innocent changera de local... pour aller respirer le grand air et danser la fameuse danse qui n'a pas de plancher !

— Non, tu ne mourras pas ! reprit chaleureusement Frédéric, en serrant avec une tendresse convulsive Henri, qui déjà se

repentait d'avoir fait à son frère une si dangereuse confidence.

— Frédéric, tu es un homme d'honneur, tu ne parleras pas... Je te le jure, ce serait la mort de cette pauvre femme... car il la tuerait, te dis-je! Elle a beau être innocente, pure comme le ciel, tout l'accuserait pourtant : toutes les apparences, toutes les preuves s'élèveraient contre elle pour l'accabler!.. Mais, tu peux me croire, je n'attendrais pas l'opprobre et la mort d'Élisa!..je me hâterais de mourir, et je mourrais sans te pardonner!

— Eh bien! Henri, je veux me taire encore; mais réfléchis, au nom du ciel! tu as un père, tu as un frère, qui t'aiment et que tu n'as pas le droit d'immoler si cruellement! Il s'agit de l'honneur d'une femme, dis-tu?... mais l'honneur de ton père, mais le mien, sont-ils donc moins précieux?..

— Frédéric, tu me déchires le cœur!...

— Pour la dernière fois, mille et mille tonnerres! vociféra le geôlier, sortirez-vous?..Faut-il que j'appelle des gaillards qui vous balayeront comme un brin de paille...

— Adieu, pauvre Henri! dit Frédéric à voix basse. Je sors pour ne pas exaspérer ce misérable; mais demain je reviendrai... tu seras moins cruel, j'espère, et plus sage!.. Je te promets le silence jusqu'au moment où tu quitteras cette prison pour marcher au supplice... Mais toi, Henri, jure-moi solennellement que tu ne feras pas usage du poison que je t'ai donné, avant le terme que je réclame pour moi-même... Alors, si rien n'est changé dans ta position; s'il faut absolument que tu meures, nous deviendrons libres l'un et l'autre... nous agirons tous deux selon notre conscience, selon notre devoir!..

— Frédéric, ce n'est pas là ce que tu m'avais promis..... répliqua tristement le prisonnier avec un mélange de reproche et de tendresse.

Et les deux frères, tombant dans les bras l'un de l'autre, se pressèrent dans une longue et douloureuse étreinte; puis la voix furieuse du geôlier se mêlant au sinistre cliquetis de son trousseau de clés, Frédéric sortit du cachot: la porte se referma brusquement.

Il suivit rapidement son grossier conducteur à travers les noirs corridors de la prison, morne et plongé dans une préoccupation si profonde, qu'il n'entendit pas les sourds grognemens et les imprécations terribles du guichetier.

Frédéric avait déjà son projet, fixe, inébranlable: à tout prix il voulait sauver son frère.

XIX

Plusieurs jours s'écoulent.

Madame Walthon, qui n'est pas remise encore de sa dernière secousse, n'a pas quitté son appartement; elle est toujours en proie à de vagues inquiétudes dont elle ne peut expliquer le motif. Son mari passe une grande partie de la journée auprès

d'elle ; mais, dans toutes les paroles, dans les manières de M. Walthon, il y a quelque chose d'étrange et de farouche qui redouble les terreurs d'Élisa.

Un matin elle se lève faible et souffrante encore ; mais, comme le ciel est pur et le soleil magnifique, son mari l'engage à venir prendre l'air sur le balcon : il lui offre le bras et la soutient dans sa démarche chancelante.

Ce balcon donnait sur une grande place, encombrée de foule. On remarquait, dans tout ce peuple assemblé par groupes, un mélange d'impatience et de curiosité bruyante qui se manifestait par des éclats de rire et des cris. Les ouvriers avaient déserté leurs manufactures : charpentiers, forgerons, s'amassaient dans la place ; et, la chemise retroussée, leurs scies ou leurs marteaux à la main, ils semblaient se dispo-

ser à un combat. Mais ce n'était point la discorde qui les attroupait ainsi ; la meilleure intelligence régnait parmi cette populace : un seul et même sentiment faisait battre tous ces cœurs, un seul et même spectacle attirait tous ces yeux, avides d'horreurs et de souffrances.

— Mon Dieu ! pourquoi tout ce monde ? dit Élisa avec un air d'étonnement pénible; que viennent-ils donc faire ici ? Est-ce qu'il y a aujourd'hui quelque fête?..

— Oui, certainement, ma chère petite... répondit M. Walthon dont les lèvres grimaçantes révélaient une joie funeste, il se prépare une cérémonie superbe! C'est justement pour cela que j'ai voulu à toute force vous faire quitter votre appartement.

— Mais qu'est-ce donc, mon ami?

— Oh ! vous allez voir; c'est un fort singulier spectacle... Je parie que vous n'avez

jamais rien vu de semblable! Par ma foi! le temps est magnifique, tout va pour le mieux, et certes, on ne pourrait choisir une plus admirable journée pour la fête en question...

— Mon Dieu! quelle fête? reprit Élisa, qui ne pouvait maîtriser une vague inquiétude. Il faut, en effet, que ce soit quelque chose de bien intéressant, car la foule augmente à chaque minute, et bientôt cette grande place sera trop petite pour contenir tant de monde.

— Bah! bah! vous allez voir, la ville entière sera ici tout à l'heure. Tenez, voyez-vous comme les fenêtres s'ouvrent... tous les balcons sont chargés de spectateurs; mais il y en aura dans quelques momens bien davantage encore! nous en verrons jusque sur les toîts.

— Mon ami, je serais pourtant bien cu-

rieuse de savoir ce qui va se passer ici?..

— Vous l'apprendrez dans un instant; mais je ne veux rien vous dire, je veux jusqu'au bout vous ménager la surprise... Parbleu! cela va vous distraire; et, dans votre état de santé, un peu de distraction est une chose excellente. Vous n'allez jamais au théâtre: on a beau jouer des tragédies, des mélodrames superbes qui nous viennent de France, vous n'avez pas la moindre curiosité! Peut-être n'aimez-vous pas les émotions fortes, les catastrophes sanglantes?...

— En effet, mon ami, j'ai toujours eu une certaine répugnance pour ce genre de spectacle, non pas qu'il m'ennuie, bien au contraire: il m'intéresse fort; mais il m'impressionne si vivement, il me cause un tel ébranlement de nerfs, que j'en suis malade quelquefois toute une nuit, et que ces tris-

tes images me poursuivent des semaines entières.

— Bah! bah! ma trop sensible amie, vous êtes peureuse comme un enfant, je vous l'ai dit mille fois; et vous avez tort de ne pas vous aguerrir davantage, car il y a dans la vie des occasions où le courage est bon à quelque chose. Toutes ces fictions tragiques et lamentables ne sont rien auprès de la réalité. Et qui vous assure, mon bel ange, que vos beaux yeux bleus, où se mire le ciel, ne seront jamais témoins de quelque réalité bien horrible et bien sombre...

En parlant ainsi, M. Walthon regardait Élisa d'un œil où flamboyaient une joie sinistre et l'éclair de la haine.

Élisa détournait la tête pour ne point voir cet effrayant regard.

— Mon pauvre ange, continua-t-il en se frottant les mains, vous frissonnez de tous vos

membres lorsque, au théâtre, on parle d'échafaud et de potence : vous savez pourtant bien que tous les gibets dramatiques sont en carton, et que les gens qu'on pend sur la scène jouissent, une minute après, d'une excellente santé. Mais, que serait-ce donc, ma douce et blanche colombe, si, pour vous ménager une surprise, on vous faisait l'honneur de pendre en réalité, devant vous, quelque beau gaillard bien jeune, bien portant, que vous auriez le plaisir de voir danser la sarabande, de même que Polichinelle, au bout d'une corde?...

— Quelle horreur! s'écria madame Walthon, qui sentit passer dans ses veines comme un frisson de glace.

— Quelle horreur, dites-vous? pás le moins du monde : cela serait charmant et fort gai; cela, du moins, ne se voit pas tous les jours. Quant à moi, je vous avoue,

chère belle, que je suis très grand amateur d'un pareil genre de mélodrame. Corbleu! cela m'égaie, cela me distrait, et je paierais vingt-cinq guinées une première loge, c'est-à-dire l'endroit où nous sommes, pour assister à une pareille représentation...

— Vous plaisantez, mon ami... murmura d'une voix tremblante Élisa, qui s'efforçait de sourire. Je vous connais, vous avez trop de générosité dans l'âme pour chercher de si cruelles émotions. Mais, je vous en conjure, ne badinez pas de la sorte; il ne faut pas rire sur des choses aussi tristes...

— Eh pardieu! ma chère enfant, ne faut-il pas pleurer? Non, sur ma parole! je garderai mes larmes pour une autre circonstance... Aujourd'hui je me sens tout disposé : c'est probablement ce beau soleil qui me réjouit le cœur, et je ne de-

mande qu'à rire, qu'à m'amuser. Vous croyez que je plaisante, pas du tout : je vous jure qu'une bonne petite pendaison me ferait un vif plaisir...

— Oh ! cessez, de grâce, mon ami... Je vous le répète, je sais très bien que vous plaisantez ; mais ce badinage me fait mal.... Parlons d'autre chose, tenez, parlons de cette fête qui attire tant de curieux.

— Eh bien ! soit, parlons de cette fête : je vous réponds qu'elle sera complète et superbe, Mais voici deux heures qui sonnent, la pièce va bientôt commencer. Élisa, chère petite, vous avez la vue courte... Attendez-moi, rien qu'un moment, je vais aller chercher votre lorgnette.

— Ne vous dérangez pas, c'est inutile : restez, mon ami...

— Non, non, non, répondit le banquier en rentrant dans l'appartement, votre lor-

gnette est indispensable; sans elle vous ne pourriez jouir de rien absolument... Tenez, par exemple, vous n'avez pas encore aperçu le théâtre, là-bas, tout au bout de la place, à l'endroit où la foule est si épaisse...

— C'est vrai, je ne distingue rien, dit Élisa en mettant une main au-dessus de ses yeux, pour les garantir du soleil et mieux voir l'objet que M. Walthon lui indiquait du doigt.

— Ah ! cependant, je crois apercevoir quelque chose... oui, comme une espèce de mât, comme une estrade. Bon! je devine, c'est quelque Bohémien sans doute, quelque danseur de corde...

M. Walthon laissa échapper un éclat de rire sombre et guttural.

— Un danseur de corde? ah ! ah! sur ma foi ! vous avez deviné... Pour le coup, vous y êtes ; mais patientez une minute...

Élisa demeura seule quelques instans sur le balcon, et son mari, qui n'avait fait que disparaître, revint en courant : il tenait une lorgnette de spectacle à la main.

— Ma chère bonne... dit-il en lui présentant la lorgnette, regardez bien, tout là-bas, dans la direction de cette grosse fumée noire qui sort d'une fabrique... Oui, là : maintenant vous devez y être... Qu'apercevez-vous?...

Élisa venait de laisser tomber sa lorgnette sur le balcon; elle avait pâli tout à coup; un tremblement de fièvre secouait ses membres.

— Qu'ai-je vu?... murmura-t-elle. Non, je me suis trompée.... Ce n'est pas possible!...

— C'est très-possible! répondit M. Walthon d'une voix rude et stridente. Vous avez vu là quelque chose qui ressemble à

un gibet... Eh bien, vous avez parfaitement vu, car c'est un gibet.

— Oh ! mon Dieu ! reprit-elle effrayée, on va donc faire mourir quelqu'un ?...

— Vous l'avez dit, mon ange. Cette place est la place des exécutions ; il y a là-bas trois potences qui chacune attend son homme... Encore cinq ou six minutes, et vous allez voir passer le cortège.

— Je ne veux pas rester ici ! s'écria vivement Élisa en se levant de son fauteuil et s'élançant vers le salon.

Mais son mari la retint par le bras et la força de se rasseoir.

— Vous resterez, ma chère, vous resterez jusqu'au dénouement. Allons, un peu de patience... ne vous agitez pas de la sorte... on va commencer dans une minute... Parbleu ! regardez, voici la foule qui se porte à gauche... Remarquez-vous comme

tous les visages sont tendus, les têtes droites, les yeux fixes! voici des marins qui montent sur le dos les uns des autres pour avoir un avant-goût du spectacle... Bon! j'entends le roulement des voitures... elles vont passer sous nos fenêtres...

— Je ne verrai point cela! Mon ami, laissez-moi, je vous en conjure, laissez-moi rentrer dans ma chambre... de pareilles scènes ne sont point faites pour les yeux d'une femme... Je suis trop faible, je suis malade... laissez-moi me retirer!...

—Non, vous ne bougerez pas, vous dis-je!

Et la main de M. Walthon étreignit avec une sorte de fureur le bras d'Élisa qui, blanche et frémissante, cherchait à sortir du balcon.

— Mon ami, je vous le répète, je n'aurai jamais la force de supporter cela...

— Il faut s'habituer à tout dans ce mon-

de. D'ailleurs, on va faire bonne et courte justice : c'est une affaire qui vous intéresse ! le scélérat qu'on va pendre est cause de votre dernière maladie...

— Que voulez-vous dire ?... je ne puis en vérité vous comprendre....

— Parbleu ! reprit M. Walthon, dont la voix prenait à chaque instant une inflexion plus rude et plus acerbe, vous n'avez pas oublié, j'imagine, cette fameuse nuit, où vous êtes presque morte de peur, en entendant un coup de pistolet !...

— Oh ! non, je me la rappelle toujours avec effroi !...

— Avec effroi : je n'ai pas grand peine à le croire. Au fait, vous l'avez échappé belle... le misérable, qui me croyait absent, serait venu sans doute vous assassiner, après avoir tué Michel et forcé la caisse... Par bonheur j'étais là, et j'ai pu arrêter mon homme...

Maintenant il est bien juste que j'assiste au châtiment de ce monstre : je ne serai pas fâché non plus de vous le montrer... car je soupçonne fort le drôle de s'être introduit dans ma maison, sous différens prétextes, une fois même pour vous voir...

— Moi? interrompit-elle avec un mélange de surprise et de frayeur.

— Oui, vous-même... et je ne serais pas étonné le moins du monde que tout à l'heure vous reconnussiez notre homme. Voyez-vous, c'est de ma part une curiosité très vive; il faut absolument que vous le regardiez passer! Voilà pourquoi je tiens fort à ce que vous ne quittiez pas ce balcon.

— Mais c'est affreux, mon ami! Oh! je frissonne déjà rien que d'y penser... Je vous le demande en grâce, épargnez-moi un semblable spectacle...

— Allons, allons, pas d'enfantillage! je

serai près de vous... oui, je serai là pour vous donner du cœur... Mais vite! prenez votre lorgnette... voici le moment...

Et, comme Élisa demeurait assise en détournant la tête pour ne rien voir, M. Walthon l'obligea de se lever; puis, la tenant penchée sur le balcon, il étendit le bras vers un tombereau entouré de soldats et d'officiers de police. Il y avait sur ce tombereau trois hommes vêtus de longues camisoles grises, les mains liées derrière le dos avec de grosses cordes. Deux de ces hommes avaient une expression de visage atroce, et menaçaient la foule avec de furibondes imprécations : c'étaient deux voleurs de grands chemins, condamnés à mort pour avoir commis plusieurs assassinats. Leur compagnon, qui restait immobile et la tête penchée sur la poitrine, ne proférait pas une parole, et semblait

insensible à tout ce qui l'environnait. Le tombereau passait alors devant la maison du banquier. Tout à coup celui des condamnés qui gardait le silence, lève la tête et pousse un cri...

Un cri perçant et lamentable lui répond aussitôt du balcon : c'est Élisa qui vient de reconnaître Henri.

XX

— J'en étais sûr, dit M. Walthon en croisant les bras, vous aviez déjà vu cet homme...

— Lui ! Henri !... Non, c'est impossible ! Il est innocent !...

— Innocent? dit M. Walthon avec un rire sinistre. Êtes-vous folle, Élisa !...

— Sauvez-le! sauvez-le! continuait-elle

en joignant les mains. Il n'est pas coupable!...

— Ne criez pas de la sorte, Madame, vous allez attrouper la foule... Allons, ne vous donnez pas en spectacle..... Mais, en vérité, vous perdez la tête... Depuis quand prenez-vous donc la défense des assassins?..

— Lui, assassin! Oh! vous ne le croyez pas!.... Je vous en conjure, appelez du monde... Courez... qu'on avertisse les magistrats, qu'on suspende l'exécution..... Je n'ai qu'une parole à dire.... je vous jure qu'il sera sauvé.

— Eh! c'est de la démence! interrompit M. Walthon dont les yeux lançaient des éclairs. Quand je vous dis, Madame, que cet homme est un voleur infâme, que c'est le meurtrier de Michel Blanding...

— Il est innocent!...

— Innocent?... Mais où donc est le cou-

pable? murmura-t-il les dents serrées. Quand je vous dis que je l'ai vu, cet homme, que je l'ai vu, le poignard à la main, vouloir en frapper Blower, qui venait de le surprendre sur le corps de sa victime!...

— Blower a menti, oh! je vous le jure!..

— Mais cet homme, que serait-il venu faire dans ma maison, la nuit?.. C'était pour un vol, c'était pour un meurtre!

—Non, non, je le sais bien, moi... disait-elle en se tordant les mains.

— Ah! vous le savez, Madame?.. Eh bien! expliquez-vous...

— Oui, je vais tout vous dire..,.. s'écria-t-elle dans un accès de désespoir et de terreur inexprimable. Mais auparavant, appelez... courez, je vous en supplie... Oh! dans quelques minutes, il serait trop tard!..

— Oui, dans quelques minutes... ajouta

sourdement M. Walthon. Voici la charrette qui approche du gibet.

—Oh! continuait-elle les mains jointes et tremblantes, ne laissez pas mourir un innocent... Mon ami, j'embrasse vos pieds... Grâce pour lui! grâce pour moi!...

— Allez demander grâce au bourreau.... je n'y peux rien, Madame..... Mais que signifie tout cela? Voyons, relevez-vous... et dites-moi ce que vous avez à me dire... Surtout ne me parlez plus de l'innocence de cet homme, car vous savez très bien, vous savez mieux que moi quel est son crime...

— Lui! commettre un vol! commettre un assassinat! Vous ne savez donc point que c'est le fils d'un gentilhomme!...

— Le fils d'un gentilhomme! répéta M. Walthon avec une intonation de rage profonde. Ah! vous semblez bien informée, ma foi! Mais qui vous a donc appris toutes

ces belles choses?... En vérité, si vous étiez moins pâle et moins tremblante, je vous croirais folle!... Vous me direz bientôt que Michel s'est poignardé lui-même, après avoir forcé la caisse!... Encore un coup, que faisait-il votre gentilhomme, quand on l'a surpris couvert de sang dans la chambre du caissier?...

— Je vous le jure, Monsieur, quand il est entré dans cette chambre, le meurtre était déjà commis.... Oui, j'en suis bien sûre maintenant, j'avais entendu la voix déchirante de Blanding....

— Ah! par le ciel, voilà du nouveau! Vous aviez entendu la voix de Michel, avant que cet homme n'eût pénétré dans sa chambre?.. Et comment diantre arrangez-vous cela?.. Pour être si bien informée, vous avez dû être témoin de quelque chose... et vous ne m'avez jamais parlé de rien!.. Allons, Ma-

dame, expliquez votre énigme.... puisque vous avez commencé, il faut finir... Où donc était-il, ce fils d'un gentilhomme, quand Michel appelait au secours ?.. Allons, éclairez-moi..... je ne demande pas mieux, je suis prêt à faire justice... il est temps encore... Prouvez-moi seulement que ce jeune homme était ailleurs que dans la chambre de Michel, au moment du crime, et nous verrons ce que j'ai à faire...

Déjà le tombereau venait de s'arrêter au lieu du supplice : on voyait la corde se balancer sur les potences.

— Je vous dirai tout! s'écria Madame Walthon en se jetant aux pieds de son mari. Oui, tuez-moi, si vous voulez... mais sauvez-le! car il n'a pas fait ce crime!... Oh! Monsieur, voici la vérité tout entière : écoutez-moi... Dieu me punisse, si je mens! Tandis qu'on assassinait Michel Blanding,

moi je veillais, j'ai entendu quelque chose, oui, comme des cris... Je n'étais pas seule...

— Ah! vous n'étiez pas seule?... Et qui donc se trouvait avec vous?... Ce n'était pas, j'espère, ce beau jeune homme dont vous proclamez si haut l'innocence?..

—C'était lui! c'était lui! s'écria-t-elle avec un accent parti de l'âme.

— Il était dans votre chambre.

— Il était dans ma chambre....

—La nuit! ajouta M. Walthon d'une voix rauque. C'est étrange, mais puisque vous le dites!.... Que faisait-il donc, Madame?

— Monsieur..... courez..... Faites ce que vous m'avez promis..... sauvez-le..... C'est Henri de Cormon!...

— Je le savais, Madame! répliqua-t-il avec fureur. Ah! vous avez cru m'apprendre quelque chose... Voilà plus de trois mois que je sais son nom.

— C'est un ami de mon père... Monsieur, vous voyez bien qu'il est innocent!..

— Et vous appelez cela innocent!... Oui, parce qu'il n'a pas commis un vol... parce qu'il n'est pas venu la nuit pour briser une caisse et tuer un malheureux commis..... Mais son crime est plus grand, Madame? Oh! s'il n'avait fait que cela, je pourrais encore lui pardonner... Mais non, il est venu me prendre mon bonheur! Il est venu comme un lâche me déshonorer dans l'ombre!... A mon tour maintenant! Je me venge!..

— Henri! Henri! s'écriait Élisa en se cramponnant au balcon avec une sorte de frénésie, tandis que M. Walthon, craignant que sa vengeance ne lui échappât, essayait d'attirer sa femme en arrière et de l'entraîner dans l'appartement.

— Résignez-vous, Madame, et pleurez-le

comme s'il était déjà mort : rien ne peut l'arracher à la potence... Mais pas de cris? Vous aurez le temps de crier et de pleurer, tout-à-l'heure... Oui, dans quelques minutes je vous permettrai de revenir ici... Alors vous aurez un délicieux spectacle, vous pourrez le revoir encore, votre amant!...

— Lui, mon amant! Non, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous le jure, je ne suis pas coupable!...

— Pas coupable! Bon! Maintenant le mensonge!... Ce n'était pas assez de l'adultère!... il faut encore l'hypocrisie!... Mais qu'en dites-vous, Madame, n'est-ce point là une belle vengeance?... Je vous aimais, moi... et vous m'avez lâchement trompé! vous m'avez trahi! Oh! vous êtes comme toutes les femmes! vous que je croyais pure et chaste comme un ange, vous étiez un démon! une autre aussi m'avait trompé avant

vous. . mais alors j'avais bien moins souffert... Alors j'avais confié ma vengeance au duel..... A présent, cela ne me suffit plus : c'est la corde et non l'épée qu'il me faut! Ah! les lois sont ainsi faites : On punit le voleur qui prend notre or, et l'on n'a pas de supplice pour l'infâme qui vient furtivement nous dérober l'honneur! Mais les lois sont injustes... et je corrige les lois! C'est bien! je suis content : il m'avait déshonoré, lui! Je le déshonore à mon tour! Je fais plus, je lui prends d'un seul coup l'honneur et la vie! ... Oui, il va mourir sur un gibet, entre deux assassins, assassin lui-même!...

— Oh! cela ne se peut pas! cela ne sera pas! dit Madame Walthon d'une voix déchirante en s'attachant au balcon avec désespoir. Au secours! au secours! sauvez-

le !.... il n'est pas coupable..... C'est Henri de Cormon !...

Mais sa voix était trop faible, on ne pouvait l'entendre qu'à peu de distance. Cependant quelques personnes qui se trouvaient sous le balcon relevaient déjà la tête, étonnées de ces cris plaintifs.

— Criez, criez.... mais pas ici, Madame ! dit M. Walthon en l'arrachant avec force de la balustrade, et l'entraînant toute éperdue dans sa chambre à coucher.

Puis il referma brusquement la fenêtre qui donnait sur le balcon.

Justement alors un des condamnés se trouvait déjà sur l'estrade, la corde passée au cou, le bonnet rabattu sur le visage. Cet horrible spectacle, Madame Walthon avait pu le voir encore en s'éloignant, lorsque son mari l'avait arrachée du balcon.

Pendant que cette effrayante tragédie se

jouait en plein air, devant une foule avide et cruelle qui se pressait tumultueusement autour de l'échafaud, pour mieux voir les dernières convulsions des malheureux qu'on allait y suspendre, une scène, bien terrible aussi, se passait dans la chambre à coucher de Madame Walthon.

La malheureuse femme se traînait à genoux, les mains jointes, en s'efforçant d'embrasser les genoux de son mari, qui la repoussait avec indignation.

— Grâce ! grâce ! disait-elle.

Et ce mot seul pouvait sortir de sa bouche.

Mais, comprenant bien que toutes ses prières, tous ses cris, toutes ses larmes ne parviendraient pas à fléchir le cœur de M. Walthon, elle réunit le peu de force qui lui restait encore. Ranimée un instant par le désespoir et l'épouvante, elle se re-

lève et court vers la porte qu'elle ouvre, malgré les efforts de son mari pour l'en empêcher. Elle s'élance dans le salon, court à la fenêtre...

— Henri! Sauvez-le!... crie-t-elle d'une voix rauque et haletante.

Mais un effroyable objet a frappé ses regards; elle pousse un long gémissement, et tombe évanouie sur le parquet.

Le corps d'un homme pendait à l'une des potences; et la corde, agitée par les convulsions du malheureux à l'agonie, frissonnait par secousse et tournoyait dans l'air.

CONCLUSION.

M. Walthon s'était précipité sur les pas de sa femme : il la trouva couchée par terre sans connaissance.

— Tout est donc fini! murmure-t-il en s'approchant de la croisée.

Il regarde..... mais soudain voilà qu'il pousse comme un rugissement : son en-

nemi mortel existe encore, et selon toute apparence, l'exécution n'aura pas lieu.

Henri, disposé à mourir et debout sur l'échafaud, sentait déjà les mains du bourreau lui passer la corde autour du cou, quand ce cri s'élève au milieu de la foule: *Arrêtez! arrêtez!*

Un homme à cheval se dirige à bride abattue vers le magistrat chargé d'assister à l'exécution. Ce cavalier porte une lettre cachetée de cire rouge aux armes d'Angleterre : c'est un message de l'attorney-général qui ordonne de suspendre le supplice de John Durham.

Michel Blanding venait de parler..... Une exaltation cérébrale, qui mettait sa vie en péril, avait succédé presque sans transition à l'engourdissement léthargique dans lequel il était plongé depuis plusieurs mois. Tout à coup sa mémoire avait

paru se réveiller; ses yeux lançaient par momens des regards pleins de terreur et d'égarement, mais qui ne trahissaient plus l'idiotisme : le nom de Max Blower était sorti de ses lèvres, et peu à peu la nuit du crime s'était représentée à son esprit tout entière.

La garde qui veillait auprès de lui, ayant remarqué enfin que les paroles de Blanding n'étaient pas celles d'un fou, avait averti du monde. Bientôt les souvenirs de Michel étaient devenus plus clairs et plus distincts : il racontait le meurtre et toutes les circonstances qui l'avaient accompagné, tout, jusqu'à l'infernale précaution de Blower qui avait eu soin de griser d'abord le pauvre commis pour forcer plus facilement la caisse.

Cependant le médecin, appelé près du malade, avait déclaré que cette résurrection

de l'intelligence annonçait que la vie allait s'éteindre. Michel n'avait plus sans doute que trois ou quatre heures d'existence : il fallait donc se hâter, et faire venir un magistrat pour recueillir les importantes révélations du mourant.

Une demi-heure après, un messager, porteur d'un ordre de sursis, arrivait au grand galop sur la place des exécutions.

Mais les paroles de Michel n'avaient pas seules contribué à sauver Henri, un autre aussi venait de parler : c'était Frédéric. Ne pouvant décider l'héroïque jeune homme à faire connaître la vérité, Frédéric, au désespoir, s'était rendu chez l'attorney-général une heure avant l'exécution ; mais, comme il tremblait que son frère ne bût le poison qui devait le soustraire au supplice, il avait d'abord écrit au directeur de la prison, que le condamné voulait se détruire et cachait

dans ses vêtemens une petite fiole. On avait fouillé Henri avant son départ de la geôle, et le malheureux, bien résolu d'accomplir jusqu'au bout l'épouvantable sacrifice, n'attendait plus que la mort sur l'échafaud. Mais Dieu ne pouvait laisser périr si cruellement ce pauvre jeune homme : la vérité allait jaillir de deux bouches à la fois. Tandis qu'un constable recueillait toutes les mystérieuses dépositions de Michel, Frédéric, qui violait un serment pour sauver son frère, révélait à un autre magistrat le véritable nom du condamné. Il disait tout : l'amour d'Henri, sa fatale imprudence, son dévouement sublime, enfin le seul motif qui l'avait fait venir la nuit dans une maison étrangère, et l'avait empêché de nier le crime qu'on lui imputait. Ce crime, ce n'était pas Henri de Cormon, mais un nommé Max Blower qui l'avait commis.

Pendant qu'on apportait l'ordre de surseoir à l'exécution, des gens de police venaient arrêter Blower.

Le misérable était plus mort que vif; il tremblait de tous ses membres, et quand il sut qu'on allait le confronter avec Michel Blanding, il s'élança vers une fenêtre pour se précipiter dans la rue, mais on le retint.

— Je ne veux pas le revoir ! murmurait-il en écumant de rage. La mort ! plutôt la mort !

On l'emporta de force.

A peine fut-il entré dans la chambre de Blanding, que celui-ci, dont la voix commençait à s'affaiblir, se dressa tout-à-coup sur son séant comme un fantôme, et s'écria d'un accent rauque et sonore :

— C'est lui ! c'est le voleur ! c'est l'assassin !

En même temps il désignait Blower d'une main tremblante.

Max venait de tomber à genoux et collait son front sur le carreau, pour ne pas voir sa victime.

— C'est lui !.. c'est lui !.. continua Michel avec horreur. Retenez-le ! Au secours ! Il va me poignarder encore !..... il va me tuer !..

Michel, en parlant ainsi, montrait toujours Blower agenouillé : c'était une épouvantable scène.

Pendant ce temps-là, madame Walthon reprenait connaissance ; ses yeux se rouvraient. Pâle, éperdue, frémissante, elle regardait autour d'elle, se cramponnant aux meubles pour se relever.

— Henri ! murmure-t-elle. Henri ! où est-il ?...

— Mort! répond une voix farouche et pleine d'amertume...

Élisa jette un cri. Elle tourne la tête vers l'angle du salon, d'où vient cette voix, et ses yeux rencontrent des yeux flamboyans de rage. M. Walthon, muet et les bras croisés, la considère avec une expression terrible.

— Il est mort!.. lui! Henri!... Non, c'est impossible! reprend Élisa, le visage égaré. Dieu est juste!... Dieu n'a pas voulu laisser périr un innocent!...

— Regardez, Madame, dit avec un accent de joie sinistre M. Walthon, en étendant son bras vers la place. Vous avez la vue courte; mais pas assez, j'espère, pour ne pas voir un cadavre à cette potence!... C'est lui!...

Soudain la porte s'ouvre.

— Henri!...

C'est Élisa qui vient de crier ce nom. Elle est dans les bras d'Henri.

M. Walthon demeure un instant comme foudroyé.

— Infâme! s'écrie-t-il, toi ici?

Un Shériff, suivi de plusieurs gardes, accompagnait Henri, dont les mains étaient déliées. On venait chercher M. Walthon, pour le conduire avec le faux John Durham près du lit où Michel allait rendre le dernier soupir. La présence du banquier était nécessaire en pareille circonstance : d'ailleurs son pauvre commis le faisait demander instamment.

L'apparition d'Henri avait frappé de terreur M. Walthon, qui savait pourtant bien que le supplice du pauvre jeune homme n'avait pas encore eu lieu : lorsqu'il avait essayé tout à l'heure de faire croire à sa femme qu'Henri n'existait plus, c'était pour

la désoler, c'était pour la punir, à défaut d'une autre vengeance, d'un autre châtiment. Mais quand il apprit que le véritable assassin était connu, que Michel avait parlé, il comprit soudain que ce n'était pas seulement un sursis à l'exécution, et qu'Henri était sauvé : alors une épouvantable fureur bouillonna dans son âme, une fureur pleine de désespoir. Ses yeux flambent et roulent comme des charbons ardents, les veines de son front se gonflent, prêtes à éclater ; ses lèvres écument, ses poings se tordent, et il tombe à la renverse en blasphémant.

— Oh! le misérable!... Il m'échappe! murmure-t-il d'une voix sourde et râlante. Lui, qui m'a déshonoré!... L'amant d'Élisa!..

Ces mots sont pour Henri comme un trait de lumière.

— Elle est innocente, monsieur... Oh! je vous le jure! s'écrie-t-il avec cette éner-

gie sublime que donne la vérité. Vous pouvez me croire ! on ne ment pas quand on est encore si près de la tombe !... Monsieur, ne la calomniez pas ! elle est pure comme les anges !...

Mais déjà M. Walthon ne pouvait plus l'entendre : ses joues étaient violettes, des convulsions hideuses agitaient les muscles de sa face, une sueur froide inondait ses membres. Il râlait, suffoqué par l'apoplexie.

Une heure après, M. Walthon rendit le dernier soupir, sans avoir recouvré un instant sa raison.

Cependant les révélations que Michel avait faites en mourant, et les aveux tardifs de Blower, avaient pleinement confirmé l'innocence d'Henri et dissipé jusqu'au moindre doute. Max Blower fut condamné à mort ; mais il n'eût pas le courage

d'attendre son supplice, et, dans un accès de frénésie, il se brisa la tête contre les murs du cachot.

Élisa était veuve et libre. Elle ne pouvait regretter bien amèrement un homme qui l'avait rendu si malheureuse ; mais elle avait des devoirs à remplir. Pour elle-même autant que pour la mémoire de son mari, elle devait fuir long-temps encore la présence d'un homme qui l'aimait.

Elle quitta donc Bristol pour aller vivre auprès de son père, à Nantes, où le jeune Vendéen ne pouvait la suivre à cause de la condamnation politique qui pesait sur lui.

Une année s'écoula.

Henri continuait d'habiter Londres avec son père et son frère. Il attendait avec une douloureuse impatience, avec toutes les tortures et les joies de l'amour, qu'Élisa re-

vint en Angleterre avec M. Wood, comme elle l'avait promis en quittant Bristol. Enfin ce moment heureux arriva.

Ils s'aimaient l'un l'autre avec adoration. Jamais flamme plus sympathique et plus ardente ne réunit deux cœurs : c'était l'amour brûlant et pur, comme on le rêve dans toute la virginité de l'âme. Mais Élisa ne pouvait encore être la femme d'Henri : ce noble jeune homme avait le cœur trop bon, trop généreux pour offrir la moitié de son exil et son nom de proscrit à cette femme, à cet ange, qu'il aurait voulu entourer de gloire et de bonheur.

Malheureux ! il n'avait plus ni patrie ni fortune. Il était mort civilement ; et, remettre le pied en France, c'était la proscription, le cachot, le cachot perpétuel. Une fois entré dans la prison, il n'en devait plus sortir que pour la tombe.

Élisa était pourtant bonne, tendre et dévouée comme dona Sol ; elle aimait Henri de toute son âme ; et, certes, fût-il encore tombé plus bas qu'Hernani lui-même, pauvre, errant, condamné à mort, elle l'eût aimé toujours et l'eût préféré au plus riche, au plus heureux. Henri n'avait donc qu'un mot à dire, Élisa devenait sa femme... Mais, ce mot, Henri ne l'a jamais prononcé.

Là s'arrête le récit de mon ami Édouard. Tout ce qu'il savait alors sur les deux amans, il me l'a raconté.

Enfin, cette inspiration de haute poli-

tique, cette loi de clémence qui jettera sur notre siècle un reflet glorieux d'humanité, est venue rendre au pauvre exilé le foyer domestique et la patrie.

Maintenant, grâce à ce généreux pardon, qu'une main royale a fait descendre sur tant de jeunes têtes égarées, Henri, toujours Vendéen dans le cœur, mais lié par la reconnaissance, ne songe plus à raviver la guerre civile. D'ailleurs il est trop heureux et trop sage, pour disperser follement son bonheur au souffle orageux des partis; il aime trop Élisa pour la condamner à d'éternelles épouvantes. Voilà plus d'une année qu'ils sont unis.

ERRATA

PREMIER VOLUME,

Page 61 ligne 17 — *au lieu de* : c'est son
lisez : c'est son heure.
— 122 — 20 — *au lieu de* : toutefois si un sentiment
lisez : si toutefois un sentiment
— 222 — 9 — *au lieu de* : le touchèrent
lisez : le toucha

DEUXIÈME VOLUME.

Page 44 ligne 8 — *au lieu de* : les stables
lisez : les constables
— 46 — 19 — *au lieu de* : monstre aprés, ce que tu as fait
lisez : monstre, aprés, etc.
— 248 — 1 — *au lieu de* : ainsi qu'un vieillard malheureux !
lisez : ainsi qu'un vieillard. Malheureux !
— 318 — 18 — *au lieu de* : je me sens tout disposé
lisez : je me sens tout dispos

